

ARTICLE PREMIER • La revue de nouvelle *L'encrier renversé* organise son 33^e concours francophone de nouvelle. Il sera ouvert du **1^{er} janvier** au **15 mai 2021**. La Ville de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées en sont les partenaires.

ARTICLE 2 • Le concours est ouvert à tous les auteurs francophones résidant en France ou à l'étranger. Aucun thème n'est imposé. La participation est libre.

Elle est **gratuite** :

- pour **les abonnés** à *L'encrier renversé* [cf. encrierrenverse.canalblog.com] ;
- pour **les participants qui commanderont le numéro « concours 2021 »**, parution en mars 2022 [10 €] ;
- pour **les moins de 18 ans**, qui auront à fournir la copie d'un document d'identité accompagnée d'une autorisation de participation signée de leur représentant légal ;
- pour **les candidats domiciliés à l'étranger** ; hors France métropolitaine, Corse et Monaco.

Pour les autres candidats la participation au concours est fixée à 5 € [chèque établi à l'ordre de *L'encrier renversé*].

Les membres des jurys et les organisateurs du concours ne sont pas autorisés à concourir.

ARTICLE 3 • Chaque auteur ne peut envoyer qu'**une seule nouvelle**.

Le manuscrit sera dactylographié en **quatre exemplaires**. La nouvelle ne devra pas excéder **22 500 signes**, soit 15 pages [déf. du signe : lettre, chiffre, signe de ponctuation, apostrophe, symbole ou espace entre mots].

Les pages seront simplement reliées par une agrafe, sans spirale, sans couverture ni réglette.

Les nom et adresses postale et électronique (ou téléphone) de l'auteur seront inscrits sur une feuille indépendante. Dès réception un codage garantissant l'anonymat du candidat sera effectué. L'emploi d'un pseudonyme est autorisé. Les manuscrits non retenus ne seront pas renvoyés aux auteurs mais détruits.

ARTICLE 4 • La nouvelle proposée ne devra **jamais avoir été publiée**, quel que soit le support [recueil collectif, revue, journal, autoédition, Internet...], à la date de parution du numéro « concours » de *L'encrier renversé* [1^{er} trimestre 2022].

ARTICLE 5 • Les manuscrits seront adressés du **1^{er} janvier au 15 mai 2021 minuit** [cachet de la poste faisant foi] à l'adresse postale suivante (aucun avis de réception ne sera envoyé) :

L'encrier renversé (concours de nouvelle), 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France)

ARTICLE 6 • Le concours est doté de **cinq prix** :

- le **premier prix** [prix de la Ville de Castres/*L'ER*], doté d'un montant de **1 000 euros**, est offert par la Ville de Castres ;
- le **deuxième prix**, doté d'un montant de **300 euros**, est offert par *L'encrier renversé* ;
- le **prix Marie-Schembré**, doté d'un montant de **200 euros**, est offert par *L'encrier renversé*. Il récompensera l'auteur résidant en Région Occitanie qui aura écrit la meilleure nouvelle.
- le **prix Lycéens**, doté d'un montant de **150 euros**, est offert par le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées à l'un des auteurs finalistes choisi par des élèves des lycées de la Borde-Basse de Castres et Maréchal-Soult de Mazamet.
- le **prix du Jeune espoir**, doté d'un montant de **100 euros**, est offert par *L'encrier renversé*. Il récompensera l'auteur âgé de moins de 18 ans (en date du 15 mai 2021) qui aura écrit la meilleure nouvelle.

Les **dix premiers textes** ainsi que ceux des **lauréats** du **prix Marie-Schembré**, du **prix Lycéens** et du **prix du Jeune espoir seront publiés** dans le numéro « concours 2021 » de *L'encrier renversé*. Leurs auteurs recevront deux exemplaires de ce numéro.

ARTICLE 7 • Un premier jury composé des membres de *L'encrier renversé* et de jurés choisis par la rédaction opérera une sélection de nouvelles après lectures [chaque manuscrit est lu par quatre jurés].

Une seconde sélection de 10 à 20 nouvelles sera ensuite proposée au jury final par le comité de rédaction de *L'encrier renversé*. Les sélections et les résultats connus seront aussitôt rendus publics sur le blog de *L'encrier renversé*.

Le jury final sera composé de Lodewijk Allaert (lauréat 2009), Gérard Bastide (lauréat 1998), Catherine Béchaux (lauréate 2012), Michel Burlot (lauréat 1993), Chantal Célotti (lauréate 2003), Jean-Claude Chabel (lauréat 1997), Sophie Chalandre (lauréate 2019), Patricia Chauvin-Glonneau (lauréate 1999), Thierry Covolo (lauréat 2015), Annick Demouzon (lauréate 2013), Pierre Denizet (lauréat 2016), Mireille Félix (lauréate 2001), Patrick Larriveau (lauréat 2006), Julie Matignon (lauréate 2008), Virginie Mouligneaux (lauréate 2017), Marc Nicolaieff (lauréat 2018), Françoise Provini-Sigoillot (lauréate 2000), Christiane Rolland-Hasler (nouvelliste et critique), Wernicke (lauréate 2014), Chantal Galichet (lauréate 2020), de plusieurs élus et représentants de la Ville de Castres, des médiathèques de la Communauté d'agglomération de Castres-Mazamet, de libraires et d'un représentant du Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées. Ce jury classera les textes retenus du 1^{er} au 10^e.

ARTICLE 8 • Les **prix seront remis à Castres en mars 2022**. Seuls les lauréats résidant sur le territoire métropolitain, invités par les organisateurs, devront être obligatoirement présents pour recevoir leurs prix.

Les candidats dont les nouvelles seront sélectionnées pour le jury final seront avertis avant le 31 juillet 2021, les lauréats seront prévenus au début du mois d'octobre, le Prix Lycéens à la fin décembre 2021.

ARTICLE 9 • Aucun recours fondé sur les conditions de déroulement du concours ou ses résultats ne sera admis. La participation au concours implique de fait l'acceptation totale et sans réserve du présent règlement.

Le seul fait de présenter une œuvre au concours sous leur nom implique pour les participants qu'ils garantissent en être bien les auteurs.

Les organisateurs se réservent le droit de modifier ou d'annuler ce concours si des circonstances extérieures les y contraignaient.



Le messager

IL SE TENAIT devant moi, un crayon à la main, et me demandait : « S'il te plaît, dessine-moi un mouton. » Je l'ai regardé.

Il devait avoir huit ou neuf ans, peut-être plus, peut-être moins... et j'ai eu le sentiment — c'était vague — de le reconnaître, de l'avoir déjà vu quelque part. Mais où ? Mais quand ?

J'ai tendu la main vers le crayon et je me suis dit : « Comment vais-je bien pouvoir dessiner ça ? » Il avait disparu.

Il n'y avait plus, autour de moi, que le ciel et la plage, un ciel bleu, excessif — comme sur les cartes postales — et une plage nue, vraiment nue, sans personne. Dans le ciel passait un petit nuage. Si léger qu'on voyait l'azur au travers.

Je me suis allongé sur le sable et je l'ai examiné. Longuement. J'avais envie de pousser la main dans cette dentelle, d'enfoncer mes doigts jusqu'au profond des cieux et de rejoindre l'éther.

Je me suis mis à rêvasser.

Et, à nouveau, il a été là. Dressé en face de moi. Je ne l'avais pas vu arriver. Il a plongé ses yeux dans les miens et m'a demandé « qu'as-tu fait de tes rêves ? », et cette phrase m'a troublé — comme un reproche.

Ses yeux me scrutaient — ils étaient dans mon cœur, en train de fouiller — et j'ai senti en moi quelque chose s'émouvoir, quelque chose d'important — et d'enfoui. J'ai bredouillé :

- Qui es-tu ?
- Tu ne me reconnais pas ?
- Je ne sais pas... Peut-être...

Et, d'un coup, il n'a plus été là, et j'ai dit à voix haute : « Tant mieux ! », mais il y avait en moi comme un étrange regret.

Et, ce matin, je me suis réveillé la tête lourde. Je me sentais bizarre.

J'ai avalé un grand bol de café. Noir, trop noir, et vite, trop vite, comme je fais tout. Sans être présent à ce que je faisais. Une toilette du même genre, puis j'ai pris le bus. J'avais oublié cette histoire et le gamin.

J'ai fait mon travail sans y penser, comme auto-guidé, répondant machinalement à mes collègues, et, la journée achevée, je suis retourné à la maison. En bus, comme j'étais venu. Sans rien voir de la ville, qui défilait par la fenêtre, que je connaissais depuis trop longtemps pour m'en soucier encore.

La maison était vide. J'ai l'impression qu'elle l'a toujours été, mais c'est seulement depuis la mort de mes parents, il y a quelques années. Avant, quand je rentrais le soir, je savais qu'ils seraient là, à m'attendre, tout contents de me revoir. Et je me sentais bien avec eux. C'était leur maison, mais j'y étais né et, eux partis, elle deviendrait la mienne. Aussi je ne l'ai jamais quittée — ni eu l'envie, ni eu l'idée. Ma mère me dorlotait, c'était confortable et mes parents assumaient tout.

Mais, maintenant, j'y suis seul.

Au tout début — ils étaient morts l'un après l'autre — ils m'ont manqué. Leur absence me pesait, puis j'ai pris l'habitude. La solitude, ça ne me gêne plus et vivre avec quelqu'un, un locataire ou une épouse, j'y ai pensé un temps, mais ça m'a fait peur.

J'ai allumé la télé, et elle s'est mise à ronronner. Je ne l'écoute pas, je ne la regarde pas, mais j'aime son ronronnement, qui me rassure, et le gazouillement de ses couleurs. Elle me tient compagnie. Une pauvre compagnie, j'en ai conscience, mais, au moins, elle ne s'occupe pas de mes affaires, ne me donne pas d'ordres, n'envahit pas mon espace et me laisse faire à ma façon — nul besoin de lui répondre. Et je peux l'éteindre quand je veux.

Trié le courrier — rien d'important —, j'ai sorti une assiette, une fourchette, un couteau et me suis réchauffé un croque-monsieur. Puis je me suis assis à la table, un livre à la main. Je l'ai ouvert et me suis plongé en lui.

Et c'est là qu'il est réapparu.

Il m'a demandé :

— Te rappelles-tu tes rêves ?

J'ai fait un geste dans le vide, comme pour balayer quelque chose. Et j'ai gueulé :

— Fiche-moi la paix !

— Non.

Il a ajouté :

— Qu'est-ce que tu lis ?

— En quoi ça te concerne ?

Il m'a souri. Et ce sourire a fait lever en moi — comme une énorme vague qui grondait dans mon ventre, venue du grand lointain — un souvenir très fort, qui m'a envahi tout entier. Je me suis revu tout petit, devant la cheminée où brillait un bon feu. Dehors, il faisait froid. Je sentais la fraîcheur, qui traversait les murs, mais, dedans, j'étais bien. Je m'étais installé en tailleur, à même le sol, et je lisais. Avec ce même sourire qu'il a eu.

Maman était arrivée, une tasse de lait chaud à la main :

— À quoi rêves-tu ?

— Je rêve à la vie.

— C'est un grand travail, m'avait-elle assuré, et utile. Et j'étais sûr, alors, que ce serait beau...

Dans la nuit, un frottement m'a tiré du sommeil.

Il était dans ma chambre. A posé sur ma couette quelque chose de lourd et m'a dit :

— Rappelle-toi.

J'ai grommelé :

— Ça ne m'intéresse pas.

Il a répliqué, en pinçant les lèvres, comme je le fais parfois :

— Tu as tort.

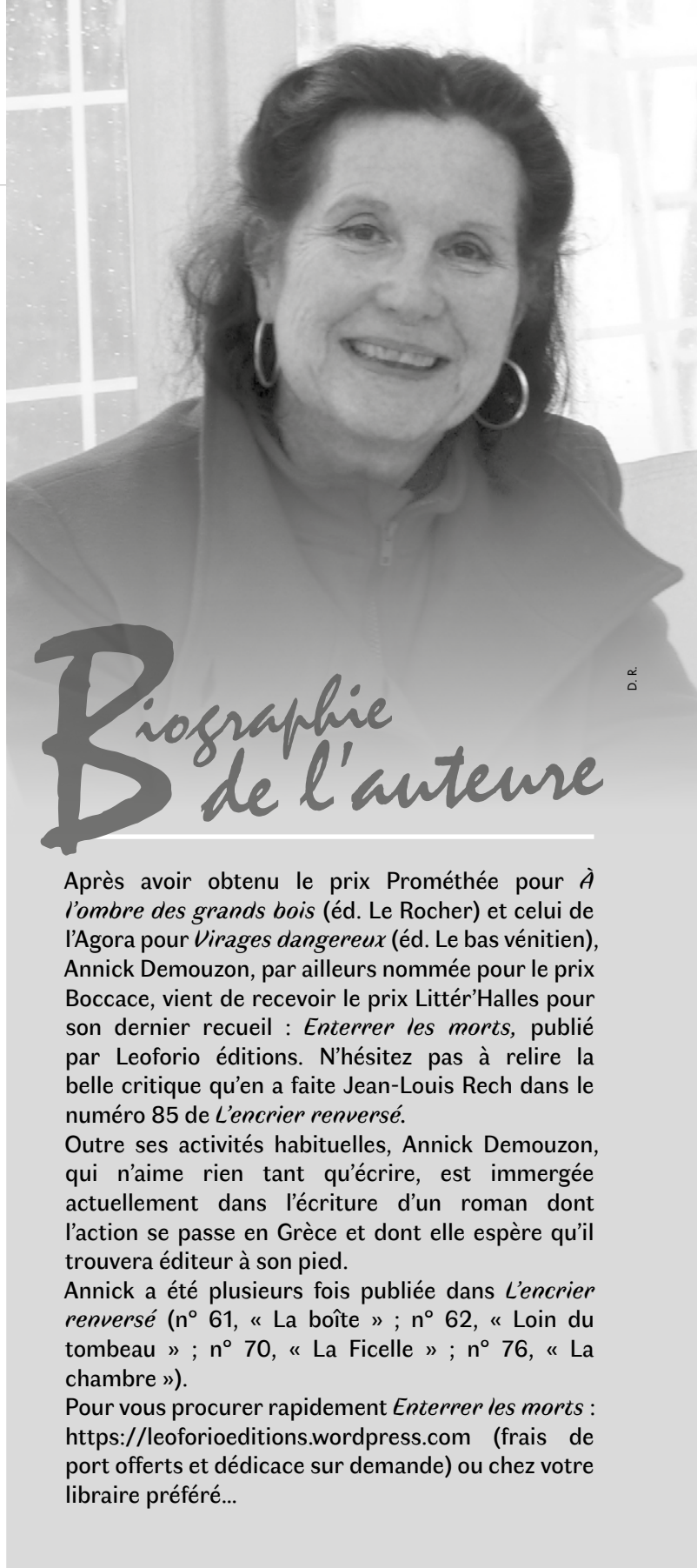
J'ai voulu me rendormir et j'ai tiré les couvertures sur moi, mais le truc est tombé par terre avec un bruit terrible, comme une explosion, et je me suis réveillé pour de bon.

J'ai eu envie de savoir ce que c'était.

Un casque. Une sorte de casque colonial, comme celui de Tintin, dans certains albums, ou comme dans ces vieux films en noir et blanc du « Ciné-club », que je regardais parfois le soir, à la télé.

Je me suis demandé ce qu'il faisait là et où le gamin l'avait trouvé. Et je me suis rappelé qu'il y en avait un de très semblable dans le grenier de mes grands-parents... Je l'ai ramassé. Je l'ai tourné dans tous les sens et il m'a semblé que c'était lui — vraiment lui. Comment avait-il pu arriver jusqu'ici ? Je ne l'avais pas revu depuis un de ces paquets d'années...

Je me suis planté devant mon armoire à glace et je l'ai enfoncé sur ma tête. Et, aussitôt, je me suis reconnu comme autrefois, une machette à la main. J'avais à pas lents, perdu dans une brousse humide et poisseuse. Autour de moi, des serpents, par centaines, se laissaient choir des arbres, glissaient de feuille en feuille, se fauflaient entre les herbes, frôlaient mes semelles. On entendait, tout près, le grondement



Biographie de l'auteure

Après avoir obtenu le prix Prométhée pour *À l'ombre des grands bois* (éd. Le Rocher) et celui de l'Agora pour *Virages dangereux* (éd. Le bas vénitien), Annick Demouzon, par ailleurs nommée pour le prix Boccace, vient de recevoir le prix Littér'Halles pour son dernier recueil : *Enterreer les morts*, publié par Leoforio éditions. N'hésitez pas à relire la belle critique qu'en a faite Jean-Louis Rech dans le numéro 85 de *L'encrier renversé*.

Outre ses activités habituelles, Annick Demouzon, qui n'aime rien tant qu'écrire, est immergée actuellement dans l'écriture d'un roman dont l'action se passe en Grèce et dont elle espère qu'il trouvera éditeur à son pied.

Annick a été plusieurs fois publiée dans *L'encrier renversé* (n° 61, « La boîte » ; n° 62, « Loin du tombeau » ; n° 70, « La Ficelle » ; n° 76, « La chambre »).

Pour vous procurer rapidement *Enterreer les morts* : <https://leoforioeditions.wordpress.com> (frais de port offerts et dédicace sur demande) ou chez votre libraire préféré...

menaçant d'animaux invisibles et féroces et je brisais d'un geste large et musical, sur mon passage, des branches à épines qui s'accrochaient à mes manches et me lacéraient la peau. Le sang ruisselait et mouillait mes habits, mais stoïque et courageux, je poursuivais ma route.

Droit vers la vie, marchant vers l'aventure. Plus tard, je serais un grand homme, oui, un aventurier,

Le messenger

un baroudeur, un écrivain voyageur et je... J'avais soif de conquêtes... découvrir... parcourir le monde... et j'irais loin.

J'ai tendu la main vers ma table de nuit, et je me suis servi un verre d'eau.

Il m'a observé d'un drôle d'air. A plongé ses yeux à nouveau dans les miens, et m'a dit :

— Alors ?

J'ai d'abord bu mon verre et j'ai pris dans le tiroir un comprimé que j'ai avalé tout rond. Je ne voulais pas savoir. Je voulais dormir.

Il a haussé les épaules, et...

Le réveil a sonné. Je l'ai éteint. Me suis levé.

J'avais tout oublié. Mais, en me rasant, je me suis vu dans la glace et je me suis entendu marmonner :

— Toi aussi, tu avais des désirs, des rêves... Qu'as-tu fait de ta vie ?

J'ai essayé de repousser ces mots au plus loin de moi, mais des larmes silencieuses coulaient sur mon visage, des larmes qui m'ont troublé plus encore que les mots... Je n'avais pas pleuré depuis longtemps...

— *Ne pleure pas. Un garçon courageux ne pleure pas.*

— *Mais, papa, j'ai mal.*

— *Aie mal si tu veux, mais ne pleure pas !*

Je n'avais pleuré ni à sa mort, ni à celle de maman. Pourtant, je les aimais.

J'ai essuyé mes larmes, et j'ai téléphoné à mon travail. « Je ne viendrai pas ce matin. Une indisposition passagère... Non, non... rien de grave... oui... oui... demain... Oui... ça ira mieux. »

Je n'ai pas allumé la télé. Je me suis assis à mon bureau, et j'ai attendu. Je ne savais pas ce que j'attendais, mais j'attendais et je savais qu'il fallait que j'attende.

Au bout d'un moment, j'ai pris du papier et un stylo, j'ai vérifié la plume, refait le niveau de l'encre, et je me suis mis à écrire, et j'ai écrit ce qui venait, accueillant tout : des mots, des phrases que je n'avais pas appelés et qui grouillaient en moi, comme engourdis encore et ensevelis sous des années de négligence, mais qui se réveillaient. Qui grondaient, qui se jetaient sur la feuille. Depuis combien de temps, combien d'années n'avais-je pas écrit ?

Le petit est entré dans ma pièce et il m'a dit en souriant :

— Ah ! Quand même !

Puis il a disparu.

Quand la nuit est arrivée, j'avais rempli des pages et des pages d'une écriture qui n'était plus la mienne, mais que je reconnaissais. Pourtant, aucune idée de ce qu'il y avait sur ces pages. Ce n'était pas ce qui comptait.

En moi, quelque chose s'était levé, quelque chose d'important, qui me parlait et qui avait ma voix, même si je ne saisisais pas tout et pas tout à fait. Des souvenirs réapparus du plus profond de mon être se bousculaient... L'un tirait l'autre, sans que je l'aie cherché... et un sentiment doux et valeureux — un sentiment que je n'avais pas renié, mais que j'avais repoussé loin de moi — s'était installé dans mon cœur. M'était tout à la fois joie et souffrance.

Il était tard, mais je me suis mis à fouiller la maison... Je voulais retrouver des choses, des traces... Il me semblait qu'alors je pourrais comprendre.

J'ai retrouvé dans un coin une vieille boîte que j'avais cachée — il y a longtemps. Elle était emplie de « trésors » : des médailles pieuses que m'avait données ma grand-mère, un canif rouillé, récupéré un jour dans le sable de la plage, quelques soldats de plomb aux bras et jambes cassés, le bouchon d'une bouteille de cognac d'où pendait un petit cerf en plastique que j'avais convoité des années avant de l'obtenir et un rouleau de papier jauni, entouré d'un ruban rose sali et chiffonné.

Pas besoin de l'ouvrir. Je savais ce qu'il contenait. C'était un long poème, un poème que j'avais composé pour Magali, ma voisine. Elle était jolie, Magali. Elle avait des yeux noirs, doux comme du velours, et des cheveux de soie, qui brillaient dans la lumière. On avait envie de les caresser. Je lui racontais tout ça, dans mon poème. Mais elle n'a pas voulu le lire, pas même défaire le ruban et dérouler le papier — je l'avais maquillé en parchemin, en le salissant exprès et en brûlant les bords. Je le trouvais joli, presque aussi joli que Magali.

Elle avait repoussé mon cadeau et m'avait jeté :

— Un garçon comme toi ? Mais pour qui me prends-tu ? Tu t'es vu ?

J'avais douze ans.

— Tu aurais pu en aimer une autre...

— Je n'ai pas su.

Il était là devant moi, à me fixer de ses yeux gris et son regard disait pour moi plus que ses mots. Et ça m'agaçait, parce que j'avais le sentiment qu'il lisait tout en moi. Connaissait tout de moi. J'ai murmuré :

— Et elle a ri.

— Je sais.

Il a jeté un coup d'œil à ses jambes, où vrillait une chaussette, la gauche. Elle descendait en plis sur sa

cheville. J'aurais pu penser que c'était attendrissant – ce n'était qu'un gosse et quelle importance ? Mais je me rappelais le rire des filles, et ça m'a paru ridicule... D'autant qu'il avait sur la tête une sorte d'épi tout raide qui se dressait comme un demi-soleil. Ce n'était pas très beau. Ce n'était pas laid non plus. Mais les filles se moquaient. Maintenant, moi, je n'en avais plus, d'épi, mais c'était trop tard.

– Pourquoi trop tard ?

– Tu m'agaces.

– Pourquoi as-tu renoncé ?

– Je cherchais la femme idéale... et je ne l'ai pas trouvée.

– Elle est passée près de toi si souvent sans que tu la voies.

– Comment sais-tu ça, toi ?

– Je le sais.

Je suis retourné à mon travail. Ils m'ont jugé mauvaise mine et m'ont demandé ce que j'avais eu, mais je n'avais rien à leur répondre. Alors ils ont fini par se taire. D'ailleurs, je ne leur dis jamais rien, rien que des choses inutiles, comme ils font tous, de ces choses qu'on répète à longueur de jour et d'année pour meubler le silence et qui n'ont pas besoin de l'être, tant elles sont vides de sens...

Mais, la journée finie, j'ai eu envie de rentrer à pied.

Il y a longtemps que je ne l'avais pas fait et j'y ai pris un plaisir surprenant. Tout en marchant, je détaillais avec curiosité, autour de moi, ces lieux que je croyais connaître et, pour la première fois, j'ai remarqué que la ville avait changé.

Dans la rue principale, je me suis arrêté devant la boutique du marchand de jouets. Ce n'était plus un marchand de jouets. Dans la vitrine et sur les rayons intérieurs, on apercevait des télévisions, des home cinémas, des écrans plasma et des lecteurs MP3... Je suis resté à les contempler sans les voir et je me suis vu, moi et mon reflet sur la glace.

Et, aussitôt, il a été là, à mes côtés :

– Eh oui... La vie passe vite, n'est-ce pas ? Si vite qu'on ne la sent pas couler, et un jour... Tu as rêvé devant ces jouets, te rappelles-tu ? Tu as rêvé d'aventures, de livres à écrire, de femmes à aimer... et, maintenant, regarde-toi. Qu'as-tu fait de ton enfance ?

J'ai essayé de lui répondre, mais je ne le pouvais pas. Ma gorge était un nœud où se coinçaient les mots. Oui, qu'avais-je fait de mon enfance ? Je me savais coupable. J'ai bégayé. Aucune idée construite ne sortait de mes lèvres. Je me suis souvenu des projets de livres commencés et jamais terminés, des filles que j'avais embrassées et vite abandonnées. J'ai pensé à

mon métier pitoyable et ennuyeux, aux voyages que je n'avais jamais faits, aux amis perdus, vite enterrés, et à ma solitude, que j'avais cru aimer et choisir...

Je me suis penché vers lui. Il s'éloignait déjà... Et, à cet instant, de dos, il m'a semblé que... Mais oui !

J'ai crié :

– Eh, petit, reviens !

Il s'est retourné, m'a souri, et j'ai reconnu ce sourire. C'était bien lui ! Il m'a répondu :

– Ce n'est plus la peine... Maintenant, tu sais qui je suis et, si tu le veux, chaque fois que tu le voudras, tu me retrouveras. Seulement... ne m'oublie pas, ne m'oublie plus.

J'ai ouvert la bouche... Mais il a continué :

– Peut-être n'est-il pas trop tard.

Et il n'y a plus eu, sur la glace, que mon reflet, barbouillé en dilution sur les écrans plasma et les home cinémas. J'ai examiné un instant ma jambe gauche et ma chaussette trop bien en place. J'ai aplati sur mon crâne dénudé un épi invisible, qui ne faisait plus rire personne. Je n'étais qu'un homme comme les autres, un homme qui vieillissait et avait trahi son enfance.

J'ai néanmoins tenté un dernier geste. Comme pour le retenir. Un geste inutile, mais je savais qu'il ne reviendrait plus. Qu'il était là.

Et j'ai repris mon chemin.



Numéros encore disponibles : Nous avons en réserve des numéros de *L'ER* qui feraient à n'en pas douter la joie de nombreux lecteurs. Ces exemplaires sont vendus à prix d'ami, soit (pour la France) 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois (frais de port compris). Les n^{os} 69, 81, 82 et 85 sont vendus 10 € (pour la France). (Voir bulletin de commande et d'abonnement.)

N° 56 – Concours 2005 : *La clôture*, M. Duru ; Prix Lycéens 2005 : *L'effet Fred*, A. Fanet ; *Zapping*, É. Fouassier ; *Transit*, H. Paris ; *Un passe-temps*, S. Stern ; *Les feux de l'amour*, C. Audebert ; *Fait d'hiver*, Y. Le Meur-Rollet ; *Poussière*, S. Socquet-Juglard ; *Les vacances*, J.-P. Delebecq ; *La cuiller*, C. Lamy.

N° 63 – Concours 2010 : *La mémoire du vent*, É. Potdevin-Marin ; *Intimes convictions*, D. Chappey ; *Des promesses, du vent*, É. Pacchiano ; *Vieilles canailles*, A. Vocanson ; *La dame qui passe*, J.-C. Perier ; *Roméo, pourquoi pas ?*, D. Delatour ; *La douleur des blés*, G. Bernay ; *La chevelure de Bérénice*, P. Dulieu ; *S'il reste des mots*, S. Bourguignon ; *Des roses éternelles*, J.-M. Palach ; *La rose apatride*, M.-C. Haguët.

N° 65 – Concours 2011 : *Le trésor des Leoni*, A. Vocanson ; *Tacet*, C. Jacques ; *Le rossignol et la burqa*, S. Aussenac ; *Le chevalier*, M. Pontacq ; *La Crécelle*, D. Boillot ; *Noël*, M. Fèvre ; *L'armoire sur la tête*, M. No ; *Désiré Myriapode*, C. Valton ; *Échec à l'échafaud*, C. Gayraud ; *Dernier contrat*, G. Delbet ; *Le cadeau*, C. Guerrero.

N° 67 – Concours 2012 : *Dernier voyage*, C. Béchaux ; *Les cuisines indiennes*, L. Roux ; *Insomnie*, E. Lagrange ; *Libération*, J. Hamm ; *Le fort et le faible*, S. Dubin ; *Salon-lavoir*, S. Heurtel ; *La fée du canal Saint-Martin*, H. Laly ; *Un père*, B. Oberlé ; *Un ami dévoué*, C. Munier.

Parentèse (≠) parenthèse

« PARENTÈSE » (sans h), au « Parentèse », c'est là que tu m'as demandé de te retrouver, ce bar où, pour la première fois, nous prîmes un verre, un verre de vin, pas une bière, alors que nous n'avons bu que ça, des bières, uniquement des bières depuis lors, quand nous nous retrouvions le soir pour boire un verre, que nous nous retrouvions ailleurs que dans ce bar, ce bar où, ce soir, nous nous retrouvons pour la première fois, après tant d'années, pour boire un verre de vin, du vin et pas autre chose puisqu'on n'y sert que du vin dans ce bar, ce bar au nom qui sépare le monde en trois, ceux qui ne notent pas la faute d'orthographe de ceux qui la moquent de ceux qui la reconnaissent pour ce qu'elle est, ces troisièmes qui jouissent de leur savoir, ces deuxièmes qui se gaussent alors qu'ils devraient se taire, ces deuxièmes dont j'étais, dont tu m'as tirée ce soir-là, lorsque, déjà, tu me demandas de te retrouver là-bas, et pas ailleurs, même si ce bar est loin de tout, de chez toi, de chez moi, de mon bureau et encore plus du tien, mais tu y tiens à ce bar, et je sais pourquoi, je le sus, le compris dès ce soir-là, quand tu me dis pourquoi le « h » manque à ce mot, comme tu l'avais déjà dit tant de fois, mais ça je ne le savais pas, simplement je sentis que ces mots n'étaient qu'une répétition, que d'autres les avaient entendus avant moi, moi précédée des autres, car d'autres il y en eut, comment n'y en aurait-il pas eu, et que tu leur aies dit les mêmes mots n'avait pas d'importance, l'importance, l'important fut que tu me les dises, que j'appris que ce « h » manquant n'est pas une faute d'orthographe mais une confusion, la confusion de Françoise qui croit utiliser un mot qu'elle a entendu, une fois, un mot plus savant que celui qu'elle connaît, et qu'elle veut replacer, pour paraître cultivée, pour faire intelligente, alors que toute à sa recherche elle ne l'a pas compris ce mot, cette parentèle qu'elle prononce de travers, et ce « h » manquant n'est que la transcription, la traduction, l'« expression » comme dirait Françoise, de cette erreur, qui n'est pas une faute d'orthographe mais un cuir, un barbarisme, un à-peu-près de Françoise, la céleste cuisinière qui fut certainement de ceux qui ne pourraient voir la faute

au nom de ce bar, encore que, qui sait, l'orthographe de Françoise était peut-être parfaite, qu'en sais-je et d'ailleurs le sais-tu, toi qui sais tout, aimes à le croire, prétends le croire, aimes à me le faire croire, et croire en toi je ne suis pas contre, tant que je suis contre toi, toi qui ce soir-là m'expliquas tout ça, ce qui fit naître en moi une sensation détestable, la honte et l'humiliation, une horreur qui ne dura pas, grâce à toi, qui l'étouffa aussi vite que tu l'avais fait naître, aussi facilement, aussi délicatement, d'un regard, un regard qui ne disait pas mon ridicule mais le tien, celui du poseur, un ridicule dont il s'agissait de s'amuser, de se réjouir, comme de ce tour de passe-passe, ce tour qui veut que tu me tires dans ton piège et m'en tires aussitôt, aussitôt, en me demandant ce que la petite fille que je fus compris de travers, un travers découvert dans une autre ère, découverte honteuse devenue souvenir attendri, souvenir joyeux, une joie que tu avais toi-même, tu me le dis, m'encourageant à te dire, en me livrant le tien, ce Dénège qu'on interpelle dans la chanson, qui me fit rire, le rire où tu me rejoignis quand je te dis ma terrible peur de ce terrible juge qui ne jugeait que les terribles criminels, ce juge qui ne se laissait pas filmer, et s'il ne se laissait pas filmer ce ne pouvait être que pour cacher ce masque de latex bleu orage qui fait son visage impassible, un masque ne laissant passer qu'un rire terrible, le rire terrible du terrible juge Contumas qui te fit tant rire que tu en pleuras, que tes yeux bleus devinrent verts, vert lumière, une lumière qui me fit espérer, l'espoir que je, non, pas moi, toi, l'espoir que tu nourris toute une soirée avant de m'embrasser alors que nous sortions de ce bar, que nos pas nous guidaient vers le métro que nous ne pouvions que prendre ensemble depuis cette seule station, ce terminus que nous ne vîmes jamais car tu m'embrasas et qu'il devint impossible d'attendre, d'attendre le métro à cette heure tardive, d'en attendre un autre et puis un autre encore, un trajet sans fin pour qui désire tant, tant, je t'ai tant désiré durant ce trajet, assis l'un à côté de l'autre à l'arrière d'un taxi, submergée de désir, un désir si intense qu'il en devint douloureux, une douleur légère mais suffisante, suffisante à ajouter

le soulagement au feu de tes doigts sur ma peau, tes doigts délicats qui soulevèrent mon pull dont la laine me démangea soudain si intensément que j'en tremblais, je tremblais sous tes doigts, tes doigts qui ne me caressaient pas encore, m'effleuraient seulement, m'effleuraient délicatement, comme tes lèvres, tes lèvres sur les miennes, si douces, si chaudes, un baiser si doux et si long, si profond que j'en oubliais le reste de mon corps, mon corps qui se résumait au contact de tes lèvres sur les miennes avant que tu n'arraches ce pull à la laine rugueuse, que tes mains froides de cet hiver sans fin ne trouvent mes seins, que nous trouvions le lit, ce lit qui devint le nôtre alors qu'il n'avait été que le mien, qui nous garda du monde de longs mois, avant que nous ne le déménagions dans un chez-nous où il nous garda encore, nous garda de tout ce qui n'était pas nous, nous y étions nous dans ce lit, nous y faisons tout dans ce lit, notre lit, le centre de notre vie, son cœur, notre cœur, nos cœurs y battaient, notre sang y bouillonnait, tapait à nos tempes une fois nos corps rassasiés, une fois la langueur venue, la langueur des siestes d'été, lorsque le soleil est trop haut, l'air trop chaud pour autre chose que la sieste, la sieste d'été qui se dort nus, couverts seulement et à peine d'un drap entortillé dans nos jambes emmêlées alors qu'il fait trop chaud pour se toucher mais qu'il est impossible, inconcevable de ne pas se toucher, de se quitter, de te quitter, te quitter ma peau ne peut pas, ma peau ne peut pas te quitter, elle a besoin de toi, de ta chaleur qui roule en lourdes gouttes, ta sueur qui se mêle à la mienne, qui perle à ma nuque, qui perle, qui goutte, ces mêmes gouttes qui perlent à ton front et que je lèche pour goûter ta peau qui devient salée alors qu'elle est sucrée, ta peau sucrée est salée sous ma langue, son goût n'est plus le même, un goût différent mais si doux, toujours si doux, doux, tout est doux en toi, quand tu me parles, que tu murmures à mon oreille que je suis belle, que jamais tu n'auras assez de moi, que je suis un livre, un livre fin qu'on lit et relit et relit encore, comme indéfiniment on relit la poésie, la poésie que tu me dis, que tu me lis, quand tu ne lis pas pendant que je lis, car nous lisons, nous avons tant lu dans ce lit, mangé aussi, écrit encore, encore, encore et toujours ce lit, notre lit qu'il fallait bien quitter, ne quitter que le jour, quand il fallait nous séparer, comme s'il était possible de nous séparer plus de quelques heures, des heures qui ne faisaient que nourrir ce que nous nous dirions le soir quand nous retrouverions notre lit, que mes seins retrouveraient tes mains, tes mains sur moi, sur ma peau, mes cuisses, mes hanches, autour de ma taille que tu serres doucement, doux, tu es doux même quand tu me tires à toi, doux comme ta voix qui se tait parfois, avec la mienne,



Biographie de l'auteure


Alexandra Estiot est parisienne. Elle écrit des nouvelles. Certaines d'entre elles ont été publiées dans les revues *Rue Saint Ambroise* (« Bob »), *Dissonances* (« Du haut de la falaise de Plaisance »), *L'encrier renversé*, n° 79 (« Adèle »), *La piscine* (« Anacrouse »), *Hazard Zone* (« Hong Kong »), *XYZ* (« Clinique » et « Feu rouge ») et *Cabaret* (« 1986 »). Elle a également contribué à un recueil de nouvelles (*Le harcèlement de rue* avec « Même pas peur »), obtenu le prix Espoir 2019 (avec « Grain de sable ») et le grand prix 2019 (avec « Fondu au noir ») de la maison d'édition Mondes futuristes, le prix Gaston-Welter 2019 (avec « La trace ») et le premier prix du concours d'Aleph et de sa revue *L'inventaire* 2019 (avec « Manhattan »).

lorsque nous lisons, tes auteurs, les miens, les tiens que je lis après toi, les miens dont tu empiles les œuvres en promettant qu'un jour tu les liras et que jamais tu ne lis, jamais tu ne les lus, jamais alors, après seulement, tu finis par les lire, après, après que tu eus quitté notre lit, que soudain tu trouvas trop étroit, étroit soudainement, violemment, mais doucement toujours, doucement, avec délicatesse tu me le dis, que notre lit, ce lit était trop étroit, étroit de moi, moi qui devais rester, rester là où tu ne serais plus, parti pour un autre lit, pas celui d'une autre, le tien, ton lit que tu ne partageas qu'avec moi, parfois, puis moins souvent, de moins en moins souvent puisque tu m'oubliais, oubliais de me donner des nouvelles de toi parti loin de moi, pour quelques mois seulement, m'avais-tu dit, quelques mois loin de moi, moi qui ne pouvais pas quitter notre lit, ne pouvais pas davantage y rester seule, pas davantage, pas d'aventure, seule dans notre

Parentèse (≠) parenthèse

lit, ailleurs que dans notre lit, notre lit, ce lit dans lequel un autre est venu, venu pour que je ne sois pas seule avec ces souvenirs, mes souvenirs de toi, de tes doigts, de ta peau, de tes yeux sur moi, moi qu'un autre caressa, caressa mon corps qui aima ça mais pas moi, moi qui ne voulais que toi, toi parti loin de moi, moi restée là, qui devais rester là, ne le pouvais pas sans toi, toi que j'ai imaginé près de moi, dans ce lit, notre lit, où je t'ai vu lire, où je t'ai écrit lire, tes yeux levés, oui, levés, certainement pas baissés, levés sur ces pages que je te donnais à lire, tout ce que j'avais lu et que tu devais lire, tu le devais, tu le faisais, pas seulement dans ces pages tapées sur mon ordinateur posé sur mes genoux, sur mes cuisses, mes cuisses qui se réchauffent de la chaleur de cet ordinateur, ta chaleur, la chaleur de l'été qui n'est pas terminé, qui continue, qui, pour quelques heures seulement, laisse la pluie le mouiller sans le rafraîchir, fraîchir, rafraîchir l'air, juste un peu, le peu de vent qui filtre des volets par les fenêtres jusqu'à mes pieds, mes chevilles, au bas de mes jambes tendues, jusqu'à mes cuisses et l'ordinateur qui les réchauffe de toi qui lis mes auteurs, leurs livres, posés à côté de ton côté du lit, cette pile immense un jour, si immense qu'il fallut en faire une deuxième, une deuxième aussi haute que la première, plus haute de la tasse de café posée à son sommet, son sommet qui s'érode sous mes yeux à mesure que tu le grignotes d'un livre puis d'un autre, vite, rapidement, tu enchaînes tous ces livres sous mes yeux, dans notre lit et dans ton lit, ton lit où je ne suis pas, que je ne vois pas mais imagine flanqué de deux piles de livres, l'une qui s'amenuise avant de disparaître, avant que la deuxième pile ne soit attaquée, attaquée de tes mains qui saisissent au haut de cette pile un nouveau livre, de nouvelles pages, de nouvelles lignes vers lesquelles tes yeux se lèvent, tes yeux, ton regard sur ces mots, tous ces mots, toutes ces phrases, ces points, ces virgules, la ponctuation du livre qui se ferme pour qu'un autre s'ouvre, et tu ouvres un nouveau livre, le dernier de la seconde pile, la pile à côté de ton lit, à côté de notre lit, de ton côté du lit, notre lit où tu lis, où j'écris, je lie nos vies, la tienne à la mienne, la nôtre aux nôtres, notre vie qui ne s'est pas arrêtée, qui continue, continue sous mes doigts qui frappent les touches, qui les frappent des mots que je dois te faire lire, lire, surtout tu ne dois pas arrêter de lire, lire encore, je dois te donner à lire les livres que j'ai lus, il n'y en a plus, tu les as lus, tous, tous sauf ceux que je dois écrire, je dois écrire maintenant pour te donner à lire, que tu continues de lire, me lire, plus au travers de ceux que j'aime, aux travers de celle que j'écris, moi, et toi, celui que tu es pour moi, moi, tu ne l'oublieras pas, tu ne m'oublieras pas tant que tu liras, liras que tu peux

bien être qui tu veux tu seras toujours toi, toi dont je ne peux me délier, délier, le délié de ton poignet, la grâce de tes mains au toucher si délicat, oui c'est ça, délicat, c'est ce que tu es, délicat, ton cas si peu délicat, toi qui n'es jamais coupable de rien, rien que de m'abandonner, abandonner, je ne t'abandonnerai pas, jamais je ne te laisserai, jamais je ne te laisserai m'oublier, l'oubli ne peut pas advenir, venir, je dois venir à toi, chaque jour, chaque heure, mes mots viendront à toi, tu les liras, et un jour, l'un d'eux te ramènera à moi, te mènera à nouveau dans notre lit, y revenir, y retourner, t'y retrouver, t'y ramener avec mes mots, les mots que je ne choisis pas, que je dois surtout ne pas choisir, trier, tuer, mentir, mentir ne peut te ramener à moi, moi, l'autre moi, celui que je n'entends pas, c'est elle qui doit t'écrire, c'est elle qui sait, qui trouvera les mots, le mot, il n'y en a qu'un, je sais qu'un seul suffira, qu'un seul d'entre eux sera juste, la justesse, la justice qui me sera rendue avec toi, toi qui me lis dans ton lit, tu te lies à moi, du moins ne te délies-tu pas, tes pas te mèneront vers moi, tu le sais et le veux et c'est pour-quoi tu me lis, même si tu ne me le dis pas jusqu'au jour où tu m'écris, tu ne m'appelles pas tu m'écris, un courrier, une lettre, tu m'écris une lettre que tu laisses cheminer dans Paris, quelques jours seulement, quelques jours pendant lesquels ces mots ne sont plus à toi et pas encore à moi, quelques jours où ces mots n'existent plus que dans ton souvenir et pas encore dans mon attente, l'attente dont je ne prends conscience que lorsqu'elle prend fin pour renaître aussitôt, avec douceur, douceur puis douleur, douleur de l'attente encore, encore quelques jours avant ce jour où nous nous retrouverons, dans ce bar, le premier bar du premier soir, et le premier de mes réflexes est de me figer dans cette attente, de ne plus bouger, prise que je suis dans des phares que je ne distingue pas, que je ne vois pas, je ne vois pas tes yeux, tes yeux que je sais posés sur moi, réfugiée dans notre lit, moi que j'empêche de bouger tant qu'il n'est pas temps, que je ne laisse pas lire, que je ne laisse plus écrire, que je ne laisse plus rien faire d'autre que de fixer l'heure, les jours, le calendrier, les jours, les heures, l'heure, il est enfin l'heure de se préparer, de trouver la robe, les chaussures, le maquillage et la coiffure, de trouver celle que tu veux voir, qui est moi, mais laquelle, laquelle veux-tu revoir, comment est-elle coiffée, comment est-elle habillée, comment, ces comment, ces questions, toutes ces questions, ces questions auxquelles je ne peux répondre, alors que je dois, je dois y répondre, je dois être prête, prête à te revoir je le suis, maintenant je le suis, simplement, oui, la simplicité, la simplicité est toujours la réponse, la bonne, celle qu'il faut suivre, alors je la suis, puis suis cette rue, ma rue,

qui me mène au métro, à la rame que je dois quitter pour en attendre une autre, puis quitter celle-là à nouveau et en trouver une autre qu'encore je quitte, comme je quitte le quai puis la station, la station qui se termine par l'escalier qui mène à la rue qui débouche dans une autre rue puis une autre, tourner à droite puis à gauche et enfin j'arrive, j'arrive mon amour, je vois le café, je le vois presque sous son enseigne, seulement son enseigne pour l'instant, cette lumineuse enseigne rouge où se dessine en blanc ce qui le signe, le signe d'un croissant de lune, de deux croissants de lune, le dernier puis le premier, deux traits courbes, deux courbes fines, reflet l'une de l'autre, l'une qui ouvre, l'autre qui ferme, ensemble elles enserrent la différence, l'inégalité mathématique, un presque dièse, une altération, l'accidental suspendu, suspendu, ce qui fut suspendu, ce que tu as suspendu, vas-tu le reprendre, reprendre notre vie où ce que jamais tu ne perdis, ta liberté, la liberté, la mienne je n'en veux pas si elle signifie être sans toi qui me la donnes, donne-la-moi encore mon amour, dis-moi que tu reprends, que tu me reprends, reprends le cours de notre vie, et pas le cours de ta vie, celle d'avant, celle où je ne suis pas, où je n'existe pas, pas encore, encore, cet encore dont tu peux me faire vivre, vivre de toi, mon amour, j'attends de t'entendre, d'entendre ce que tu veux me dire, de savoir si ce café tu l'as choisi pour que nous recommençons là où nous commençâmes ou si tu l'as choisi pour boucler la boucle, tuer notre histoire où elle naquit, une figure de style, oui, une figure de style mon amour, mon amour je te supplie de faire le choix de la beauté, la beauté du mot, pas celle du point final qui déchire, qui déchire les oreilles comme cet horrible mot, ce mot si laid, ne le choisis pas je t'en supplie, je te supplie de recommencer, recommençons, choisis l'autre mot dont nous ferons une beauté en l'enfermant, mon amour, je te supplie de le faire, là, ici, bientôt j'y serai, et ces derniers mètres me coûtent, me coûtent mon souffle, je ne vis plus, ne respire plus, plus de toi, davantage de toi c'est ce dont j'ai besoin mon amour, mon amour j'espère tant, tant, j'ai tant espéré depuis que je sais que tu m'attends, tant espéré que tu me dirais, simplement, doucement, tendrement, ton retour, ton retour à notre vie, ton retour à notre lit, ton retour, le retour qui fermera la parenthèse. 

Directeur de la publication : Gérard Charpentier **Rédacteur en chef :** Turenne Ramanich **Comité de lecture :** Pierre Angers (Québec), Dominique Bruguère, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Nathalie Gastou-Fauré, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet (Québec), Turenne Ramanich, Jean-Louis Rech, Marie Schembré † **Abonnements :** Gérard Charpentier **Correcteur :** Turenne Ramanich **Metteur en pages :** Boris Chauvet, 81100 Castres **Impression :** COREP, 125, route de Narbonne, 31400 Toulouse.

Lencrier renversé (sa revue et le concours de nouvelle) est soutenu par la Mairie de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées.

Abonnement (4 numéros) : France : 34 € ; dom-tom : 38 € ; autres pays : 43 €. Édité et diffusé par l'association loi 1901 A.D.T. créée le 20 septembre 1988. Dépôt légal à parution, achevé d'imprimer le 18 décembre 2020.

ISSN n° 0988 8012, CPPAP n° 71077

Le copyright de l'œuvre appartient exclusivement à l'auteur, le copyright des autres textes appartient exclusivement à *Lencrier renversé*.

Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs textes et de leurs autobiographies.

Tous les collaborateurs et collaboratrices de *Lencrier renversé* (administrateurs, rédacteurs, auteurs, critiques, lecteurs, dessinateurs, photographes, jurés...) sont bénévoles.

Lencrier renversé n° 86 Hiver 2020-2021



Numéros encore disponibles (suite)

N° 69 : « 25 ans du concours Ville de Castres/Lencrier renversé ». *Retrouvailles*, A. Chalvin ; *Fantômes dans la machine*, L. Fétis ; *L'enfant prodige*, G. Lebon ; *Les naufragés*, F. Bouhier ; *Le jour où Milt Albuquerque Junior jeta sa trompette dans la mer*, M. Burlot ; *La fenêtre d'où je regarde passer le temps*, D. Dauphin ; *Confidence pour confiance*, E. Ménard ; *Jabiru*, J.-M. Rueda ; *Je crois que je vais hurler*, J.-C. Chabel ; *L'égovoyage*, G. Bastide ; *Appel à témoins*, P. Chauvin-Glonneau ; *Maternité*, F. Provinci-Sigoillot ; « Les auteurs en questions... », entretiens ; *Rencontre*, M. Félix ; *Le don d'Alice*, F. Martin ; *Flash-back*, C. Célotti ; *Le sixième océan*, G. Flipo ; *Le terminus de la ligne H*, M. Duru ; *Cette femme qui cherchait le silence*, P. Larriveau ; *Le camping du petit bonheur*, M. Poitevin ; *Maman, j'ai peur !*, J. Matignon ; *De l'autre côté*, L. Allaert ; *La couverture*, É. Potdevin ; *Nous irons en enfer ensemble*, A. Vocanson ; *Grands seigneurs*, C. Béchaux.

N° 71 : *Sonate*, C. Bonne ; *Poisson d'avril*, L. Combe ; *Apocalypse Mao*, F. Duret ; *Nuit, jour, nuit : soleil décapité par la faucille d'argent*, S. Algara ; *Déraisons*, J. Brochard ; *Les choses de l'entre-deux*, J. Guillaud-Bachet ; *Une heure à tuer*, C.-M. Hadrien ; *Le joueur de oud*, V. Laplanche ; *En apnée*, D. Buonavista ; *Le guidon entre les dents*, M. Chotek ; *Cinq*, D. Tournié ; *Ring*, A.-C. Ordas ; *Le riz au lait de Sophie M.*, P. Janjaud.

N° 72 : *Caméscopie*, D. Guérin ; *La nuit qui range*, M. Fèvre ; *Nicky*, G. Vieilfault ; *Jetlag*, S. Gentilhomme ; *Songe à la douceur*, M. Mathis ; *Le dire avec des fleurs*, M. Camboulives ; *Rouge, perd, foutu*, V. Baret ; *La basket rouge*, L. Alexandre ; *Quelques œillets rouges*, J.-P. Gremillet ; *Clocca*, X. Poursines.

N° 74 : *L'ombre de la colline*, L. Marconi ; *Lorsque fleurissent les pierres*, V. Laplanche ; *Eclaireurs*, M. Brémaud ; *Si on ne mange pas de pain, un jour, il n'y en aura plus...*, A.-S. Guénéguès ; *Down by the seaside*, T. Covolo ; *Rêve de funambule*, M. Gendrault ; *Zacharie*, G. Ambroise ; *Comptes de fête*, M. Gengoux ; *L'étranger des dunes*, A. Sao.

N° 75 - Concours 2015 : *Dernière illusion*, T. Covolo ; *La vilaine propagande des vendeurs de croisières*, A. Modat ; *Entre deux fêtes*, M. Pontacq ; *Un toit pour la nuit*, A.-M. Dallais ; *Au moindre galhauban*, S. Chalandre-Saint-Martin ; *Garçon manqué*, L. Combe ; *Là-bas, tu verras...*, M. Fèvre ; *Une pensée pour Daniel*, A. Dhotel ; *La lettre silencieuse*, S. Salgas ; *Un si long sommeil*, E. Broc ; *Le vivier*, G. Vieilfault.

Les grands voyageurs restent insaisissables

CETTE NUIT-LÀ avait été agitée. Une étrange nuit, peuplée de brouillards nordiques, de trains vides naviguant sur la mer déchaînée, de poètes en virée nocturne, aux pieds des chaussures cirées, avec tout ça une blonde amoureuse d'une beauté inconcevable qui cherchait à caler au mieux ses doigts entre les miens, des danseuses de samba plus qu'à moitié nues et des figures fantomatiques penchées sur des balcons en fer forgé qui n'avaient de cesse de me réveiller. Une nuit entre songe et réalité, une nuit sud-américaine.

C'est vrai que je m'étais peut-être couché avec un verre de trop : après une bouteille de crianza j'avais terminé un vieux rhum descendu d'un rafirot rouillé sur un quai à Bayonne, cadeau d'un ami docker pour m'aider à oublier la cinquantaine qui venait frapper à ma porte. Après avoir balancé les cadavres j'étais sorti prendre l'air, m'aérer un peu. Ce n'était pas très réglementaire, mais j'avais juste à monter sur le coteau au-dessus de la maison, un petit chemin qui grimpait d'abord entre les eucalyptus et qui continuait ensuite entre les pâturages. Personne à rencontrer. Une fois là-haut, l'océan s'offrait, immense, ce soir-là presque tout aussi noir que la nuit.

Je restais un moment là à humer l'obscurité, l'air marin, à égarer mes yeux au loin vers les monts espagnols qui bordaient le golfe de Gascogne. Noir sur noir, en une juxtaposition à la Soulages, ils se découpaient par grandes plaques. De là où j'étais, j'aurais presque pu voir les lumières jusqu'à Donostia, San Sebastián, mais derrière mes yeux le rivage filait bien plus loin, jusqu'en Galice, en une côte déchirée, une succession de rochers et de falaises escarpées, que j'avais souvent arpentée.

Quelques années auparavant, alors que j'habitais dans la province voisine, en Béarn, j'avais appris à voir l'invisible, le caché, à voir plus loin que là où portait mon regard. Là-bas ma maison était vraiment au pied du coteau, les pieds dans la brume du Gave. Lorsque je m'asseyais dans le jardin je n'avais face à moi qu'un mur végétal, un coteau bien raide recouvert d'une épaisse forêt, d'un bois dont il n'y avait rien à faire, à part attendre qu'il vous tombe dessus, après plusieurs

jours de pluie, un jour de glissement de terrain, plus probablement une nuit, comme celle-ci. Donc face à moi une épaisseur verdâtre, toujours plus menaçante, une frustration évidente, et cependant en me concentrant, en regardant intensément le ciel qui la surplombait, je parvenais à voir distinctement la chaîne des Pyrénées qui se trouvait derrière, comme si j'étais au sommet de la colline. Je connaissais si bien le panorama que regarder l'endroit depuis lequel on pouvait l'admirer me suffisait pour emplir mes yeux de ses sommets, de ses vallées. Au début l'exercice m'avait demandé un peu d'entraînement, mais très vite cela devint automatique. Je regardais le sommet du coteau, je voyais la montagne.

Cesoir-là, dans la nuit, à regarder la côte du Guipúzcoa, je voyais la Biscaye, je voyais la Cantabrie, je voyais les monts Europa et au-delà la Galice, cette proue de l'Europe du Sud qui poussait sa patte d'ours jusqu'aux sables de l'Atlantique. Je restais là un moment avant de commencer à ressentir le froid et à penser à redescendre. Quand j'allais partir la quiétude intense du moment fut dérangée par le bruit des moteurs de deux hélicoptères militaires en patrouille. C'étaient de ces gros hélicoptères taillés au couteau, leurs silhouettes de frelons ou de coléoptères peut-être se détachaient en taches, là aussi plus sombres que le ciel. Ils avançaient en parallèle, l'un légèrement devant l'autre, maintenant toujours le même écart entre eux. Je remarquai une lumière rouge à l'arrière du second, et rien d'autre, aucune autre source lumineuse. N'avait-on pas besoin d'allumer les feux quand on se déplaçait en hélicoptère la nuit ? Et pour voir quoi ? Je repensai alors au *Vol de nuit* de Saint Exupéry, à ces facteurs du ciel qui se repéraient en volant à basse altitude le long des lumières de la côte argentine. J'eus un instant la crainte qu'ils ne m'aperçoivent et me glissai sous le couvert des premiers arbres. Je décidai de redescendre par un autre sentier qui contournait le coteau par le sud ; il descendait dans la vallée et longeait une rivière sur quelques dizaines de mètres. Je devrais ensuite remonter pour rentrer mais j'avais vraiment besoin d'exercice. Je passai devant la maison d'Amaxi, une ancienne instit qui vivait dans une ferme

aux boiseries rouges, qu'elle repeignait chaque année avec une application d'écolière. Avant je passais la voir de temps en temps l'après-midi, à l'heure du thé, ce cérémonial que les Britanniques avaient inventé pour retarder l'heure d'ouverture de la première bouteille, on discutait enseignement, littérature, elle me parlait de quelques anciens élèves qui passaient encore la voir. Dans la région les jeunes maintenant partent peu, ils trouvent leur compte entre la mer et les montagnes, ils sont attachés à l'Euskadi, ou s'ils partent, ils filent loin, comme avant, traversent les océans, ne reviennent pas. La lumière était allumée dans sa cuisine ; je l'imaginai dans son fauteuil où je savais qu'elle passait la plupart de ses nuits. C'est étonnant de voir comme en vieillissant on refuse de se coucher, comme si la position était trop proche de celle du mort. Et pourtant on voudrait tous partir dans son lit sans effort ; peut-être qu'on refuse ainsi simplement que le moment soit venu ? Une dernière lutte en silence, calé dans son fauteuil.

Je pensais à la truite que ce soir encore elle avait dû manger, seule à sa table. Une truite tout juste pêchée, encore tout imbibée de la fraîcheur du torrent, une truite qui se redresse des deux côtés dans la poêle qui commence à chauffer. Je savais que Xabi lui en apportait une quasiment tous les jours. Il la déposait sur le pas de sa porte enveloppée dans une feuille de papier journal en rentrant de sa quotidienne partie de pêche clandestine. Je l'avais vu faire plusieurs fois, je l'observais depuis la fenêtre de mon bureau. Il y allait généralement en fin d'après-midi, bien avant le coucher du soleil, et pas plus d'une demi-heure. Une fois qu'il avait quitté le chemin et qu'il était sous le couvert des arbres, il était tranquille ; il n'était plus possible de le repérer. J'aimais l'imaginer. Et comme je le faisais avant par-dessus mon coteau, je regardais au-delà des arbres, et le retrouvais les pieds au bord de l'eau, sa longue canne dans la main droite, le fil quasi invisible dans la gauche, il scrutait les eaux et moi j'entendais dans ma tête leur chant cristallin entre les rochers et les branches, un chant qui quand on l'écoute prend une place surprenante, accapare notre esprit, tout entier. Il lisait le fil de l'eau, regardait sa trame et choisissait l'endroit où il irait plonger son appât, en amont du poste où il savait la truite. C'est au-delà de la surface de l'eau que lui savait voir. D'un coup de poignet, bien dosé, le fil décrivait une courbe dans les airs, juste sous le couvert des branches, au plus près, et à son extrémité l'appât plongeait là où il l'avait souhaité. Il le laissait ensuite dériver au fil de l'eau, quelques mètres à peine, ressentant chaque vibration dans les doigts de sa main gauche sur lesquels le fil était posé, comme une offrande, dans un geste gracieux digne des statues



Biographie de l'auteur

D.R.

Sébastien Sanchez est né en 1969 à Orléans. Petit-fils de réfugié, il obtient à quarante ans la nationalité espagnole dans le cadre de la loi sur la mémoire historique. Son histoire familiale lui inspirera un récit publié cette année chez L'Harmattan, *Arenitis, Sur les sables de l'exil républicain espagnol*. Une nouvelle, « Enfants d'Estrémadure », est parue dans le n° 116 de la revue *Brèves*. Professeur de lettres, il exerce actuellement son métier dans les Pyrénées-Atlantiques.

grecques. Le bras était légèrement tendu, la paume de la main tournée vers le ciel, l'index et le majeur dépliés. Lorsque la touche se produisait il sentait l'appui sur l'intérieur de ses doigts, comme si le poisson était venu y poser son nez. Il attendait, ça recommençait, il attendait encore, parfois en vain si la truite maligne avait flairé le danger, mais souvent après un appui un peu plus marqué il se décidait à ferrer, d'un coup sec, mais sans brutalité, et un combat silencieux s'engageait alors, d'abord entièrement subaquatique, la truite cherchant à regagner son trou, puis en surface, où elle se démenait, accélérât, sautait dans les airs pour se décrocher. Lui ne cherchait qu'à garder le contact, le fil tendu, et s'efforçait de ne donner aucun à-coup, ce qui aurait inévitablement brisé le fil léger qu'il utilisait. Lorsqu'elle était épuisée elle venait s'abandonner à sa main droite, il avait passé la canne dans l'autre. Il la sortait à peine, en estimait la taille. Les plus grosses iraient dans sa musette, les plus petites se verraient libérer de l'hameçon qui généralement les avait juste piquées aux lèvres. Quelques secondes d'oxygénation, dans le creux de la main, une caresse avec le gras du pouce sur le dessus de la tête, et elles repartaient, bien décidées à ne pas se faire reprendre. Xabi sortait

Les grands voyageurs...


discrètement du couvert des arbres et, depuis un mois maintenant, en passant devant la maison de la vieille Amatxi, il lui déposait le poisson sur le pas de la porte. Il était toujours parti avant qu'elle n'ait ouvert, c'était mieux comme ça. Et puis il n'était pas très causant.

En trente minutes j'étais à la maison, dégrisé par la promenade. J'attrapai sur une pile de livres un recueil de nouvelles et allai me glisser dans mon lit. Sur la couverture, un train à vapeur filait dans un paysage désertique à l'herbe rase et son panache de fumée, comme un souhait, un rêve trouble, se perdait dans un ciel au bleu intense des régions inhabitées. Alliée au sous-titre, *histoires pour vaincre l'oubli*, sa course semblait inviter le lecteur à un dernier voyage vers des souvenirs fantasmagiques. J'avais trouvé ce livre quelques semaines auparavant dans une de ces boîtes à lire, qui fleurissaient maintenant partout, dans chaque village, sur chaque place. Une invention de génie, la plus simple qui soit, la plus utile, la plus surprenante et inespérée dans ce monde qui, depuis maintenant des années, ne semblait vouloir créer que des gadgets électroniques dans le but de nous asservir. Si certaines de ces boîtes servaient de dépôts de revues sur le moto-cross ou le jardinage, d'autres recelaient parfois des trésors. Celle où j'avais trouvé ce recueil était une de mes préférées. J'y trouvais régulièrement des bouquins épatants. À qui était la main bienfaitrice qui y déposait des livres qui semblaient avoir été écrits pour moi ? Je me posais souvent la question. J'avais même eu l'idée de faire le guet, assis à une cinquantaine de mètres sur un banc sous les platanes à côté du fronton. Je surprendrais bien un jour ou l'autre l'inconnu donateur ou donatrice, car j'avais tendance à imaginer une femme bien sûr, une lectrice de qualité ; mais mieux valait freiner mon imagination. Quoi qu'il en soit, je n'étais jamais passé à l'acte et maintenant ce n'était plus possible ; la boîte, comme toutes les autres, était bâillonnée par un film plastique rouge et blanc qui m'évoquait les scènes de crime dans les séries américaines. Ce recueil de nouvelles était le dernier livre que j'avais réussi à y glaner, juste avant le musellement de sa pensée.

Les premières pages m'égarèrent dans la forêt amazonienne en compagnie d'hommes familiers que j'eus plaisir à retrouver. Et le sommeil m'emporta aux dernières lignes de la première nouvelle. Sur la cime des arbres denses je glissai et m'enfonçai dans les profondeurs insondables de la végétation. La chaleur m'envahissait peu à peu, je me découvris et me réveillai en sueur, agité, la moiteur de ma peau sur la blancheur de mon drap. Je fus alors étreint par l'angoisse, une inquiétude diffuse, sans raison, logée au creux de mon ventre. J'écoutai le silence autour de moi, à la recherche

de quelque bruit inaccoutumé qui aurait pu expliquer mon état. Rien, le silence avait cette densité habituelle, composée de ce fond sonore constant et sourd qui nous relie à la terre en mouvement. J'attrapai le recueil que j'avais laissé sur le lit et pour retrouver le calme me replongeai dans l'histoire suivante. Peu à peu mon rythme cardiaque diminua, ma respiration se fit régulière et je retrouvai le plaisir de la lecture. Le sommeil ne revint pas facilement et je lus plusieurs nouvelles successivement. Cependant malgré le plaisir que je prenais à côtoyer cette galerie de personnages, de Santiago à Hambourg, je gardais l'estomac noué. Et lorsque je parvenais à m'endormir, je me réveillais subitement peu de temps après, palpitant et hagard. Je me sentais à la merci. Et je parvins ainsi tant bien que mal au bout de la nuit. Au petit matin je déposai définitivement au pied du lit le livre refermé et dormis cette fois-ci comme une masse deux heures d'affilée.

Je me traînai ensuite dans la maison, sans énergie, comme vidé par un trop long combat. Et en début d'après-midi, je m'apprêtais à faire une sieste que j'espérais réparatrice, quand j'appris avec stupeur la mort de Luis Sepúlveda, à Oviedo, Asturies, victime du coronavirus. La tête me tourna un instant, je m'assis sur le lit, posai mes yeux sur son recueil d'*histoires pour vaincre l'oubli* et alors seulement ma nuit d'agitation et d'angoisse avec à la main le livre de Luis sembla peu à peu prendre du sens. Dans la tourmente de ma lecture, dans la toile de mes songes n'avais-je pas retenu, plus ou moins, malgré moi, à mes côtés, pendant ces heures sombres, ses personnages, ses amis, ces rescapés de l'oubli, dont le seul souhait devait être alors de retrouver leur créateur, leur fantasmagique rêveur, et de partir avec lui, l'accompagner, traverser une dernière fois l'Atlantique et en un dernier voyage rejoindre les mers australes ? Je les savais maintenant parvenus à bon port.

Je passais une après-midi de plus derrière la fenêtre de mon bureau, le confinement était encore loin d'être terminé, mais je savais maintenant que certains d'entre nous n'étaient pas enfermables, que certains d'entre nous se joueraient toujours des frontières et des interdictions, car ils avaient pour eux la liberté de l'immatériel. Et je saluai une dernière fois Antonio José Bolívar Proaño, celui qui lisait des romans d'amour dans sa cabane auprès du fleuve, son ami Loachamín, dentiste anarchiste, tous les poètes morts, les danseuses de samba, les vendeurs de tous bois, de miroirs magiques ou de couvertures, les belles nordiques, une fascinante Indienne kawésqar à la chevelure noire interminable, au corps solide comme le plus fiable des navires, un Turc exauceur de vœu et les Basques de l'île de Chilóé. 

Le train

VINGT-HUIT JOURS qu'elle ne l'avait pas vu. Le temps d'une lune, d'un cycle menstruel, d'un mois ouvré. Vingt-huit matins sans soleil et vingt-huit soirées sans espoir. Elle avait bien essayé de s'en moquer, ou de faire celle qui s'en moquait. Jouer les indifférentes, ça lui allait tellement bien au teint ! Mais bon, seule, c'est seule, quoi ! La solitude, ça vous prend en étau en traître. Par-derrière, une main qui semble vous serrer la nuque avec une pression d'abord indolore puis lancinante et pénible. Et plus l'étau se resserre, plus la solitude s'insinue, se coule, se répand en rampant au creux du corps. Elle sentait à présent les stupides papillons dans son ventre. Elle exérait cette image des papillons mais elle s'en fichait. Elle n'avait pas plus envie de trouver de jolies métaphores que de se maquiller et de se faire belle. Les papillons de la solitude, c'étaient aussi ceux du désir auxquels on rognait petit à petit les ailes. Elle interrogeait souvent son désir ces derniers temps pressentant bien qu'il y avait là quelque chose qui touchait à l'essence de l'être. Une récente conversation avec une amie philosophe lui avait fait découvrir que le désir de l'autre est une façon d'exister au monde, d'y trouver une place, d'y être reconnu. Et son amie de convoquer René Girard pour qui le désir ne se fonde pas dans notre propre spontanéité et ne réside même pas dans les qualités intrinsèques de l'objet sur lequel il se porte, mais se développe par un phénomène de mimétisme : on désire la même chose que l'être désiré pour être reconnu à travers son désir. Du coup, son inextinguible désir pour celui qu'elle allait bientôt retrouver s'en était trouvé tout en-philosophé, rehaussé, légitimé. Elle en était encore émue de partout !

Dans une heure il serait là, à la descente du train avec sa valise et sa barbe de deux jours. Que verrait-elle dans ses yeux ? Y lirait-elle le manque d'elle ? Y aurait-il l'ombre voilée d'un regard décillé par ce qu'il aura vu là-bas ? Le bleu de ses iris sera-t-il nimbé

d'une inexprimable tristesse comme la dernière fois ?

Les recherches duraient maintenant depuis douze ans. Douze longues années à partager ce fardeau quotidien, à guetter les miettes d'espoir qu'ils picoraient avidement comme deux moineaux malingres et affamés. Aurait-il trouvé quelque chose cette fois ? Elle n'osait l'espérer et s'empêchait même d'y penser. Elle préférait se concentrer sur cette photo sur le bureau au milieu des copies et des manuels. On l'y voyait, lui, de profil, déposer un baiser sur sa joue à elle, de face, jeune, belle et insouciant. Elle se remémorait l'instant précis où elle avait été prise. C'était au Brésil, bien des années plus tôt. Il y avait dans ce baiser sur la joue toute la tendresse, la joie et l'insouciance de ces jours du printemps de leur vie. Fortaleza. Trente-cinq degrés. Des corps célestes qui plongeaient avec une égale aisance dans la clarté musicale des jours et dans la moiteur mystérieuse des nuits. Des tropiques qui scellaient dans leur peau les prémices d'un avenir d'azur. Elle le revoyait encore, torse nu dans son pantalon blanc immaculé, esquisser les mouvements gracieux et dangereux de la capoeira sur la plage. Ses muscles dorés et saillants miroitant comme de belles promesses...

Le téléphone sonna. C'était Jeanne. Jeanne de Belombreuse. Sa sœur de cœur, sa mère de substitution, sa conseillère en à peu près tout, de la façon de faire cuire la soupe au pistou à celle d'organiser une dissertation en passant par celle, infaillible d'après elle, de retenir un amant dans son lit et d'en tirer la substantifique moelle, expression par laquelle elles s'amusaient toutes les deux à nommer le plaisir féminin. Elle avait rencontré Jeanne au détour d'un chagrin quelconque comme la jeunesse sait les concocter et les amplifier à l'envi pour faire pleurer le corps quand elle tient encore les larmes pour des sécrétions essentielles qu'il convient d'évacuer comme les toxines de l'âme. Elle pleurerait donc tout son saoul, bien à l'aise, sa tristesse ostensiblement et artistement étalée comme

Le train

un plaid sur la pelouse du parc municipal de la ville de province qu'elle hantait alors. Elle devait avoir une quinzaine d'années et purgeait la peine qu'un amoureux indélicat avait fait naître en elle par l'inadvertance et l'incurie maladroite propres aux adolescents nigauds. Une femme s'était approchée d'elle subrepticement dans le simple chahut silencieux et désordonné de l'étoffe d'une robe aussi légère que fleurie et s'était posée sur la pelouse avec une grâce de félin. Puis, s'étant placée face à elle, elle lui avait soulevé le menton avec deux doigts, l'index et le majeur, dans une infinie douceur pour plonger ses deux yeux de biche à la lavande dans ceux de la pleureuse soudain pétrifiée. Si cette dernière s'était appelée Flaubert elle aurait sans doute pensé : « Ce fut comme une apparition. » Mais elle bredouilla plus simplement « bonjour » entre deux reniflements d'une élégance contestable. L'après-midi passa comme un rêve. Elles se racontèrent l'une à l'autre dans un climat de confiance et de bienveillance semblable à celui qui existe chez deux amies de longue date. De leur fleuve de conversation elle avait retenu quelques embruns qui lui avaient permis, le soir dans son lit, de broser un portrait de sa nouvelle amie de façon éparse et parcellaire à la Jackson Pollock. Jeanne donc. Une dizaine d'années de plus qu'elle. Nom de belle allure. Noblesse décaquée. Famille de paysans à la vie dure. Jeanne lui avait montré une photo de sa mère en noir et blanc devant une porte de grange — visage buriné, regard noir fusillant l'objectif du photographe, mains calleuses — qui lui avait rappelé les prises de vue de Dorothea Lange immortalisant les femmes américaines victimes de la grande dépression de 1929. Enfance pauvre mais sans ombre. Adolescence mouvementée passée à consciencieusement faire exploser les contraintes imposées par les mœurs rurales. Beauté sans nom. Grâce idem. Assurance des filles qui ont de la poitrine — elle adorait Brel. Joie lumineuse. Études vite fait. Écrivaine de poèmes. Chasseuse de peintre. Modèle à ses heures. Libre comme l'air. Oiseau de passage comme les décrit Richepin et les chante Brassens. Ce jour-là, elle avait compris que Jeanne entrait dans sa vie non pas comme une visiteuse, mais comme une colocataire. Elle y avait emménagé définitivement.

— Bonjour, Louise chérie. Comment vas-tu ?

Jeanne ne la laissait jamais répondre à ces questions passe-partout. La vie était trop courte pour perdre son temps à ces fadaïses. Ça faisait toujours sourire Louise avec un élan de tendresse pour son amie.

— Il faut que je te dise. J'ai rencontré hier un homme extraordinaire !

— Encore un ! Mais tu en rencontres toutes les semaines.

— C'est ce qu'on appelle la baraka, ma petite. Mon étoile brille tous les jours plus fort. Bon, mais celui-ci, tu le connais.

— Ah bon ! Qui est-ce ?

— Son prénom, c'est Pablo.

— Pablo ? Je ne connais aucun Pablo.

— Mais si, insista Jeanne, tout le monde le connaît : Pablo Picasso.

Jeanne adorait mélanger sa vie réelle et les gens qu'elle y fréquentait avec ceux qu'elle rencontrait dans ses lectures, dans ses visites — notamment celles des musées et des galeries qu'elle écumait à longueur d'année —, dans les pièces de théâtre, les films et les séries ou encore dans les chansons qu'elle écoutait presque en continu, abonnée à toutes les plateformes de diffusion qu'elle était. Mais il ne s'agissait pas d'une posture. Il ne lui importait pas de passer aux yeux du monde pour une ogresse de la vie qui mettrait toute son énergie à planer majestueusement au-dessus du vide qui en happait tant d'autres. Non, elle était vraiment incapable de saucissonner sa vie entre le réel et le virtuel, entre le trivial et le sublime, entre le quotidien et l'exceptionnel. Partant, elle avait beaucoup de mal aussi à établir des hiérarchies et des priorités. Si un choix entre une sortie de ski, un bon film ou un rendez-vous amoureux se faisait jour, elle tergiversait longtemps et finissait souvent par remettre sa décision au hasard.

— Période bleue, période rose. Expo enivrante et touchante. Tu savais que la période bleue de Picasso était liée au suicide de son ami Carlos Casagemas à cause d'une femme ? Une drôle d'histoire. Le jeune homme éconduit et très jaloux avait tenté de tuer son amante dans un café mais il l'avait ratée et avait retourné l'arme contre lui. C'est romanesque, non ?

La phrase de Jeanne à peine achevée, Louise n'eut aucun mal à deviner, dans le silence pesant qui suivit, son amie en train de se mordre très fort la lèvre inférieure pour se punir d'avoir parlé trop vite. Louise ne voulut pas laisser son amie dans l'embarras et enchaîna très vite.

— Tu sais, Jeanne, Picasso n'est pas mon peintre préféré. Je lui reconnais un talent certain, même du génie et, par-dessus tout, une énergie dévorante et inépuisable. Pourtant quelque chose chez lui me dégoûte. Son rapport aux femmes sans doute, et cette manie de peindre torse nu même sous l'œil des photographes et jusqu'à un âge avancé. Je ne sais pas, je trouve qu'il y a chez lui de la lubricité malsaine du satyre. Certes, je comprends qu'on puisse l'admirer mais je ne crois pas qu'on puisse l'aimer. En tout cas pas une femme. En tout cas pas moi.

— Je saurai te faire changer d'avis. Prépare-toi, je passe te chercher et on file à Orsay. Une petite sortie

culturelle ne nous fera pas de mal et il faut bien mériter les spritz et les mojitos que j'ai l'intention de nous faire ingurgiter ce soir.

— Non, ça tombe mal, Jeanne, je dois être à la gare dans une heure. Le train en provenance de Granville arrive à 12 h 12.

Un nouveau silence, plus long celui-ci, s'installa entre les deux femmes.

— Tu n'as pas besoin d'y aller, Louise, tu le sais bien.

— Si si, ma décision est prise et je m'y rendrai comme prévu.

— Je t'accompagne alors. Comme les autres fois. Et puis après, on va à Orsay. Je passe te chercher dans vingt minutes.

Louise, après avoir raccroché, erra dans la pièce ramassant des vêtements épars pour faire un peu de rangement avant l'arrivée de Jeanne. Elle repensait au suicide de l'ami de Picasso. Elle n'était pas triste mais ne parvenait plus à se concentrer sur ce qu'elle faisait machinalement. Elle balayait des yeux, sans vraiment y penser, cet appartement dans lequel ils étaient si bien. Et repensait à ce qui les avait décidés à l'acquérir. Une disposition traversante qui permettait au soleil de ne jamais quitter les lieux. Le calme des deux rues de chaque côté de l'immeuble. La beauté sobre et quasi soviétique de cet édifice des années trente. Les escaliers dont les volées se laissaient dévorer sans effort par le jeune couple propulsé par l'énergie inconsciente que donne l'amour. Le petit balcon sur lequel on pouvait boire le café et laisser mourir dans le luxe du soleil permanent des plantes qui n'en demandaient pas tant. Des parquets craquants dans toutes les pièces et des carreaux de ciment sur lesquels ils avaient craqué dans la cuisine. Il y avait deux chambres et un petit bureau, juste ce qu'il leur fallait alors. Elle se souvint des discussions sans fin et amusées, des arguments teintés de mauvaise foi que chacun développait pour mettre la bibliothèque — où les livres des deux jeunes gens s'étaient rejoints et assemblés dans une communauté de goût sans faille — à cet endroit plutôt qu'à tel autre. Louise n'était pas une femme d'intérieur et elle n'était pas satisfaite de la décoration de son appartement mais elle préférait pas de décoration du tout à toute suggestion aseptisée et morte offerte par les magazines spécialisés. Dans le vestibule était pendu le sac où il mettait ses palmes, son masque et son tuba, lui qui avait toujours été un si bon nageur.

Louise ramassa un cintre qui traînait sur le canapé et se dirigea vers la penderie. Il fallait qu'elle se hâte un peu et qu'elle se change pour sa sortie entre filles, après la gare. Elle voulait se montrer à la hauteur de l'élégance que son amie arborait quelles que soient les circonstances. Sous l'effet d'un courant d'air provoqué



par l'ouverture de la porte de la penderie, tous les cintres sans vêtements se mirent à danser dans un sabbat lugubre et obscène qui lui fit tourner la tête. Tous ces cintres étaient dans la partie droite de la penderie, la partie qui lui était réservée, à lui. Il lui sembla que tout le poids déposé des épaules des cintres par l'absence de vêtements s'accumulait sur les siennes avec une gravité particulière. Elle prit en hâte un vêtement pour elle au hasard, referma brusquement le placard et s'adossa à la porte sans plus respirer et en sentant simplement les larmes monter jusqu'à ses yeux.

Elle entendit les pas de Jeanne dans l'escalier, ravala ses pleurs, enfila sa veste et se dirigea vers la porte d'entrée, d'un pas déterminé, s'encourageant pour avoir la force nécessaire une fois encore.

Le soleil éclaboussait la rue de Vaugirard. Elle passa devant l'immeuble où Maria Casarès écrivait à Camus ses si belles lettres, intelligentes et sensuelles, qu'elle avait adoré dévorer dans leur correspondance l'hiver précédent. Cet amour au long cours, interrompu au détour d'un point qui ne se savait pas final, posé joyeusement au bas d'une feuille un matin de janvier 1960 l'avait subjuguée. Il lui restait au moins ça à Maria, ce trésor épistolaire. Elle leva la tête comme si elle espérait voir la belle Espagnole bronzant nue sur son balcon. Jeanne la tira de sa torpeur ; elles arrivaient à

la gare Montparnasse. Elle lui demanda en la serrant par l'épaule si elle voulait passer au cimetière avant. C'était à trois minutes, elles avaient le temps. Louise déclina résolument la proposition et plongea tête la première dans le hall de la gare.

La foule des voyageurs qui sortaient de la gare formait un flot compact que les deux femmes remontaient en peinant. Elles luttèrent contre la marée humaine en jouant des coudes, des épaules et même de la poitrine pour écarter les plus timorés. Elles remontaient lentement le courant contraire en direction des quais. La houle des masses laborieuses et des touristes vint à tarir et elles se retrouvèrent au bout du quai n° 2. Louise se campa solidement sur ses deux jambes et fixa l'horizon d'un regard dur et absent. On aurait dit une vigie qu'on s'attendait à tout moment à entendre hurler : « Terre ! Terre ! » Jeanne était en retrait comme une infirmière surveillant son patient du coin de l'œil avec attention et bienveillance.

Dans cette attente insupportable, comme chaque fois, les images se précipitaient dans l'esprit de Louise. Elle revoyait Tim et Tom (elle adorait dire ces deux prénoms où les allitérations, comme des balles de ping-pong, semblaient renvoyer le père et le fils à tous leurs traits communs), elle revoyait Tim et Tom donc monter dans un train dans cette même gare douze ans plus tôt. Un matin de juillet. La joie des vacances dans le regard. Direction Granville, la mer et la plage. Elle se remémorait aussi la légère ombre qui passa dans le regard des deux hommes de sa vie quand elle les embrassa longuement — il fallait des baisers pour quatre semaines ! Elle restait seule pour préparer l'agrégation. Mais le mois d'août serait celui des retrouvailles heureuses.

Puis venait le moment tant redouté où d'autres souvenirs se faisaient inéluctablement un chemin en elle comme des ténias qui envahissaient son corps. La visite d'un commissaire de police. Son visage contrit, ses mains mal à l'aise, ses mots bredouillants et sales pour dire l'indicible... Son fils s'était noyé le matin même pendant les activités nautiques du club Mickey. Le père, appelé sur les lieux, avait été victime d'un choc émotif d'une telle violence qu'il avait refusé de reconnaître le petit corps, s'était mis à divaguer sur la plage en répétant sans cesse : « Je vais aller le chercher, je vais aller le chercher, je vais aller le chercher... » Puis échappant à la vigilance des pompiers qui essayaient de le raisonner, il avait couru vers la mer, plongé dans les vagues et gagné le large à grande vitesse. Tous les efforts des secours avaient été vains pour le retrouver. Son corps n'était jamais réapparu. Il ne restait à Louise que ce SMS qu'il lui avait envoyé juste après le départ du train quelques jours plus tôt. « Ne t'inquiète

pas, mon amour, nous serons tous les jours avec toi. On se revoit dans vingt-huit jours. Sois à la descente du train de 12 h 12. On t'aime. Tim et Tom. »


Le train de Granville entra en gare. Louise échappa à ses visions en sentant la main solide de Jeanne la serrer très fort comme à chaque fois. Sans elle, elle n'aurait plus eu la force de venir l'attendre. Elle n'aurait plus la force de rien. Les voyageurs descendaient par grappes, rendus plus ou moins ridicules par l'encombrement de leurs bagages. Louise se mit à courir et s'engouffra dans un wagon manquant renverser une vieille dame qu'elle laissa vaciller dans son sillage. Le visage de Jeanne, d'ordinaire si jovial, se ferma. Elle se mit à attendre, la mort dans l'âme.

Puis Louise redescendit du train et revint vers elle, le visage gonflé de larmes, les cheveux décoiffés et le nez rougi. Jeanne lui demanda :

— Alors ? Tu l'as vu ? A-t-il trouvé quelque chose ?

Louise lui répondit en s'effondrant dans ses bras :

— Non, rien. Toujours rien.

Jeanne entoura les épaules de Louise, déposa bruyamment un baiser fort et tendre sur sa joue et la poussa littéralement vers la sortie de la gare. Elles prirent la direction du musée d'Orsay. 

Numéros encore disponibles (suite)

N° 76 : *La chambre*, A. Demouzon ; *Billy Rank est un type super*, T. Covolo ; *De cygne en cerf*, A. Barthelet ; *Cheveux au vent sous le turban*, C. Borie ; *La Douze, c'était moi*, F. Bouchut ; *L'arrêt fantôme*, D. Mazeran.

N° 77 : *Cavalcade*, M. Guilloux ; *Gigognes*, J.-Y. Broudic ; *La surprise de la femme nue qui regarde par la fenêtre*, J.-M. Géromin ; *Passe-Velours*, S. Lavarte ; *Comme une branche dans le feu*, É. Rochlin/Y. Sallet ; *Les rides de madame Marin*, M. Sombrun ; *À double tour*, M. Obadia-Blandin ; *Mesdames*, E. Broc ; *Le retour*, P. Vidal ; *Les gerbes de chrysanthèmes*, C. Caitucoli.

N° 79 : *La vie est un chef-d'œuvre d'humour juif*, A. Modat ; *Adèle*, A. Estiot ; *Aquarium*, F. Pacory ; *Deuxième chance*, P. Crubézy ; *Chez Pasquin*, A. Dardenne ; *L'odeur sucrée des baies sauvages*, B. Oberlé ; *L'exposition*, G. Tiné ; *Une deuxième vie, demain*, L. Bonnot-Banguy ; *Night Blues*, C. Léon ; *Le goût de vivre*, M. Delon ; *Ça ne mange pas de pain*, C. Salmon ; *La lâcheté punie par les dieux*, F. Rollin.

N° 80 – Concours 2017 : *Un trou dans la mémoire*, V. Mouligneaux ; *Les trois coupables*, M. Nicolaieff ; *Le vent de novembre dans mes cheveux défaits*, P. Pillard ; *Mens sana in corpore sano*, A. Tallent Pengam ; *La mounaque*, M. Balazs ; *Pour les beaux yeux de Nels*, S. Dullin ; *L'audition*, M. Parrinello ; *Demain, des conteneurs sur un quai*, R. Pons ; *Un corps égratigné*, M. Labbe ; *Cœur à cœur*, C. Lysièrre ; *Les dés sont jetés*, M.-H. Moreau.

N° 81 : « *Nouvelles de La Réunion et de l'océan Indien* ». Préface de P. Fleutiaux ; *Sur la piste de Fort-Dauphin*, N. Attoumani ; *Troudra*, A. Baco ; *Sur les rives de la baie de Rassi*, N. Djailani ; *L'éclatement*, T. Mouhtaré-Mahamoud ; *Chut*, O. Fekre ; *La quête*, E. Laope-Cerneaux ; *Les pleurs du tamarinier*, C. Huet ; *Grand chantier*, C. Pinaly ; *Un cercueil en plein ciel*, J.-F. Samlong ; *Les migrations océanes*, M. Rakotoson ; *La photo*, S.-R. Assonne ; *Paula*, F. Adam de Villiers ; *La morsure du temps*, A. Bisson ; « *RLN* » : *Retiens La Nuit*, S. Boyer ; *L'amoureuse*, S. Cadet ; *Les quatre cents coups*, B. Couturier ; *Entre mères*, A. Dégardin ; *Une nuit à la Bastille*, H. Féat ; *La retraite d'Arthur*, F. Jousseau ; *L'histoire d'une fille...*, É. Jullin ; *Direction le paradis*, Y. Moullan ; *Les œuvres du mal*, S. Sergent ; *Colette, petite coquette*, V. Siarane ; *Les mains liées*, L. Toussaint.

Les trois barques

SES PAS BALBUTIENT dans l'obscurité puis se figent. Le Vieux sent la pointe qui perfore ses poumons. « Putain de bon ... » La déchirure fend déjà sa poitrine en deux et lui coupe le souffle. Un râle sec s'échappe de ses mâchoires contractées. Sous l'emprise de la douleur, son corps s'est recroquevillé. Il reste cloué dans la pénombre, à demi plié au-dessus du carrelage qui l'a vu naître. Les coups de poing qu'il se donne sur le buste sont vains. La bête se repaît dans son torse. Depuis des mois ses organes élimés font ce qu'ils peuvent. Il le sait. La vérité est qu'ils se déchirent au moindre souffle.

Sa tasse de café froid avalée cul sec, il la remplit au tiers d'eau-de-vie qu'il siffle d'une traite. Il attrape son paquet de tabac brun sur le meuble de son père, fait crisser la porte fermière sur le seuil en béton. La nuit est bleue et fraîche. Elle l'enveloppe de son silence, de son parfum de terre humide. Il ferme les yeux. Le monde n'est pas encore une agression. Puis il crache sur le ciment qui court vers le portail. La lave bouillonne encore dans son thorax quand la roulée jaune rejoint sa lèvre inférieure.

Son jean informe tombe lourdement sur des espadrilles disloquées et son pull à grosses mailles, acheté dans une grande surface des années soixante-dix, n'en finit pas de se détendre vers le sol.

Il fait le tour de la maison, empoigne un sac de graines de vingt kilos, le pose contre la grille du poulailler. La vingtaine de volatiles se met à caqueter plus fort et se rassemble en une cacophonie de démarches altières et de coups de becs dans le vide. D'habitude il leur parle, les appelle « mes filles ».

— Vos gueules !

Il arrose l'enclos de trois gerbes de graines. Puis il se redresse, empoigne la ficelle qui court dans les passants de son pantalon et remonte brusquement

l'ensemble sur son ventre. Il oublie le sac de graines à portée des coups de becs et longe la façade en sens inverse. À l'angle de la maison il ralentit au pied des trois coques noires alignées face au pignon. Elles tendent leurs ventres desséchés vers le ciel et leurs bords épousent la terre.

La première barque retournée fut celle de Zef, le père. Quand on a sorti son bateau de la Mayenne, il n'allait plus pêcher depuis quelques années déjà. Plus tard, bien après sa disparition, ses perches crevaient encore la surface de l'eau, en face du barrage. C'est ainsi sur la rivière, personne ne touche les perches d'un pêcheur tant que s'y accrochent encore quelques souvenirs.

Montreuil-Juigné était encore un village. Une vie de village frappée des noms de trois ou quatre familles fondatrices, les Boury, les Detierre, les Dernus. Une unique route goudronnée, celle de Cantenay-Épinard. Elle grimpe sur un kilomètre de la rivière vers le bourg. Des sentiers poussiéreux, cramés sous un soleil de plomb. Les champs infinis repoussaient quelques fermes isolées. Des alambics planqués dans les dépendances en ruine distillaient en douce l'eau-de-vie que tout le village se refilait.

Une vie autour de la Mayenne. Les parties de pêche avant l'aube, chaque week-end, chaque jour de congé, cinq semaines par an. Les gars préparaient leur matériel et le ravitaillement la veille au soir, à la fraîche. Puis ils rejoignaient la rive à la nuit tombée. Accroupis dans l'herbe ou dans leur bateau, ils appâtaient en scrutant les alentours. Pas question de révéler l'emplacement choisi. On siphonnait avec un peu d'avance le bonheur du lendemain.

Dès cinq heures du matin, ils s'activaient autour de leurs bateaux. L'obscurité avalait leurs voix sourdes. Jusqu'à ce qu'elle lâche son cri de ferraille quand ils remontaient la chaîne sur la *côme* où frétilaient encore quelques vifs. Puis l'embarcation glissait

Les trois barques

doucement parmi les brumes au rythme des boucles fluides de la godille.

La rivière les attirait tous, notables ou parvenus, ouvriers ou rats des champs. Toute une société d'hommes se reformait ainsi sur son dos. Un petit peuple où celui qui a plus que les autres n'est pas celui qui réussit le mieux. La rivière choisit ses enfants. Un peuple de silences scrutateurs, de bonheurs d'initiés et de rancœurs tenaces. Disposé à pocher un œil ou briser un nez pour deux perches déplacées.

Une petite nation éparpillée sur l'onde, occupée à soupeser chaque seconde qui se forme, se détache et s'évapore au-dessus de l'eau. Un peuple d'ombres calées au fond de leurs barques, au frais, sous un grand frêne, quand le soleil fait roussir la surface liquide. Les apéros sur la rive, faussement improvisés par l'éclusier, pour fêter les sandres, brochets, les perchaudes arrachés à la Mayenne. Le tintement de leurs voix étouffé par l'ampleur calme du fleuve. Ces bourriches alourdies des corps argentés dont l'arrondi luit encore de la rivière. Ils les brandiront crânement à qui veut bien les voir. Leurs récits exalteront les luttes haletantes avec ces carnassiers invisibles, debout en équilibre dans la barque instable, la canne arc-boutée, prête à rompre, auprès de la famille rassemblée chaque samedi et dimanche midi chez le grand-père Boury. Récits dont chacun se fera l'écho au fil de la semaine, qui finiront, épiques, sur les lèvres à la mairie, à l'église, à la gendarmerie. Des renommées de pêcheurs.

Chaque mariage dans la famille Boury, chaque baptême, chaque anniversaire, le moindre repas de famille se tenait dans le champ qui longeait l'écluse. Le châtelain du coin qui faisait couper son bois par les quatre frères le leur prêtait bien volontiers. On attelait alors une dizaine de remorques et on descendait tables, chaises, Frigidaire, cubis, les gosses, les chiens pour envahir le champ qui jouxtait la rivière. Le temps de déplier les tables, tirer les rallonges, et les premiers visiteurs foulaient déjà l'herbe et le matin. Certains ne décolleraient plus de la journée, d'autres repartiraient pour repasser un peu plus tard. Certains passeraient plusieurs fois dans la journée. Et ça défilait ainsi tout le jour. Grands-parents, fils, belles-filles, petits-enfants, cousins, petits copains et tout ce peuple de la terre et du fleuve ; pêcheurs, chasseurs, garçons de ferme, agriculteurs. Ils affluaient en désordre dans le champ, les jours de bombance.

Ne manqueraient que la Clémentine et son frangin. Comme à chaque fois. Elle ne quittait plus sa ferme depuis la guerre. Quarante ans cloîtrée chez elle. Depuis que les Allemands l'avaient violée. Depuis que le village l'avait regardée de travers, à la Libération,

qu'il s'était tu sur son passage. Cinquante ans sans quitter sa cour gravillonnée, emmurée dans sa honte. Le Justin, lui, c'était une autre histoire. Il était rentré tellement bourré un soir qu'il s'était affalé ivre mort, la tête sur son poêle. Il s'était réveillé quelques heures plus tard la gueule fondue. Collée sur la fonte. Un monstre. Il n'a plus jamais quitté la pénombre de sa chambre.

À part eux, ils gagnaient tous les abords du fleuve, les jours de fête. Ils s'apostrophaient, bras au ciel. Ça braillait à travers la campagne, ça riait par-dessus les arbres, ça trinquait dans les nuages. Et on pelotait le cul de la Marie-Claude à l'ombre des frondaisons. Faut dire qu'elle était bien la seule à ressembler un peu à une femme. Ces jours-là, on grillait un cochon vendu une bouchée de pain par Clément l'éclusier, ou le père Minto nous préparait sa paëlla. Il arrivait à 7 heures du matin à Mobyette, avec tout son attirail dans sa petite remorque. Les gars étaient déjà sur place, les pieds trempés de rosée, un verre de rouge épais à la main.

Le Vieux reste planté au pied des trois barques, debout parmi ses souvenirs. Son frère aîné, Zef le fils, il a passé sa vie à l'usine Pignolet à l'entrée du village. Comme le père. Une femme, des gosses, sa maison collée à celle du patriarche. Un potager immense où ils passaient leurs week-ends avec sa Henriette. Accroupis en plein cagnard. Et puis les congés d'été toujours pendant le Tour de France qu'il scrutait religieusement à l'ombre des volets fermés, après une matinée accroupi dans la terre sèche. Ils ne partaient pas en vacances. Pour aller où ? On avait tout ici. La Henriette a fini par se tirer, à plus de cinquante piges. Partie se faire des petits jeunes. Elle a découvert qu'elle avait un corps et qu'il pouvait servir à autre chose qu'à empiler des légumes. Elle a fini en hôpital psychiatrique.

Ses deux gars, à Zef le fils, ils se détestent, et sa deuxième femme, la Joséphine, l'a empêché de boire, de fumer et de bouffer de la viande pendant quinze ans. Un cul gelé, la Joséphine. N'empêche qu'il a fini par crever dans un lit médicalisé au beau milieu de son salon, le Zef. À même pas soixante ans. Hygiène de vie ou pas. De toute façon il picolait quand même, dès qu'elle avait le dos tourné, la Joséphine. Ils s'en chargeaient, ses frangins, de lui mettre un godet dans les mains. Les premières années, le Vieux lui a quand même refait sa barque comme neuve, en même temps que la sienne. Trois semaines de boulot. Maintenant elle est là, le bide à l'air. Du bois vide.

Il n'y va plus trop, le Vieux, à la pêche. Il n'a plus le goût. Plus personne pour aller avec lui. Il y a bien des petits jeunes qui descendent des immeubles de ce qui

est devenu une cité-dortoir, mais ce n'est pas pareil. Ils font vrombir leurs scooters, matent les joggeuses, écoutent de la musique le nez collé à la vitre de leurs Smartphone. Il y a aussi ces pères de famille novices, venus initier leur progéniture à une expérience en prise directe avec la nature. Ils ne risquent pas de nous vider les rivières, ceux-là. Puis ils ne sauraient pas quoi en faire, du poisson.

Daniel aussi, le second fils, il a choisi l'usine. Un taiseux, le Daniel. Une force de la nature. Dès avril il descendait sa caravane usée près du pont de Juigné. Lui et sa Odette squattaient ce terrain d'herbe, coincés entre la rivière et la route de Feneu, pendant six mois de l'année. Ça faisait un drôle de tableau ; la caravane affligée, Daniel, fagoté comme un gars Boury et sa bru, féminine comme un ours des Pyrénées, picoleuse comme un troupeau de bûcherons. Toujours elle qui était la plus bourrée des deux. Elle arrivait même à lui foutre la honte. On ne l'aimait pas beaucoup dans la famille, la Odette. Une fouteuse de merde. L'alcool mauvais. La sobriété aussi.

Le Vieux rallume son mégot. Son regard perdu devant lui. Une légère bise berce le peuplier au fond du jardin. Il faut qu'il arrose le potager avant que la chaleur ne soit montée. Lui il n'a jamais eu de copine. Cinquante piges sans une femme. Enfin si, il y a eu Marie-Claude, la femme de leur pote Thierry, le garagiste. Ils s'aimaient bien, tous les deux. Ils formaient comme une évidence. Suffisait de les voir se parler, se promener ensemble. Mais cela n'a pas été au bout. C'est comme ça. Inutile de refaire l'histoire.

Titi, le dernier, et lui, ont suivi le chemin de la mère, celui des champs et des travaux agricoles. Garçons de ferme. Une vie à l'air libre. Puis quand les fermes ont cessé leurs activités une à une, qu'elles ont vendu leurs terres pour une bouchée de pain à des promoteurs ou à la mairie, ils sont devenus ouvriers agricoles chez le producteur de fruits du coin. Des saisonniers. Au chômage six mois de l'année. Cela n'a pas arrangé leur consommation d'alcool.

Il est mort au fond de la rivière, Titi, coincé sous son tracteur. On coupait les arbres sur la rive. À l'île Saint-Aubin. Il a mal estimé sa manœuvre, et le plateau chargé de bois a basculé trois mètres plus bas. Le Vieux revoit le tracteur rouler au bas de la berge, avec Titi coincé dedans. Le fleuve n'a mis que quelques secondes à tout engloutir. On a eu beau sauter dans l'eau, on n'a rien pu faire. Certains ont dit à l'époque qu'on n'avait qu'à moins picoler. Titi est mort trois ans après Zef le fils. À trente-cinq ans.

« Allez, faut que je me bouge. » Le Vieux longe le pignon, rejoint la façade qui donne sur l'ancienne rue du Bourg. Son corps s'affale sur une chaise en



D. R.

Biographie de l'auteur

Tony Gallau est né en 1970 dans les quartiers populaires d'Angers. Il vit une jeunesse vagabonde dans un environnement précaire et rude. Malgré une scolarité parcellaire, il présente le CAPES d'anglais en 1995. Après son service militaire, il occupe divers emplois dans le bâtiment, la sécurité, l'hôtellerie, l'industrie, le commerce de bricolage avant d'enseigner l'anglais à des classes de BTS. En 2003 il rejoint une grande entreprise nationale dont il gravit les échelons pour devenir directeur de site. Dès l'âge de 15 ans, il ressent le besoin d'écrire. Toute sa vie durant il lutte pour ne pas abandonner l'écriture. Il publie son premier roman, *Le grand con*, chez JDH éditions et prépare actuellement un recueil de nouvelles pour l'année 2021.

plastique blanc. Il n'arrive pas à savoir ce qu'il va faire. Il rallume son mégot. Il entend à nouveau la voix de l'infirmière au téléphone quelques heures plus tôt.


« C'est la fin... il faut venir... lui dire au revoir... plus qu'une poignée d'heures. » Il avait déjà été hospitalisé une première fois, Daniel... fallait qu'il fasse attention... mais il avait repris sa vie. Disons plutôt que c'est sa vie qui l'avait repris. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire d'autre ? La deuxième fois le verdict avait été sans appel, cancer foudroyant qu'ils ont appelé cela. Il a lutté pendant deux mois en soins palliatifs, sans poumons, ni trachée. Entièrement cramés, un gruyère. Il s'étouffait doucement. Alors ils ont annoncé aux proches qu'ils allaient le débrancher. Enfin aux proches, à Marie-Claude. Il ne reste plus qu'elle, fidèle. Elle est venue l'annoncer au Vieux. Il se souvient de ses mots, simples, francs, soucieux de bien faire. Des



mots alignés les uns derrière les autres, comme on tire un rideau sur des regrets.

Il aurait dû oser. Lui prendre la main, la bouche, comme le dictait son cœur. Il avait eu les occasions. Il sait à présent qu'elle avait attendu. Elle est restée toutes ces années avec son Thierry, et sa mélancolie. C'est comme cela.

Ils ont fini par débrancher tout ce qui le maintenait artificiellement en vie. Son corps allait s'éteindre. « Une poignée d'heures tout au plus. » Mais deux jours plus tard il était encore parmi eux, le Daniel. Les médecins ne savaient plus quoi dire. Ils étaient un peu gênés. « Il n'y en a plus pour longtemps », qu'ils répétaient. C'était il y a quinze jours. Parce que Daniel, il a tenu quinze jours comme cela, débranché, sans poumons, sans trachée. Le souffle de plus en plus ténu, jusqu'à n'être plus qu'un fil, puis un mirage. Le corps médical du CHU s'affolait autour de sa chambre. Une vraie nuée d'insectes. Ils défilaient tous au pied de son lit pour voir le phénomène, des sommités, des chefs de service. Une force de la nature, le Daniel, je vous dis.

Mais cette fois, c'est la fin. Ils ont appelé à 5 heures. Le Vieux ne dormait pas. « Il est en train de partir. » Les feuilles du peuplier jouent avec l'éclat du matin. Elles scintillent et bruissent sous la caresse du vent. Le Vieux incline à peine son visage, ralume son mégot. La douleur lui mord toujours la poitrine. Il songe à la barque de Daniel, restée sur la Mayenne. 

Clics



CONNEXIONS Facebook du lundi 12 mai 2008, 23 h 15.

thierrylandais : salut a tous. je reviens de la maternite je viens d'avoir un fils Laurent. Il se porte bien. Je suis grave content de cette naissance. Le bonheur.

nicolaclasse : Bravo mon pote bien venu au club sa s'arrose.

txom38 : Félicitations à la maman et au papa ! Nous partageons la joie de cette naissance avec toi Thierry. N'hésite pas à faire appel à nous si tu souhaites fêter dignement cet évènement.

rambogue : felissitation tu va faire petter le champagne pour Laurent ?

kxen38 : Félicitations aux parents pour la naissance de Laurent. As-tu pensé à un bouquet de fleurs pour la maman ? As-tu pensé à envoyer un faire-part personnalisé aux proches ? À bientôt Thierry.

sitemonchampagneisere.com : Nos champagnes... Nos cuvées... Nos sélections... Boutique en ligne...

« Thierry Landais, né en 1981 à La Tronche, domicilié à Vif, marié, Nina, 1 fils Laurent... »

— Putain, 150 likes ! s'exclame Thierry Landais en actualisant son profil Facebook.

site1234fleurs.com : Nous transmettons vos émotions partout en France. Consultez nos pages... Bouquets... Naissance...

— Nina ! Il faut que je lui trouve un bouquet. Merde ! 1 heure ! Je vais être crevé demain.

De rares lumières témoignent encore d'une activité nocturne dans la périphérie de Vif, commune située à une vingtaine de kilomètres à l'est de Grenoble. Installé depuis plusieurs heures devant son écran, Thierry arrête son PC. Un dernier regard sur son bureau. Pas de désordre. Thierry a horreur du désordre. En allumant le couloir pour regagner sa chambre, il reste un instant face au miroir. Face à lui-même. Taille toujours moyenne, poids presque moyen, début de flirt avec la bedaine, ancien beau gosse, marié, la vie à deux... À trois maintenant. Dans une rétrospection incontrôlable, il revoit le Thierry enfant, celui pour lequel les parents avaient une attente extrêmement élevée. Trop élevée. C'est sa sœur Agnès, de deux ans sa cadette, qui avait raflé la mise au fil des années. Agnès, l'avocate. Thierry, le magasinier. Agnès, l'éternelle célibataire. Thierry, l'homme marié. Thierry, père de Laurent. Un père avec 150 likes, encore enorgueilli de la réflexion de sa mère lorsqu'il lui avait téléphoné la nouvelle.

— C'est ton père qui va être content quand je vais lui dire qu'il a un petit-fils, avait-elle ajouté avant de raccrocher.

Au boulot, Thierry fêtera la naissance de Laurent avec les copains. Il achètera des boissons au supermarché, des fleurs pour sa femme aussi. Le sourire de Nina à la maternité, ce sourire empreint de la légitime fierté d'avoir un enfant de lui l'avait comblé.

et déclics

Dans l'obscurité de la chambre le sommeil ne vient pas. C'est en sortant de la maison, en arpentant le jardin, que Thierry trouve un peu de sérénité. Le ciel est étoilé, il fait froid, une fraîcheur qui le ramène à la réalité. Son tee-shirt et son short sont poisseux du temps passé devant son écran à céder aux sollicitations de ses amis. Ses yeux s'habituent à la nuit, son regard s'attarde sur la masse blanche de la vieille caravane posée au fond du jardin.

Connexions Facebook du mardi 23 juin 2009, 19 h 22.

thierrylandais : C'est la cata mon père est mort cette apreme. On est tous abatu par ce décès.

nicolaclasse : toutes mes condoleansses.

txom38 : Nous partageons ta peine Thierry et celle de ta famille pour ce décès d'un proche. Tu as notre soutien dans cette cruelle épreuve. De tout cœur avec toi.

rambogue : je suis avec toi mon Thierry. On l'enterre quand ?

kxen38 : Sincères condoléances Thierry. De tout cœur avec toi. As-tu pensé à un bouquet de fleurs, à une couronne ? As-tu pensé à envoyer un faire-part personnalisé aux proches ? Je peux t'aider dans toutes tes démarches. À bientôt Thierry.

calmos : Je partage ta tristesse Thierry. Le rôle du père est tellement important dans une vie. Tu vas pouvoir compter sur ta femme dans cette épreuve.

site1234fleurs.com : Nous transmettons vos émotions partout en France. Consultez notre page Bouquets...

macaveisere38.com : Nos spiritueux... Dans un mois fête des Pères... Consultez notre catalogue...

L'enterrement eut lieu le jeudi 25 juin.

Le père de Thierry et d'Agnès, commandant de l'armée de terre à la retraite, eut droit aux hommages d'anciens compagnons. On évoqua sa carrière militaire, l'homme droit dans ses bottes, sûr de lui, exigeant avec lui-même et avec les autres. Thierry, accompagné de Nina, lut maladroitement un texte qu'il avait coécrit avec elle. L'assistance mit sur le compte de l'émotion les difficultés oratoires de Thierry. Thierry les mit sur le compte de certaines phrases trop alambiquées de Nina.

Après l'enterrement Agnès conversa avec Nina. Thierry, occupé par ailleurs, s'ombragea de ce long échange entre sa sœur et sa femme, et crut bon de l'interrompre :

— Maintenant je vais m'occuper de maman, ça va être dur pour elle !

— Ne t'inquiète pas pour elle, la tristesse fera rapidement place au soulagement, répliqua Agnès.

Thierry traita mentalement sa sœur de grosse connasse d'avocate. Qu'avait-elle encore pu raconter à Nina ? En plus, elle avait tout organisé, l'enterrement, les faire-part, le repas, tout...

Il fut de très mauvaise humeur le reste de la journée, c'est le soir, dans la chambre, couché avec Nina, que sa colère éclata.

— Qu'est-ce qu'elle t'a encore raconté, ma sœur ?

— Elle m'a parlé de ta maman et de ton papa.

— Qu'est-ce qu'elle a encore raconté, cette conne ?

— Ne crie pas, tu vas réveiller Laurent.

— J'crie pas... Le petit peut pas m'entendre.

— Laurent est fatigué.

— Moi aussi, je suis fatigué de toutes vos conneries... Toi... Agnès... D'abord elle a toujours monté ma mère contre mon père.

— Non...

— Qu'est-ce qu'elle a dit sur mon père ?

— Qu'il pouvait être adorable et parfois... pénible.

— Connasse ! Mon père, c'est un modèle. Et puis, j'vois pas pourquoi elle a parlé de soulagement pour ma mère, cette conne.

— Calme-toi, Thierry.

— Je suis calme... Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

— Rien...

— Si !

— Non ! Aïe ! Aïe...

Connexions Facebook du mercredi 6 juillet 2010, 19 h 45.

thierrylandais : Je viens d'avoir une fille Karine je reviens de l'avoir à la maternité. Un garçon et une fille le choisis roi comme on dis.

nicolaclasse : Bravo mon Titi sa s'arrose... aussi bien que pour Laurent ou on s'éte mit minable au boulot.

calmos : Et de deux ! Un bonheur de plus dans ton couple. Félicitations Thierry.

txom38 : Félicitations à la maman et au papa ! Nous partageons la joie de cet heureux événement avec toi Thierry.

rambogue : tu vas fêté sa quand ?

kxen38 : Félicitations aux parents pour la naissance de

Clics et déclics

Karine. Thierry ! As-tu pensé à un bouquet de fleurs pour la maman ? As-tu pensé à envoyer un faire-part personnalisé aux proches ? À bientôt Thierry.

https://www.laboratoire-gallait.com : Allaiter son bébé à la maternité... La nutrition de Bébé après la maternité...

« ... Thierry Landais... Laurent... Karine... »

— Deux enfants ! Comme papa ! crie Thierry en complétant son profil Facebook.

— Ton père aurait été content d'avoir une petite-fille.

Cette affirmation de sa mère lorsqu'il l'avait avertie de la naissance de Karine avait ému Thierry.

— Sûr, que t'aurais été content et même fier de moi, papa, mais t'es plus là. On est à égalité tous les deux : un garçon, une fille.

rambogue : encore bravo pour ce coup double !

— Coup double, c'est exactement ça, approuve Thierry avant de s'autocongratuler à voix haute :

— Il a fait du bon boulot, le Thierry... 185 likes.

Demain, à midi, il paiera l'apéro à la quincaillerie. Pour Laurent qui est gardé quelques jours chez sa grand-mère, il achètera une petite voiture ; pour Nina, des fleurs, c'est toujours bien, des fleurs. Il avait quand même bataillé pour l'avoir, ce deuxième enfant. Nina avait eu des réticences. Elle lui reprochait ses accès de mauvaise humeur. Il avait réussi à la convaincre qu'un deuxième enfant changerait tout, qu'il était en manque, que tout irait mieux après...

En arrêtant son ordinateur, Thierry reste pensif. C'est dans un petit coffre-fort personnel, caché dans un des tiroirs du bureau, qu'il récupère la lettre que Nina avait écrite à son intention en septembre 2009, lorsqu'elle s'était absentée quelques jours chez une amie, pour prendre un peu de recul, comme elle disait. Il attrape au vol certaines phrases :

« ... manque de patience... susceptibilité... gestes de mauvaise humeur... violences psychologiques... dénigrement en public... violences physiques... bipolarité... consulter un psy... il faut faire des efforts... »

Thierry hausse les épaules. Des conneries, tout ça. Que ferait-elle sans lui ? Nina, la Russe sans famille, l'orpheline adoptée *via* Internet. Il sourit. Quand on arrive à avoir plus de 100 amis, n'a-t-on pas forcément raison ? Elle était rentrée au bercail depuis.

« ... il faut faire des efforts... »

— Et merde, j'en ai fait, des efforts, converse-t-il avec lui-même en déambulant dans la maison. Ça ! C'est la chambre de Laurent, aspirée, nettoyée, rangée... Ici, celle de Karine : petit lit, table à langer, mobile au plafond, caméra de contrôle...

— Tout est nickel, nickel, nickel ! crie-t-il en sortant de la maison.

Il fait encore jour à 21 h 30 en juillet, la sensation de fraîcheur, une fraîcheur toute relative, rassérène Thierry. Des oiseaux chantent encore avant la nuit, il s'en amuse.

— Encore du beau boulot ! lâche-t-il en pénétrant dans la caravane aménagée en salle de jeux pour Laurent.

Un petit écriin où le frère et la sœur pourront bientôt jouer à deux, dormir à deux quand ils seront plus grands. Un écriin, un paradis, créé par leur papa.

Connexions Facebook du lundi 1^{er} juin 2015, 21 h 45.

thierrylandais : ma femme est parti je me retrouve seul a garder mon garçon de 7 ans et ma fille de 5 ans. c'est pas fassile mais c'est mon devoir de pere. Je ne comprend pas une mère qui abandone ses enfants sans raison.

nicolaclasse : j'ai connu sa aussi. Ma salope de femme est parti avec les gosses ; ta les couilles de les gardé tout seul. Confiance tu vas te battre pour gagné.

txom38 : Courage Thierry. C'est dans les moments difficiles qu'on compte ses amis. J'en fais partie.

calmos : As-tu essayé de discuter avec elle ou avec des amis et des proches avant son départ. Avait-elle formulé des griefs à ton encontre ? Peux-tu la joindre ? Une discussion avec des personnes modérées peut t'aider dans cette situation.

nicolaclasse : les vrais amis de thierry y sont tous ici pas besoin de discuter avec les autres pour se faire ambrouyer. Une femme qui abandonne ses enfants et son mari est une salope. Fais attention thierry moi je me suis bien fais baisé par les juges et les avocats.

thierrylandais : merci nicolaclasse. Pour les juges et les avocats je suis bien d'accor avec toi.

kxen38 : Thierry, tes amis sont là. Si tu as besoin d'un conseil, formule toutes tes demandes. Je te répondrai. À bientôt Thierry.

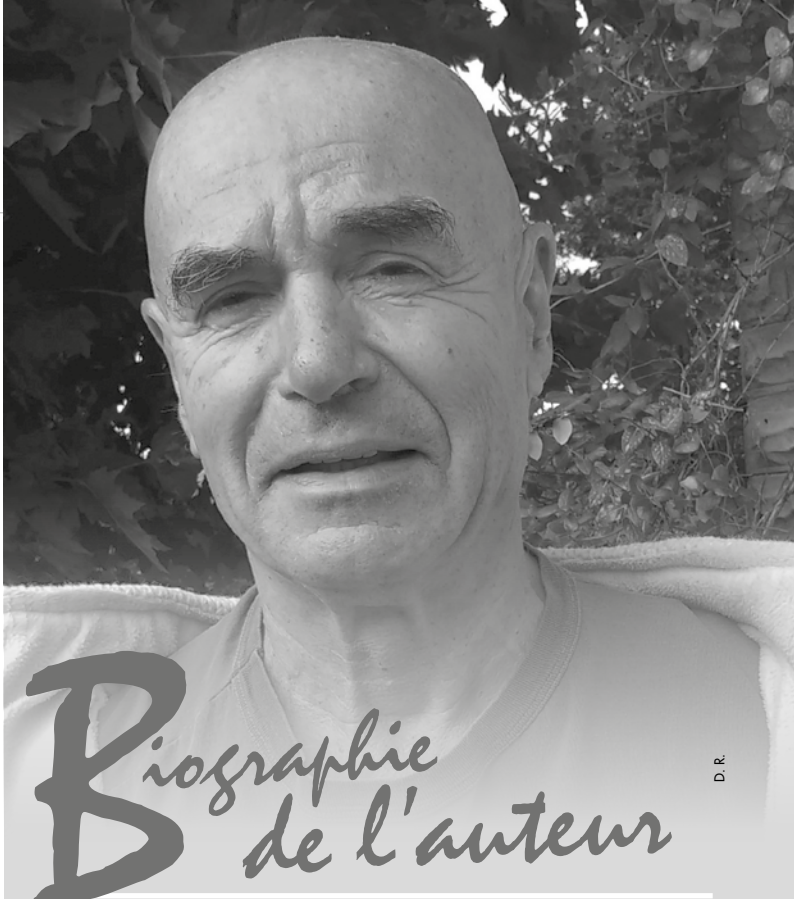
avocat-tpv38.fr : Thierry ! Besoin d'un conseil, d'une aide juridique. Notre cabinet spécialisé est là.

Thierry Landais supprime Nina de son profil Facebook et se qualifie désormais « Père chargé de la garde de ses deux enfants ».

Il relit certains passages d'un message envoyé par Nina : « 13 mai 2015... Tes déchainements de violence ont eu raison de moi... Je n'en peux plus... Pour le moment tu gardes les enfants... Je n'ai plus la force... Je suis malade... Expertises médicales... Manipulations... Avocat... Juge... Psychiatre... Tu devrais consulter... »

Il consulte ses amis Facebook.

rambogue : t'es dans ton droit. Te laisse pas baisé par les juges. Tous des pourris. Tes enfants son a toi.



Biographie de l'auteur

D.R.

Thierry se défoule en invectivant sa messagerie :
— Connasse ! Sale pute ! Tu t'es cassée, les gosses, je vais les garder, c'est pas tes cons de juges qui vont me les reprendre. Faudra qu'ils viennent les chercher. Je suis dans mon droit. Va te faire enculer, toi, tes avocats et tes juges de merde. Moi, j'ai 220 likes... !
— Papa ! Papa !
— Ne pleurez pas, les enfants ! Papa arrive.

Connexions Facebook du lundi 9 juillet 2018, 22 h 00.

thierrylandais : j'ai reçue une lettre du tribunal. je suis convoqué demain matin par la juge. On va me voler mes enfants. Je les garde tout seul depuis 3 ans mon ex veut les recuperes. Je me laisseré pas faire.

nicolaclasses : ta raison te laisse pas faire on a pas le droit de te voler tes enfants. tu vas gagné.

calmos : Thierry, n'anticipe pas en ta défaveur le résultat final du jugement. Si tu as des arguments et si tu les exposes sereinement peut-être auras-tu gain de cause. L'idéal serait que tu trouves un compromis avec la mère de tes enfants. Les juges sont sensibles à la bonne volonté des deux parties.

nicolaclasses : calmos tu parles des deux parties mais y'en a qu'un qu'est partie c'est sa femme thierry il est resté seul avec les enfants. Tout le monde sait que les hommes sont toujours baisé par les juges surtout quand ce sont des femmes. A la fin on va lui piqué ses gosses.

calmos : Thierry, dans cette situation difficile il faut rester calme et modérer ses propos. Que pense ton avocat ?

rambogue : tous les avocats sont la uniquement pour le fric tous des tarlouzes en robe qui veule embrouyer. Faut mieux se demerder tout seul.

txom38 : Courage Thierry. C'est dans les moments difficiles qu'on a besoin des amis. Tu peux compter sur nous.

kxen38 : Thierry, tes amis sont là. Si tu as besoin d'un conseil nous sommes là. À bientôt Thierry.

avocat-tpv38.fr : Thierry ! Besoin d'un conseil, d'une aide juridique. Notre cabinet spécialisé est là. Nos avocats sont à votre disposition.

Thierry se focalisa sur certains mots d'un ancien message de Nina : « 25 mai 2018 ... Les enfants veulent que je m'occupe d'eux... Écoutons-les... Tu les as gardés pendant 5 ans... c'est mon tour... à l'amiable... »

Puis sur d'autres mots de la lettre du tribunal : « ... 9 juillet 2018... 10 heures... Garde alternée... pension alimentaire... suivi psychologique... »

Il se positionna sur Facebook :

miso38 : c'est toujours les femmes qui flambent et les mecs qui se font griller.

Je suis né en 1949 à Montélimar, le pays du nougat. C'est là que j'ai grandi, profitant de la complicité de mes deux frères aînés pour m'ouvrir avec une curiosité enthousiaste à l'univers des plus grands. À l'adolescence, pendant une scolarité chaotique, j'ai découvert en pensionnat un extraordinaire moyen d'évasion : la lecture euphorisante des aventures de San-Antonio de Frédéric Dard. Ce cher commissaire m'a permis d'aborder sans migraine tous les auteurs au programme scolaire selon la posologie suivante : une dose d'auteur, une dose de San-Antonio. Après mon service militaire je suis parti travailler sur Grenoble. Je m'y suis marié et j'ai repris mes études en cours du soir pour passer un diplôme d'ingénieur en informatique de gestion. À cette époque l'informatique n'avait pas encore l'emprise qu'elle a désormais sur la société. Homme heureux, je me suis exilé avec mon épouse et mes quatre enfants sur les hauteurs de Grenoble.

En 2011, première séparation, à mi-temps, avec la vie professionnelle ; en 2016, retraite définitive pour bricoler comme les copains.

Bricoler, mais bricoler seulement les mots, au grand soulagement de mon entourage et des centres hospitaliers de la région car il y a toujours eu incompatibilité d'humeur avec les vrais outils de bricolage.

Mes constructions verbales ont parfois été appréciées (2000, gagnant du Marathon d'écriture d'Échirolles pour la nouvelle « Ice crime » à partir d'un incipit de Jean-Bernard Pouy ; 2008, lauréat de la 4^e édition du concours de nouvelles du *Dauphiné libéré* pour le texte « Neige complice » ; 2010, finaliste des nouvelles Sang pour sang polar avec « Le ménage à fond » 2^e prix ; 2017, 2^e prix Thierry-Jonquet pour la nouvelle « Bon appétit, Marie-Christine »). À partir de 2011, nouvelles et textes très courts publiés sous pseudo sur le site de Short édition).

Mon orgueil fut agréablement flatté de ces petites distinctions mais mon autodérision naturelle m'a rapidement appelé à l'ordre et ma lucidité est revenue... Quoique.

pierroreac : tu vas te le faire mettre bien profond. Les juges c'est toujours pour les femmes.

barbecue-co.com : Des grillades en vue ? Promotions sur nos modèles de jardin. Barbecues... planchas... nos recettes...

rambogue : Si tu te fais pas justice toi-même, t'auras jamais justice.

nicolaclasses : tu t'es bien fait allumé. A toi de foutre le feu à tous ces crevars.

Thierry explose dans une colère démente, incontrôlable :

— J'ai 337 likes ! 337 fois raison ! Vous n'avez pas mes enfants ! Jamais ! Enculés ! ... Ouais ! Je vais vous foutre le feu... Crevars...

Tout était calme dans le jardin. Karine et Laurent avaient voulu dormir tous les deux dans la caravane. En attendant que leur papa vienne les retrouver. Bien au chaud dans leur petit paradis.

Mardi 10 juillet 2018.

<https://www.ledauphine.com/> « Drame à Vif. Un drame horrible s'est produit sur la commune de Vif. Le corps de Thierry Landais, 37 ans, a été retrouvé calciné à l'intérieur de sa caravane stationnée dans le jardin de sa maison. À ses côtés se trouvaient les dépouilles de ses enfants, Karine et Laurent, âgés respectivement de 8 et 10 ans. Les circonstances de cette tragédie ne sont pas encore connues. »

Mercredi 25 juillet 2018.

Extraits du rapport de police.

« Cause probable du décès : Asphyxie par intoxication au monoxyde de carbone.

« L'identité de Thierry Landais a été établie par un odontologue judiciaire qui a procédé à la comparaison de la denture et des fiches dentaires par le dentiste de monsieur Landais... Le corps est complètement carbonisé...

« Circonstances : Le 10 juillet 2018, vers 01 h 10, un voisin informe le 112 qu'un incendie s'est déclaré dans une caravane stationnée dans une propriété privée située dans la commune de Vif. À leur arrivée sur les lieux, les pompiers constatent que le feu embrase la caravane. Les pompiers s'activent à éteindre l'incendie. Le feu maîtrisé, les pompiers découvriront trois corps dans les décombres, celui de monsieur Thierry Landais, ceux de sa fille Karine et de son fils Laurent...

« Le contexte : Nina Landais, l'ex-conjointe de Thierry Landais, confirme qu'elle et son mari sont séparés depuis 3 ans. Au moment des événements, monsieur Landais exerçait une garde exclusive. La

situation était particulièrement tendue au moment du drame car madame Nina Landais avait présenté une requête en vue d'obtenir la garde de ses deux enfants. Cette requête devait être débattue le matin même du 10 juillet... D'après madame Landais, monsieur Landais ne consommait pas de drogues, prenait peu d'alcool... Sa mère, ses proches et ses voisins le décrivent comme un homme aimant ses enfants, prenant soin d'eux et n'ayant jamais eu de brutalités envers eux... Monsieur Landais avait déclaré que la requête posée par sa conjointe pour lui retirer la garde de ses enfants le tourmentait. Aucun des proches de monsieur Landais ayant parlé dans les jours et les heures précédant le drame n'a soupçonné ou redouté un tel geste de sa part...

« Résumé :

« On peut affirmer, d'après l'ensemble des preuves recueillies, que monsieur Landais est la seule personne qui a pu entraîner avec lui ses deux enfants dans la caravane et que lui-même a provoqué un incendie, vraisemblablement alimenté par de l'essence répandue à proximité et sur la caravane... »

« Mars 2019. Note interne de la société CED France.

« La société d'informatique CED (Clics et Déclics) se félicite de l'augmentation de 25 % de son CA annuel.

« L'activité conjointe de nos trois logiciels :


— UP2AM (User Profile and Automatic Access Management) gestion automatique des profils Facebook ;

— 2P Perfect Parser, analyseur syntaxique ;

— GLIKE, générateur automatique de Like ;

a fortement contribué à l'augmentation du CA de nos clients, 4 % en 2017, 11 % en 2018. Notre présence accrue sur les réseaux sociaux a conquis de nombreux internautes. Des internautes réactifs devenus des clients actifs.

« Félicitations à tous, et pour CED, rappelez-vous, un seul mot d'ordre : à partir d'un clic faire un client, d'un déclic une décision... »

L'adresse du pseudo thierrylandais a été désactivée. Les profils automatiques txom38, kxen38... xxxx38 et les likes associés continuent leurs activités sur d'autres adresses Facebook. 

Pour un pastis de trop



« CABASSE, vous n'allez pas faire ça ! »

En guise de réponse, j'ai frappé de toutes mes forces. La bouteille a éclaté sur le cuir chevelu. Il s'est écroulé au bord de sa piscine, le crâne fendu. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais dans mon lit, en nage, la bouche pâteuse. Quel cauchemar ! J'ai traîné ma tête lourde jusqu'à la salle d'eau. C'est en découvrant le sang sur ma chemise que j'ai compris. Je n'avais pas rêvé ; j'avais vraiment tué mon patron. Sous la douche fraîche les détails sont remontés à la surface.

Aimé Marcignac avait accepté de me recevoir à son domicile. Au début, il s'est montré courtois, ouvert au dialogue ; il m'a même proposé l'apéritif.

— Au fond, Cabasse, vous avez bien fait de venir. Voyez-vous, il faut savoir prendre le temps de se dire les choses... Vous avez de la chance, ce soir, ma femme est à son club et je suis disponible.

Pour un peu, il m'aurait dit : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? »

Mais quand on a commencé à parler d'argent, le ton a changé. Il a repris sa tête de patron.

— Mon cher, vous me prenez pour un philanthrope ?

Il fallait voir son ton méprisant. Le verbe a pris de l'ampleur, surtout de mon côté. Il faut dire qu'avec les grosses chaleurs d'août j'avais attaqué tôt au pastis et chez moi, l'alcool porte vite sur la voix.

— D'abord, ne criez pas. Je ne suis pas sourd ! Et il est tard...

Les hommes de cette race savent garder leur sang-froid et Aimé Marcignac y excelle ; sinon, avec les affaires qu'il traite, il ne serait pas plein aux as. Son métier ? Bétonneur de front de mer. Avec un bureau sur le Prado, une secrétaire et un comptable, il en brasse à la pelle ; l'argent rentre de tous les côtés, tous les jours. Heureusement, il a un associé qui lui suce son fric, en douce, pour maintenir l'équilibre : c'est Deblème, la quarantaine dynamique. À force d'aspirer, c'est la

femme qui va venir. Depuis qu'il lui tourne autour ! Ghislaine est une allumeuse à la frange polissonne et qui porte la jupe au ras des fesses, été comme hiver.

Face à moi, Marcignac restait de marbre ; il m'a même lancé, provocant :

— Fichez le camp, Cabasse, et par la même occasion, cherchez-vous un nouvel employeur. Vous venez de vous saborder !

Ma démarche avait échoué. Je n'avais plus rien à perdre ; tout juste une colère à évacuer. Alors, ça m'a pris d'un coup. Pour lui fichier la trouille, j'ai attrapé la bouteille de pastis comme une massue. Il a compris et s'est levé. La table de jardin s'est renversée et le plateau en verre fumé a éclaté comme un pare-brise.

— Cabasse, vous n'allez pas faire ça !

Pour moi, c'était comme un appel... La bouteille l'a cueilli au moment où il s'agrippait à ma chemise. Quatre-vingts kilos de chair flasque se sont écroulés contre moi... Drôle d'intimité !

Aimé Marcignac avait cessé d'être mon employeur.

La vie est bizarre. J'étais venu demander une augmentation ; j'avais écopé d'une promesse de licenciement. Résultat des courses : c'est moi qui l'avais congédié.

De toute façon, il était au bord de la retraite. Et je savais que sa pouliche se consolait ; à trente-cinq ans, roulée comme elle est, elle peut refaire sa vie tous les jours.

Me licencier ! Sans respect pour mes cinquante balais, après tant d'années de travail pour lui. Et tout ça pour quelques erreurs dans ses livres de comptes...

J'ai lâché le goulot, devenu inutile, et je me suis assis pour récupérer. Je me demande même si je ne me suis pas assoupi... Enfin, j'ai eu assez de lucidité pour retrouver le chemin d'Endoume et mon pieu... Il faut dire que j'en tenais une bonne !

C'est la faute à Régis, tout ça. Il me dit toujours : « Arrête de boire, Bruno », et dès que mon verre est

Pour un pastis de trop

vide, il me ressort. Avec l'ardoise que j'ai chez lui, il pourrait refaire sa terrasse.

Combien je lui dois, au fait ? J'en sais rien ! Par principe, dès l'instant où je franchis la porte du « Bar'busse », je refuse d'être comptable. Je préfère lui faire confiance. Quand je gagne aux courses, je règle mes dettes, il efface l'ardoise et on repart à zéro.

Je ne suis pas un gros joueur. Mon truc, c'est les statistiques. Deblème me dit que j'ai la manie des chiffres, plus que du jeu. C'est possible. Lui, en revanche, il est accro. C'est moi qui lui ai mis le pied à l'étrier. Au début, je l'amenaï au parc Borély, le samedi. Maintenant, non seulement il y va seul, mais il joue plus gros que moi. Le problème, c'est qu'il ne sait pas s'arrêter... Un jour, il s'est mis dans la poche un chèque destiné à la société. Ni vu ni connu. Quand il me demandait de recommencer, je savais qu'il avait perdu aux courses. Ça lui rapportait plus que le PMU. Tous les mois, je faisais du maquillage. Un jeu ! Et Marcignac n'y voyait que du feu... Mais je n'ai jamais voulu détourner un centime !

La douche fraîche m'avait requinqué. Neuf heures dix. Les flics étaient peut-être déjà sur place. Il me restait une petite journée de travail avant la perspective du long week-end du 15 août. C'est alors que ce putain de téléphone s'est mis à sonner ! J'aurais dû être parti depuis cinq minutes, le temps qu'il faut pour faire basculer une vie. J'ai décroché. La voix était faible et dans le souffle.

— Cabaaaaasse, vous êtes un asssssassin !

— Qui est à l'appareil ?

— Maintenant, il va falloir casqueeer.

Quelqu'un m'avait vu ! Plus question de me pointer au bureau. Il fallait que je m'évapore, que je profite des grandes migrations estivales pour fuir la France. J'ai fixé le téléphone comme si la solution venait de lui. J'avais besoin d'argent et le seul qui pouvait me sauver la mise était Deblème. Avec une brique, j'aurais le temps de voir venir... J'ai appelé chez lui. Il ne savait pas encore, pour Marcignac. Je lui ai d'abord parlé d'un prêt en liquide pour combler une dette de jeu, mais il n'a pas mordu. Alors je me suis lancé, au culot.

— Si je n'ai pas vingt mille euros chez moi, en espèces, avant midi, j'envoie la comptabilité au *Provençal* avec une lettre anonyme.

Pourquoi vingt mille ? Parce que je savais qu'il en avait dix fois plus dans un coffre bancaire. Dix pour cent, je trouve que c'est correct pour mon expertise à maquiller les situations financières.

Une heure plus tard, il se pointait chez moi avec une mallette.

— Dix mille euros. Je n'ai pas pu faire mieux... C'est tout ce que j'ai dans mon coffre.

— Je m'en contenterai.

— Vous voyez, Cabasse, je savais bien que, tôt ou tard, vous cherchiez à me faire casquer !

Il avait dit « casquer », comme au téléphone. Le témoin, c'était donc lui. J'ai compris pourquoi il était venu si vite. Pendant que je cherchais à lui vendre mon silence sur ses escroqueries, il achetait mon départ qui me chargerait de ses détournements. Au point où j'en étais... J'avais en face de moi un assortiment de bouteilles. J'ai pris le pastis. Je la lui ai cassée sur le crâne au moment où il refermait la mallette, offrant une calvitie naissante. Il n'a même pas eu le temps de protester. Cette fois, je venais de tuer de sang-froid.

La chute de Deblème s'était accompagnée d'un drôle de bruit métallique. J'ai attendu que le sang cesse de gicler, par saccades, au-dessus de l'oreille. Quand j'ai découvert le calibre à sa ceinture, j'ai compris pourquoi il était venu. J'ai saisi la mallette et je l'ai laissé cailler dans sa flaque.

Une autre vie commençait. Il me fallait passer la frontière avant la nuit. En Espagne, les choses seraient plus simples. À Bilbao, je trouverais sûrement un cargo pour l'Amérique du Sud. J'ai foncé, pied au plancher. À Cerbère, ce ne sont pas les douaniers qui m'ont arrêté, mais les gendarmes.

— Monsieur Bruno Cabasse ?

Je n'ai pas eu le cran d'appuyer sur le champignon.

— Voulez-vous vous garer sur le bas-côté, s'il vous plaît ?

Naïvement, j'ai espéré un excès de vitesse. Son collègue l'a rejoint à ma portière. Ils m'ont conduit à une baraque en préfabriqué. Un troisième gendarme était au téléphone. J'ai vite compris qu'il parlait de moi. En raccrochant, il a été direct.

— Monsieur Cabasse, vous êtes recherché par le SRPJ de Marseille dans le cadre du meurtre d'Aimé Marcignac, votre employeur...

J'ai lancé un « ah bon... » évasif et ils m'ont passé les menottes. À ce moment-là, un quatrième gendarme est entré. Il a posé la mallette devant nous. J'étais fait.

Les gendarmes se sont concertés du regard. J'ai passé la nuit dans les douches, attaché à une conduite d'eau. Le lendemain matin, il y avait un officier de police, en short et en polo. J'avais peut-être interrompu ses vacances. C'était Al Pacino, en moins fatigué. Il a sorti un bout de papier qu'il a défroissé.

— Monsieur Cabasse, où avez-vous passé la soirée d'avant-hier, jeudi 10 août ?

— Au « Bar'busse », sur le port... Je crois que j'y ai pas mal bu...

— Ne vous fatiguez pas. Votre ami Régis a déclaré que vous l'avez quitté à 22 h 30...

— Peut-être ! J'ai pas regardé ma montre.

— Auparavant, vous avez eu une conversation téléphonique avec Aimé Marcignac, dont tout le café a profité, tant vous parliez fort. C'était aux alentours de 22 h 15.

— C'est vrai, j'ai une voix qui porte.

— Je vais vous aider. Vous êtes allé aux Micocouliers, chez Marcignac.

— Effectivement ! Maintenant que vous le dites...

— Et vous vous souvenez dans quel but ?

Le policier avait attaqué sur les chapeaux de roues. Il avait eu vingt-quatre heures pour questionner Émilie, la secrétaire. Il ne pouvait pas mieux tomber ! Cette garce lui avait tout raconté de ma vie : mes habitudes au « Bar'busse », ma manie pour les courses ; elle a même raconté que j'avais le vin mauvais et que Marcignac ne m'avait pas augmenté depuis six ans... Évidemment, il jouait sur du velours.

— Donc, vous êtes allé solliciter une augmentation ? Et après ?

— Oui, ça me revient. Il n'était pas d'accord. J'étais en colère... Il m'a annoncé mon licenciement.

— Que vous reprochait-il ?

— Paraîtrait qu'il y a des erreurs dans les comptes ! Je ne suis pas infailible...

— Et vous vous êtes battus...

— On s'est disputés...

— Je vais vous aider : monsieur Marcignac portait à la tête la trace d'un coup violent. Vous reconnaissez l'avoir frappé ?

— Oui ! Je me souviens qu'il m'a attrapé la chemise, j'ai eu peur...

— On a retrouvé vos empreintes sur le goulot cassé d'une bouteille de pastis. Ensuite ?

— Ben... J'ai lâché le goulot. J'étais abattu...

— Pas autant que lui. Vous avez traîné le corps jusqu'à la piscine et vous l'avez poussé à l'eau.

— Alors, là, franchement... Je sais plus...

— Écoutez, Cabasse, ce soir, en principe, je rejoins ma famille en Corse. Alors on va gagner du temps, d'accord ? La bonne a retrouvé monsieur Marcignac dans la piscine, hier matin à 9 heures.

— Bon, si vous le dites...

— Alors, vous l'avez noyé, et puis ?

— J'ai eu du mal à retrouver la nationale 8 pour rentrer chez moi. J'ai tourné un moment, à cause d'une déviation. Je me suis arrêté à une station-service pour me passer la tête sous le robinet ; je voyais plus la route.

— Quelle heure ?

— Alors là...

Ce voyage dans le passé m'avait lessivé. Pacino insistait. Il voulait me faire parler des détournements d'argent, mais j'ai fait l'âne. Il a fini par me dire que jeudi matin, Marcignac avait fait venir son



Biographie de l'auteur

Jean-François Moretti, né et résidant à Toulon (Var).
Dessinateur et journaliste en retraite.

Animateur et metteur en scène d'une troupe de théâtre amateur pendant 20 ans.

expert-comptable. J'étais même pas au courant ! Le flic a eu un petit sourire.

— Son associé le savait, lui. La secrétaire a déclaré à mon enquêteur qu'il est resté enfermé pendant une heure chez Marcignac, jeudi après-midi. Il paraît qu'il est sorti en claquant la porte. Vous n'étiez pas là ?

— J'étais en face, au PMU, pour voir les résultats.

Depuis quelques secondes, je comprenais mieux l'empressement de Deblème à détalier.

— Maintenant, parlez-moi du contenu de cette mallette.

— C'est un prêt de Deblème.

— L'expertise a révélé un trou de trois cent mille euros dans les comptes, depuis trois ans.

— Ah ! Il détournait de l'argent. Moi, je fermais les yeux.

— Émilie a l'air de vous en vouloir bigrement...

— On a eu une liaison quand elle est arrivée dans la société. Seulement mes fréquentations de bistrot ne lui plaisaient pas.

Le flic m'a fait signer ma déposition. Une heure plus tard, je quittais la brigade en voiture, menottes aux poignets, en compagnie de mon ange gardien. Nous avons pris l'avion à Perpignan et à 15 heures, nous étions à Marseille. Al Pacino retrouvait avec satisfaction la climatisation de son bureau. Il m'a laissé pointer un quart d'heure en face de lui en feuilletant

Pour un pastis de trop

son courrier. Brusquement il a levé la tête, souriant. Il tenait une feuille du bout des doigts.

— Monsieur Cabasse, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Un pompiste de la nationale 8 se souvient de votre passage... et de votre état. Il allait fermer boutique ; il était 23 h 30.

— Ça change quoi ?

— Tout ! Le médecin légiste a écrit dans son rapport : « La blessure à la tête n'a pas été fatale. La victime est probablement restée inconsciente jusqu'au moment où elle s'est noyée... » Et plus loin : « La mort remonte à minuit... »

— À cette heure, j'étais loin...

— Ben, oui ! Et ça n'arrange pas mon départ en vacances. Cela veut dire qu'une autre personne a traîné le corps jusqu'à la piscine. Et il me reste deux heures pour trouver qui !

Incroyable ! Je n'avais pas tué Marcignac. Alors, là... J'ai aussitôt pensé à Deblème. L'expertise comptable avait dû le miner. Il a fait taire Marcignac et il comptait prendre la corde au triple galop. Au passage, il supprimait la seule personne qui pouvait le charger. Il n'avait pas volé sa bouteille de pastis.

— En somme, si on résume, vous avez assommé un homme d'un coup de bouteille et on vous retrouve à la frontière avec une mallette de billets ; mais a priori nous n'avons aucune charge contre vous qui m'autorise à prolonger cette garde à vue...

Il a récupéré ses menottes et attendait que je me lève. Mais je n'ai pas voulu me précipiter. Je sentais qu'un point le chagrinait.

— Monsieur Cabasse, comment Deblème a-t-il su que vous aviez besoin d'argent ?

J'avais retrouvé mon titre de « monsieur » et Deblème avait perdu le sien.

— Parce que je lui en ai demandé.

— Quand ?

— Hier matin, je l'ai appelé chez lui. Il m'a même dit : « Après tout, vous avez pris des risques pour moi. Puisque vous quittez la France... » Je croyais être un assassin, vous savez, dans ce cas-là, les scrupules...

Le visage du flic s'est illuminé.

— Savez-vous où est Deblème, à cette heure ?

Je me demandais si c'était du lard ou du cochon...

— Non.

— Eh bien, je vais vous le dire : il s'est envolé avec le reste de l'argent détourné. Nicaragua, Guatemala, Colombie... Allez savoir. Il a quitté son domicile hier vers 9 heures et son épouse ne l'a plus revu. À mon avis, elle va l'attendre longtemps ! Elle nous a dit qu'il était sorti rapidement, après un coup de téléphone, sans doute le vôtre, pour aller à sa banque. Il y a vidé son coffre. Mais lui, il est passé entre les mailles du filet.

Il a aussitôt enchaîné.

— Pensez-vous que Deblème et Ghislaine Marcignac puissent...

— C'est bien possible. Ils fréquentent la même discothèque. Ça doit créer des liens...

Pacino a fait venir son adjoint.

— A priori, ils n'ont pas de liaison, chef ! Deblème était au « Club », jeudi soir, seul, assez déprimé. Il a quitté la boîte à minuit et demi, seul, ce qui est rare, paraît-il.

— Tu es sûr ?

— Vous avez la déposition du gérant, chef, ici.

L'adjoint s'était assis.

— Mme Marcignac y était également le soir du crime, mais de son côté. Elle l'a déclaré, rappelez-vous, chef. Elle y mange souvent. « C'est sa cantine ! », vous avez dit...

À ce moment-là, je ne sais pas ce qu'il m'a pris. J'ai voulu comprendre.

— Monsieur, ne trouvez-vous pas curieux que la bonne ait trouvé le corps à l'instant où Deblème quittait son domicile ?

Il m'a regardé, étonné.

— Comment le savez-vous ?

— C'est vous qui m'avez dit que la bonne avait trouvé le corps à 9 heures.

L'adjoint est intervenu.

— Non, 9 heures, c'est l'heure où elle a averti sa patronne.

Le chef a ressorti la déposition de la bonne. « Il était 9 heures. Le corps de monsieur flottait dans la piscine. J'ai prévenu madame. Elle a aussitôt téléphoné à la police, puis a fait un autre appel.

Pacino a regardé son adjoint.

— À qui ?

— À Deblème, puisque son épouse a déclaré qu'il avait...

— Non, c'est monsieur Cabasse qui a téléphoné à Deblème.

C'est alors que j'ai eu mon deuxième frisson de l'après-midi. Mon appel anonyme !

— Messieurs, je crois que c'est moi que madame Marcignac a appelé. Une voix qui disait m'avoir vu tuer Marcignac...

— Et vous l'avez cru ?

— J'en étais déjà persuadé !

— Monsieur Cabasse, je crois que nous tenons l'assassin.

L'adjoint était déjà dans l'escalier. Le chef a crié : « Appelle-moi de là-bas. » Puis il a changé de ton.

— Ouf ! Je vais pouvoir prendre mon bateau.

Quand le téléphone a sonné, il m'a regardé en souriant et il a mis l'Interphone.

— Chef, je suis aux Micocouliers. Ghislaine Marcignac a craqué. C'est elle qui a traîné le corps de son mari jusqu'à la piscine après le départ de Cabasse. Elle avait entendu la querelle et savait que tout retomberait sur le comptable.

— J'espère qu'elle n'a pas avoué sous la menace !

— Non, chef. Je lui ai simplement fait croire que Deblème l'avait suivie et qu'il avait assisté à son manège.

Le policier m'a regardé, un peu gêné.

— Vous êtes libre. Mais attendez-vous à comparaître pour violence en état d'ébriété. Pour la falsification des comptes et les espèces que vous promenez, la brigade financière vous convoquera quand Deblème sera extradé de son paradis. Je vous demande simplement de ne pas quitter Marseille.

— Oh ! Vous savez, ma voiture est à Cerbère...

— C'est vrai. Mais pensez à faire changer votre carte grise. On vous a cherché au 18 de la rue du Merlan. Vous avez changé d'adresse ?

— Oui, il y a quelques mois.

Je les imaginais forçant ma porte et tombant sur Deblème encore tiède !

Je me suis retrouvé rue de Rome, un peu déboussolé. Je cherchais un taxi quand mon policier a émergé du sous-sol de l'« Évêché ». Il se faisait trimbaler en voiture de service. La vitre était baissée.

— Montez ! On vous raccompagne !

— Merci. Avec cette circulation, j'irai plus vite en bus...

— Mais non, vous allez voir...

Il a souri à son collègue en sortant le gyrophare. La sirène hurlait. Je ne pouvais pas refuser. La Canebière, le Vieux-Port, le Pharo ont défilé comme des météorites. C'était Bride-Abattue en accéléré. En trois minutes, on a été devant mon immeuble. Je n'avais pas cessé de penser à Deblème ; j'en menais pas large. Ça devait se voir, mais il a dû penser que la vitesse m'avait filé les jetons. J'ai ouvert la portière. Al Pacino m'a fait un geste de la main, souriant.

Une corvée m'attendait : me débarrasser de Deblème, avec les effets de la chaleur... Dans mon dos, le coup d'accélérateur tardait à venir. Je me suis retourné ; le flic était descendu de la voiture et fixait une voiture garée le long du trottoir. C'était la BMW de Deblème.

— Attendez-nous, Cabasse ! Vous allez bien nous offrir un pastis ?



Numéros encore disponibles (suite)

N° 82 : « **Nouvelles du Québec** ». Préface de P. Mottet ; *Un être statistique*, G. Pellerin ; *Un chat, la nuit*, C. Lahaie ; *Pourquoi j'ai conquis l'espace*, J.-F. Beauchemin ; *Point de fuite*, C. Deslauriers ; *La ruée*, C.-K. Korb ; *Un grand froid*, A. Perreault ; *Le joker*, B. Bergeron ; *L'ombre d'un chien*, S. Massicotte, *Les idées viennent dans la douche*, D. Bélanger ; *L'oubliée*, J. D. Kurtness ; *Les perdrix d'Hitchcock*, B. Boucher ; *Bill*, M.-C. Malenfant ; *La bête aura toujours soif*, M. Dufour.

N° 83 – **Concours 2018** : *Le chef-d'œuvre*, M. Nicolaieff ; *Le vieux Chinois*, M.-C. Quentin ; *Alors, tu vas vraiment faire ça ?*, S. Lucas ; *Départ obligatoire*, J.-P. Buchard ; *Mémère*, N. Marfaing ; *Elle attendait sa déclaration*, P. Morvilliers ; *Le silence mélodieux du pinson*, G. Verdet ; *Le collier*, C. Bouguet ; *L'homme qui regardait passer les drames*, F. Schurmans ; *Le chant du ramier*, M.-C. Haguet ; *Les deux types*, S. Sbillé.

Suite et fin page 41

BULLETIN D'ABONNEMENT ET DE COMMANDE (frais de port inclus)

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____ E-MAIL _____

L'abonnement (4 numéros) : 34 € (France) 38 € (dom-tom) 43 € (autres pays)

Je m'abonne à partir du numéro 87 pour les numéros 87 à 90

Je commande le n° 86 (prix de vente à l'unité) 10 € (France) ; 12 € (dom-tom) ; 14 € (autres pays)

Je commande un ou plusieurs anciens numéros (1 n° : 5 € [France] ; 6 € [dom-tom] ; 8 € [autres pays] ;

2 n°s : 8 € ; 10 € ; 12 € ; 3 n°s : 10 € ; 14 € ; 16 €) • Numéros disponibles : 56, 63, 65, 67, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 83, 84 et 69, 81, 82, 85 (numéros vendus 10 € [France] ; 12 € [dom-tom] ; 14 € [autres pays]).

Numéro(s) commandé(s) : _____

Envoyez ce bon avec le règlement à **L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres (France)**

Contact : encriernouvelles@gmail.com

Bulletin à photocopier

Odyssée dans un appartement

C’EST LE MATIN le réveil a sonné comme tous les jours à la même heure. Je me redresse difficilement dans mon lit. Très vite la position semi-assise m’est inconfortable. Alors je m’assois lentement au bord du lit et je me lève, encore rouillé, évaluant la pénibilité de chaque mouvement. Pas à pas, scrutant l’apparition du moindre élance-ment, je me dirige vers la fenêtre pour ouvrir les volets. L’air est frais, mais les rayons du soleil effleurent ma peau et chauffent imperceptiblement mon visage.

On toque à la porte. Une femme entre.

— Ah, papa, tu es levé ! Je vais partir travailler. J’ai tout préparé, exactement comme d’habitude. Mélanie va arriver d’une minute à l’autre, mais là, il faut vraiment que je parte. Ça va aller ?

Je ne sais pas. Comment le saurais-je ? Je ne sais pas de quoi me parle cette femme. Elle a l’air inquiète et attend manifestement une réponse. Je vais hocher la tête...

— Et puis, pour hier soir... ne t’inquiète pas. J’ai parlé à nouveau à Bertrand. Tu sais comment il est...

En fait, je ne sais même pas qui est cet homme.

— Et Marc va passer ce soir...

Face à mon silence ahuri, ses yeux s’humidifient.

— Tu te souviens... Marc... ton fils...

Elle grommelle, mais je l’entends :

— À quoi bon ?... Je n’en peux plus...

Je ne sais pas de quoi parle cette femme.

— À ce soir, papa, me dit-elle avec un sourire contrit.

En se retournant elle chuchote :

— Faut-il que je l’aime !...

Je suis à nouveau seul. Au loin j’entends une porte se refermer lourdement.

C’est décidé, je vais aller me promener !

J’avance lentement, avec précaution : j’ai mal dans le bas du dos et je ne veux pas réveiller une douleur qui, je le pressens, pourrait irradier plus intensément dans toute la jambe, jusqu’au bout du pied.

Je sors de la chambre et me retrouve dans un couloir. Toutes les portes sont fermées. J’aime ça : c’est l’inconnu et cela annonce l’exploration, la découverte, l’aventure !

La première porte à droite donne sur une cuisine. Dans le miroir sur le côté, je vois mon flanc et l’aine qui me font souffrir, ainsi que Paris, dans le reflet de la fenêtre.

Sur la toile cirée de la table, il y a de quoi boire : un verre de jus d’orange ; et il y a de quoi manger : une assiette avec trois tartines beurrées. Je me rends compte que j’ai faim. Je m’approche et enfourche tant bien que mal le tabouret qui me semble un peu instable. À moins que ce soit moi qui tremble. Je m’en rends compte en saisissant une tartine : elle gigote en tous sens entre mes doigts et j’ai du mal à la porter à ma bouche. Je fais beaucoup de miettes et je dois prendre le verre à deux mains pour éviter de renverser le liquide ; et malgré mes précautions, j’en renverse...

J’ai un peu honte de laisser ce désordre sur la table, mais je me sens trop maladroit pour débarrasser. Dans

l'évier il y a déjà de la vaisselle sale : trois couteaux maculés de confiture rouge comme trois petits glaives ensanglantés, trois tasses tachées de café comme trois petits casques qui auraient roulé par terre, et trois soucoupes sales comme trois petits boucliers couverts de boue. Décidément, tout va par trois ce matin.

Je quitte le champ de bataille et poursuis lentement mon chemin dans le couloir.

Je passe maintenant devant la porte d'entrée. J'entends du bruit derrière, comme un grattement. Je me recule et lui fais face. Je me sens observé ; l'œil de la porte me dévisage. Je fais un pas de côté ; cet œil unique me poursuit en me fixant. Une peur panique m'envahit. Dire qu'il n'y a personne, oui c'est ça que la dame de ce matin m'a conseillé de faire en pareille situation.

— Je suis Personne !

La porte me répond sourdement :

— C'est moi, Mélanie. Je cherche juste mes clés.

— Je suis Personne !

J'entends un cliquetis de métal ; l'envahisseur doit fourbir ses armes. Vite, me dissimuler ! J'aperçois une cachette à quelques mètres, m'y dirige en claudiquant aussi vite que possible et m'enroule dans le rideau de laine épaisse. Juste à temps ! La créature a pivoté vers moi et je vois son unique œil fouiller la pièce. Une jeune femme apparaît ; elle semble dompter le monstre en posant la main sur son épaule. Doucement elle le repousse ; j'entends les fers qui l'immobilisent et je constate soulagé que son unique œil s'est éteint.

— Mais papi, qu'est-ce que tu fais emmêlé dans le rideau ?...

— Je me cachais du monstre.

— Mais... il n'y a pas de monstre... Tout va bien...! veut-elle me rassurer.

Elle poursuit :

— Je suis désolée, je suis un peu en retard : je suis juste passée par le bureau de tabac pour m'acheter un paquet de cigarettes. Mais maintenant je suis là, ne t'inquiète pas...

Je reste dubitatif sur ce que me dit cette jeune femme, mais je retiens que tout cela est arrivé à cause de six clopes.

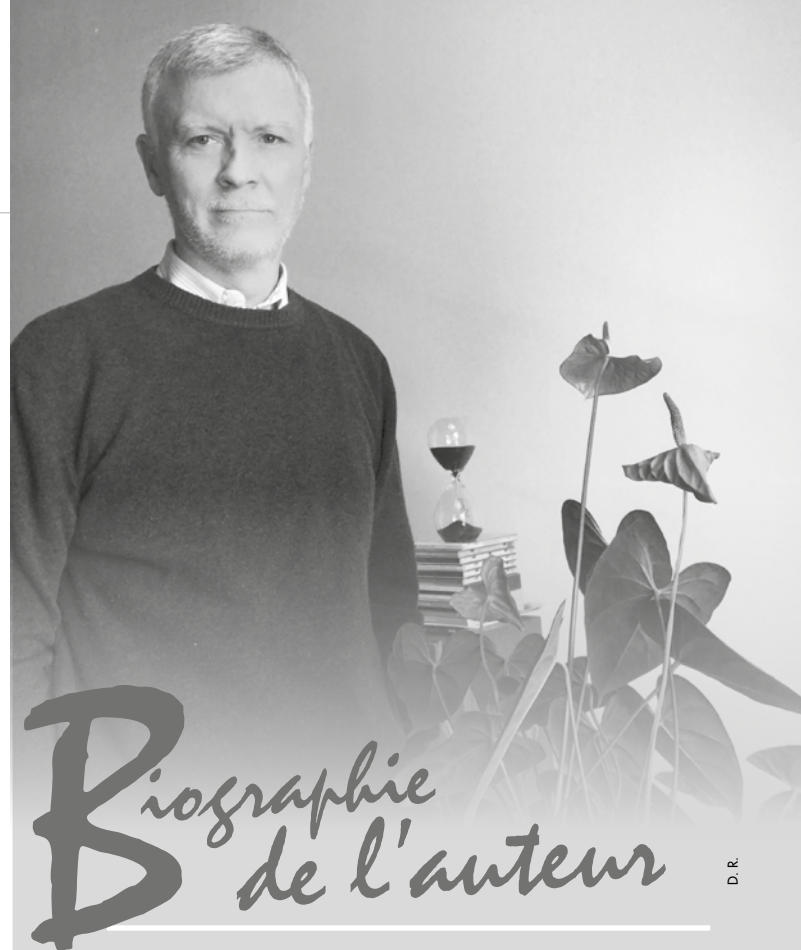
— Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ?

— Je vais continuer mon chemin.

La jeune femme sourit.

— Ok. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles. Je m'installe au salon.

J'ouvre la porte suivante sur la droite et une vaste chambre apparaît. Elle semble inoccupée depuis



Déjà adolescent j'aimais écrire, et je ne sais pas pourquoi j'ai ensuite suspendu cette activité pendant si longtemps. Quoi qu'il en soit je m'y suis remis il y a quelques années : au gré de mon inspiration, je participe à différents concours de nouvelles et propose des textes à la plate-forme d'édition sur Internet Short édition sous le pseudonyme (ô combien original !...) « François B. ».

longtemps. Le fin dessus-de-lit épouse la forme du matelas ; personne n'a couché là depuis longtemps. Sur le côté je distingue deux fauteuils sous des housses.

J'entre et me dirige vers la commode. Il y a des photographies posées dessus.

L'une d'elles attire mon regard. On y voit une femme très belle qui sourit à l'objectif. Je la connais. Je ne sais pas qui c'est, mais je suis sûr de la connaître.

La jeune femme de tout à l'heure m'a rejoint sans que je l'entende.

— C'est mamie. Tu la reconnais ?

Non, mais je la connais. Alors j'éprouve le besoin de raconter. C'est en moi, au plus profond de moi ; je veux raconter d'un trait, comme ça me vient, sans le filtre de la mémoire et des mots ; car j'ai l'impression qu'en ce moment la mémoire et les mots me trahissent souvent...

— J'étais avec elle. Nous avons marché côte à côte dans la rue. Et puis il y a eu du vent et de la pluie. Nous nous sommes réfugiés sous une porte... heu... ? une porte... ? Arrhh ! une porte... ?

— Calme-toi, tu vas trouver le bon mot...

Je vois parfaitement ce genre de grande porte d'entrée qui donne sur une rue ; c'est même plutôt une

Odyssée dans un appartement

sorte de porche à deux vantaux, suffisamment large pour permettre le passage d'une voiture ; ces portes sont généralement de couleur verte ou marron, parfois grise ; elles sont constituées de quatre grands panneaux à plate bande et sont décorées de moulures ; pour ne pas avoir à pousser le lourd battant, les piétons passent généralement par une porte de plus petite dimension découpée dans un des vantaux, qu'on appelle le guichet, et doivent alors enjamber la traverse basse, qu'on appelle le seuil.

Ah, ça y est :

— Nous nous sommes réfugiés sous un phacochère. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre et je l'ai enfreinte dans mes draps.

La jeune femme hausse les sourcils et murmure interloquée :

— Ah ouais...

Je ne comprends pas sa réaction. Je continue mon récit :

— Et après il y avait un arc-en-miel.

C'était notre baiser qui l'avait fait apparaître. C'était un pont ténu qui nous reliait, avec ses sept couleurs qui resplendissent comme la passion devant les nuages noirs, et puis qui s'estompent alors qu'on voudrait que cela dure éternellement. Nous allions entretenir ce pont de l'amour tout au long des sept jours de la semaine que nous vivrions indéfiniment répétée, dans l'harmonie et le bonheur ; nous allions préserver ce pont de l'amour des sept péchés capitaux qui rôdent, guettent et s'immiscent dans les couples ; nous allions élever notre amour au rang des Sept Merveilles du monde auxquelles j'ajoutais déjà cette femme dont j'étais fou amoureux. Cet arc-en-ciel avait été le présage céleste de notre bonheur futur.

Mais !... Aujourd'hui, où est cette femme que j'ai tant aimée ?... Il faut absolument que je la retrouve !

La jeune femme doit sentir mon agitation intérieure car elle pose sa main sur la mienne et me sourit. Elle me propose :

— Tu veux regarder les affaires de mamie ? D'habitude tu aimes bien.

Je ne sais pas. Pourquoi dit-elle « d'habitude » ? Je ne suis jamais venu ici avant ce jour.

Elle ouvre un tiroir. Elle en sort des broderies.

— Je me souviens qu'à chaque fois qu'on allait te voir à l'hôpital après ton AVC mamie était là et te veillait en brochant. Il y a juste eu un jour... je ne l'ai jamais raconté à personne... oh, c'était il y a longtemps... J'étais venue seule, un peu en avance. J'ai vu un homme que je ne connaissais pas sortir de ta chambre d'hôpital ; et quand je suis entrée, mamie défaisait furieusement son ouvrage ; elle arrachait nerveusement les fils. En

me voyant elle a repris une contenance plus calme et a prétexté qu'elle avait tout décalé d'une maille... Je n'ai jamais revu cet homme et je n'ai jamais demandé à mamie qui c'était...

La jeune femme marque un silence puis reprend avec langueur :

— Ce qui la bouleversait le plus, c'était de ne plus reconnaître en toi l'homme qu'elle avait tant aimé...

Les yeux de la jeune femme se chargent de larmes.

— Et puis elle aussi est tombée malade...

Sa voix s'étrangle dans un sanglot.

— Une autre saloperie de maladie...

J'entrevois une histoire triste, déchirante pour cette jeune femme, une histoire dont, je le devine suffisamment clairement, je n'ai été que le spectateur inconscient, et donc atrocement indifférent.

Maintenant je ressens une vive contrariété, une profonde déception, presque du désespoir : j'ai à peine eu le temps d'envisager de rechercher cette femme, que je perçois qu'elle n'est déjà plus là et que je suis condamné à la solitude.

Je saisis une pièce de tissu. Je ferme les yeux et laisse mes doigts suivre les cheminements des fils, dont le contact m'apaise. Les intersections et les nœuds sont multiples. Je m'y perds... Je me perds dans quelques dizaines de centimètres carrés de tissu...

Quand j'ouvre les yeux, mes doigts sont sur le fil rose d'un « P » élégamment cousu en majuscule cursive, comme un champignon coupé transversalement, dont la tête tanguerait en équilibre sur son pied. Ce doit être l'initiale de cette femme que je ne retrouverai jamais : P comme... ?

J'ai retrouvé ma quiétude. Finalement ces broderies ont un pouvoir magique : j'étais marri, peiné et hop, je suis rasséréiné.

La jeune femme a eu la bonne idée d'approcher un des fauteuils : j'ai les guibolles qui flageolent. Je m'assois. Ou plutôt je m'affaisse.

Je cherche du regard la photographie qui est restée sur la commode. Tout à coup un visage vient se superposer dans mon esprit à celui du cliché. C'est une jeune femme brune aux grands yeux verts. Elle m'attend sur le perron de sa maison. Des chiens-loups surgissent et aboient ; elle les rabroue. Nous entrons dans le salon où elle donne une réception. Elle me sert une boisson. À peine y ai-je trempé les lèvres que la tête me tourne. Tout devient circulaire. Les autres invités se bâfrent, parlent fort et, dans leur goinfrerie, renversent du vin sur leurs chemises. C'est une sarabande de pourceaux qui ripaillent. Je résiste à l'ivresse, à l'ensorcellement. Les visions défilent en accéléré sur un cerceau autour de moi. Maintenant nous sommes seuls dans

sa chambre. Elle est nue et nous nous unissons. À nouveau les images circulent devant moi et se figent sur une dernière scène. C'est une séparation, une rupture. Je ressens une libération. Je me vois me lever de ma chaise et m'éloigner d'elle.

Je suis debout dans le couloir.

— Papi, ça va ?...

Je m'appuie sur le mur.

— Oui, ça va. J'ai failli m'étourdir...

La jeune femme a placé son bras sous le mien. Je peux m'appuyer sur elle.

— Allez, viens avec moi. On va déjeuner.

Nous mettons plusieurs minutes à atteindre la cuisine. Tout a été nettoyé et la table a été mise.

Elle s'occupe bien de moi, tout en tapotant régulièrement sur son téléphone portable, ce qui fait que nous parlons peu. Finalement ça m'arrange : je peux me concentrer sur ces deux femmes réapparues ce matin. En pensant à l'une, je ressens de la joie, du bonheur ; quand je me remémore l'autre, je ressens de la culpabilité, de la honte.

— Je t'emmène au salon. On va regarder la télévision.

Elle me guide patiemment. Je suis plus fatigué que je ne le pensais.

Tout à coup un courant d'air puissant nous enveloppe.

— Zut, j'ai oublié de fermer la fenêtre dans la chambre !

Elle me lâche au milieu du salon. Le souffle du vent me déséquilibre, je me cogne à un fauteuil ; il me soulève et m'emporte, je heurte un guéridon ; je suis complètement désorienté, mais continue à avancer et finalement je m'échoue dans un canapé.

Pendant que je reprends mes esprits, la jeune femme me rejoint et s'assoit à côté de moi. Elle allume la télévision et choisit une émission de variétés.

Au bout de quelques minutes, je la sens captivée, envoûtée par l'étrange lucarne. Son regard est aimanté par les images, son attention est absorbée par l'agitation, par le bruit dans le poste. Je l'observe, amusé. Elle doit sentir que je la dévisage car elle se tourne furtivement vers moi et commente :

— Lui c'est le roi de la pop.

Juste à ce moment, le réalisateur fait un plan large sur les choristes et les danseuses qui l'accompagnent.

— Alors à côté de lui, ce sont les six reines...

Ma remarque la fait sourire :

— Oui, si tu veux...

Je ferme les yeux pour m'abstraire du spectacle et me focaliser sur l'image de ces deux femmes retrouvées ce matin, et qui dorénavant m'obsèdent.

Je me rends compte que je me suis assoupi pendant un certain temps ; le salon est plongé dans un clair-obscur. Seule la télévision nous éclaire de sa lumière électrique et criarde ; elle diffuse maintenant un jeu. Je me lève.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Non... Je vais me promener. Il me reste beaucoup à explorer...

Je m'avance à nouveau dans le couloir et avise une porte sur la gauche. La pièce, apparemment un bureau, est éclairée par les derniers rayons du soleil rougeoiant qui filtrent par les interstices des volets fermés. J'entre. Le parquet ricane à chacun de mes pas, une chaleur âcre et poussiéreuse me prend à la gorge. Les volets se mettent à ondoyer derrière la fenêtre sous l'effet de l'embrasement de la fin du jour.

Soudain tout s'enflamme. Dans le brasier je vois des silhouettes dont les voix se mêlent dans un brouhaha assourdissant. Alternativement des visages connus m'apparaissent, me parlent, puis disparaissent après avoir énoncé leur message. Je ne suis gêné que par la chaleur étouffante ; sinon je suis prêt à les rencontrer. Certains expriment des regrets concernant leurs vies passées, d'autres me délivrent des conseils, la plupart évoquent des moments passés communs. La femme de la photographie apparaît ; je sais maintenant que c'est mon épouse. Je tends les bras vers elle et veux faire un pas en avant.

— Ah papa, tu es là !

La femme de ce matin, à mon réveil, est à côté de moi. Elle a tout fait disparaître. À croire que c'est la passeuse d'un monde à un autre ; ce matin de la nuit au jour, du sommeil à l'éveil.

— J'étais en enfer mais...

— Non, tu n'étais pas enfermé..., la porte était ouverte...

Et pourtant si... C'est bien la passeuse d'un monde à un autre : elle vient de me ramener des enfers à la terre...

Elle sourit, un peu gênée.

Elle trouve un sujet de conversation :

— Tu regardes les photographies... ? Là, c'est toi et maman ; ici, maman et Marc ; et là, tu te souviens ? Tu m'avais amenée à un bal un soir.

Je la reconnais !... C'est ma fille, ma jeune fille qui a grandi et qui est devenue la femme que j'ai face à moi. Je dois lui dire !

— Oui, je t'amenais souvent à la balançoire.

La femme sourit tristement.

— Oui... aussi...

Odyssée dans un appartement

Je sens que nous ne nous sommes pas compris. Alors je veux insister.

— Je te reconnais ; ma fille...

Incrédule, elle fronce les sourcils. Et puis son visage se déride, se purifie, s'illumine. Elle arbore maintenant un sourire radieux, malgré deux larmes qui coulent le long de ses joues. Elle rit doucement en reniflant. Pourtant elle semble encore hésiter, refréner ses émotions. J'aimerais tellement la voir complètement joyeuse, totalement libérée de ses soucis. Je me laisse aller à ces quelques secondes de bonheur, celui d'avoir rendu ma fille heureuse pendant un instant, celui d'avoir retrouvé ma place de père. Je vais pour caresser sa joue.

— Tu es ma fille. Mais... mais... ? comment t'appelles-tu ?...

Son visage se referme instantanément. Elle éclate en sanglots et quitte précipitamment la pièce. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Je n'ai pas fait exprès, mais j'ai fait quelque chose de mal ; je m'en veux ; j'ai fait du mal à ma propre fille.

Quelques minutes plus tard, c'est la jeune femme qui s'est occupée de moi toute la journée qui vient me chercher pour dîner. Arrivé dans la salle à manger, un homme vient à ma rencontre et m'embrasse. Ma fille l'interpelle :

— Arrête la télé, Marc ! On va dîner... Bertrand m'a prévenu qu'il rentrerait plus tard et m'a dit de ne pas l'attendre.

Le dîner est morose. Je sens qu'on parle de moi à mots couverts. Je me sens étranger, comme si ma fille et ces personnes qui s'occupent de moi ne me reconnaissent pas comme un des leurs. Il est même question que je quitte la maison et que je dorme ailleurs. C'est l'homme qui n'est pas là qui le voudrait ainsi. Mais je souris intérieurement car je sais que c'est impossible : ils ne pourront pas déménager mon lit. C'est un secret que seuls mon épouse et moi connaissons. Je leur montrerai et la vérité éclatera au grand jour. Ils reconnaîtront ma juste place dans cet appartement.

Le repas terminé, ma fille me ramène dans ma chambre. Je veux lui montrer le secret qui me lie à cette habitation. Malgré ses protestations et malgré les douleurs dans mes articulations, je m'agenouille péniblement sur la descente de lit. Mes doigts parcourent doucement le parquet, écartent un bout de tissu et dévoilent le pied du lit ; ils remontent maintenant contre le bois, jusqu'à une petite équerre métallique fixée au mur ; les têtes des vis sont émoussées, presque lisses. Je lui fais constater : le lit est irrémédiablement solidaire de l'appartement. Ma fille ne semble pas se rendre compte de

la portée de cette révélation. Elle sourit un peu gênée et me fait relever précautionneusement.

— Bonne nuit, papa. À demain.

À travers la cloison j'entends une conversation houleuse. Une voix féminine, que j'attribue à ma fille, s'indigne :

— Oh dis, c'est pas toi qui t'en occupes tous les jours !

Un homme répond vivement et affirme péremptoire :

— Mais il divague complètement ! Et puis il erre lamentablement dans l'appartement.

La jeune femme prend ma défense :

— Non, il se promène... Il redécouvre chaque jour ; il ne fait rien de mal...

Cela m'inspire :

« Heureux qui comme moi, même jour réitère. »

L'homme qui s'appelle Marc abonde :

— Quant à ses problèmes d'expression, on va dire qu'il vagabonde dans la langue, c'est tout...

« Chaque jour je parcours la vaste langue où j'erre, »

Ma fille complète :

— En fait il arpente ses souvenirs, il sillonne sa mer intérieure.

« une langue de terre avançant sur la mer,
aride et asséchée où ne pousse plus guère
qu'une lande balayée par des vents contraires. »

Eux, ils me comprennent, et cela m'embaume le cœur ; l'autre homme, il me con tout court.

La voix masculine tranche :

— Ça ne peut plus durer comme ça. Allez, je vais le remplir ce formulaire pour la résidence médicalisée !

Après quelques minutes de silence, il interroge :

— C'est quoi déjà son troisième prénom ? Ah oui : Ulysse.

Alors je m'appelle Ulysse... ? Cruelle ironie du sort, c'est le bourreau qui veut m'expulser qui me rend mon prénom.

Je ferme les yeux, serein ; j'en ai vu d'autres.

Les douleurs de mon corps allongé s'apaisent.

Je m'endors plein et fatigué du périple effectué aujourd'hui.

Ce matin le réveil a sonné comme tous les jours à la même heure. Lentement je me sèvre du sommeil évanescent. Délicatement je cisaille le voile vapoureux de l'inconscient. J'émerge enfin. Je me lève et, écartant les volets treillisés, je verse du soleil par vagues. Une journée agréable commence.

Aujourd'hui je vais aller me promener...

La Petite Ceinture

L FAIT CHAUD, tellement chaud. Gin a du mal à croire qu'on est seulement le samedi 21 avril. « Bordel, mais qu'est-ce que ce sera cet été ! » Gin avance d'un pas aussi lourd que l'air, ne prend même pas la peine de soulever ses pieds. « Tant pis pour mes semelles », se dit-elle.

« Hey Ginette ! » entend-elle sur le trottoir d'en face. Elle a horreur qu'on l'appelle par son prénom.

Bordel de merde, ses parents auraient dû faire de la prison pour avoir osé l'appeler ainsi en 1992. « Tu comprends, chérie, c'est en l'honneur de ta grand-mère que tu n'as pas connue... » « Je comprends que dalle, oui ! J'ai pas à subir tes traumatismes de mère-fille névrosée qui n'a jamais assumé que sa mère se soit suicidée devant elle. » À quinze ans, lorsque le voisin était venu toquer à sa fenêtre avec la bouteille de gin qu'il avait piquée à ses parents, elle avait eu ce qu'elle prenait pour un éclair de génie.

— Désormais, Léonard, je m'appelle Gin, annonça-t-elle en sifflant une gorgée. Elle recracha aussitôt. Léonard pouffa.

— Tu peux pas porter le nom de quelque chose que t'aimes pas, c'est stupide !

— Tais-toi, tu comprends rien. L'amour c'est comme tout, ça se décide. Et j'ai décidé que j'aimais le gin.

Alors, elle avait avalé une énorme gorgée, non sans faire la grimace.

Léonard était loin maintenant. Ou plutôt, elle était loin. Après tout, c'est elle qui avait quitté leur village. Pour finalement se retrouver à se liquéfier dans une ruelle étouffante et puante en plein mois d'avril. « Je ne suis pas sûre de pouvoir dire que j'ai réussi ma vie, en ce moment », pense-t-elle.

— Ginette !

Ah oui, c'est vrai. On l'appelle. Elle tourne la tête, et reconnaît Jocelyne, en terrasse de son PMU, occupée à scruter les passants. Gin traverse.

— Salut Jocelyne, comment vas-tu ?

— Bien, et toi, ma belle ? Tu veux un café, c'est la maison qui offre ! La maison offre tout à Ginette, dit-elle avec un clin d'œil.

— Jocelyne, je t'ai déjà dit, je déteste qu'on m'appelle Ginette.

— Ah oui, désolée, vraiment, je ferai attention, dit-elle comme à chaque fois.

Du haut de son mètre cinquante, avec ses taches de rousseur et ses fossettes, Gin n'y échappait jamais. Carte d'identité demandée à l'entrée de chaque bar. Jocelyne avait alors regardé la photo rapidement, puis s'était longuement attardée sur le prénom. « Ginette, c'est si beau ! » « Elle a fumé, la vieille, ou quoi ? » avait chuchoté Gin à ses amis. C'était il y a un an.

— Va pour le café, soupire Gin.

Jocelyne file en cuisine, sourire aux lèvres.

— Alors, que caches-tu dans ton sac en toile aujourd'hui ?

— Des affiches pour le prochain festival au Parc floral. Je dois les poser dans un maximum de boutiques, et dans la rue. Cinquante centimes par affiche posée, avec une photo comme preuve.

— Dis donc, tu ne dois pas dépasser le SMIC à ce tarif-là !

— Je l'atteins rarement, pour tout t'avouer. Mais je préfère être dehors que tourner en rond dans mon appartement. J'ai pris le rythme à force de faire ça tous les week-ends. En journée, je fais le tour des magasins, le soir je m'attaque aux bars, et la nuit je m'occupe de la rue. En plus, à force d'aller aux mêmes endroits, les proprios me reconnaissent et me laissent faire. Ils savent que je suis réglo. Parce que la première fois, je te raconte pas comment ils sont méfiants ! Et vas-y que je regarde ta tronche, montre-moi ton affiche, c'est pas un truc porno, par hasard ; ouais, il nous reste un petit espace juste derrière les toilettes, entre le PQ et la chasse d'eau ; mais non, tu ne peux pas la poser, on le fera nous-mêmes... Et finalement, tu reviens la semaine suivante et ton affiche n'est pas là. Ça m'a bien pris deux mois avant d'être prise au sérieux. Maintenant, je rentre, je salue les employés, je discute un peu, je colle mon affiche, et j'ai même le droit parfois à une pâtisserie, un café, et même un petit verre quand c'est l'heure

La Petite Ceinture

de l'apéro. Bref, ça paie pas des masses, mais j'ai du bon temps. Et puis j'adore marcher. Je découvre des ruelles qui existent simplement parce qu'elles sont inscrites sur les plans, mais auxquelles personne ne prête attention, pas même leurs habitants. Si on les effaçait des cartes, ces ruelles disparaîtraient aussitôt ! Pouf ! Je peux te dire qu'on est plutôt nombreux à faire ce boulot. On se croise la nuit, on se jauge, puis, à force, on se salue. On s'entraide même, parfois. On respecte les emplacements habituels de chacun. Bien sûr, il y a toujours quelques nouveaux qui se croient au-dessus des règles nocturnes, mais ils ne font pas long feu dans le milieu. Deux ou trois gars font en sorte que les choses soient bien claires, et en général, on ne les revoit plus. Pas dans le quartier, du moins.

— Parce que vous avez « vos » quartiers ?

— Ben ouais, en quelque sorte. Le mec qui t'embauche te donne un certain périmètre. Moi, je suis toujours dans la partie est de la rive droite. Puis, en fonction du lieu de l'événement, tu es concentrée sur un certain arrondissement. Là, avec ce festival, je m'en vais coller des affiches à Vincennes, Montreuil, et autour de la Nation. D'ailleurs, je dois filer. Merci pour le café, Jocelyne, à demain !

— À demain, la belle !

Gin ramasse ses affaires et reprend sa route. Il est déjà presque dix-sept heures, mais il n'était pas question de sortir avant avec ce soleil. « C'est un coup à choper une insolation, et pas pouvoir travailler demain. De toute façon, j'ai toute la nuit devant moi. » Elle décide de commencer par la Nation, afin d'être sur la Petite Ceinture pour le coucher du soleil.

La Petite Ceinture, c'est son refuge, son espace de liberté. Enfin, leur espace de liberté, car elle n'est jamais seule. Difficile de dire que la nature y a vraiment repris ses droits — on est dans Paris quand même, merde — mais Gin trouve quand même cet endroit sauvage à sa manière. Des herbes en friche, des tags en veux-tu, en voilà, et plusieurs âmes errantes mais loin d'être perdues. « Allez, ce sera ma récompense, un petit coucher de soleil sur Philippe Auguste et Saint Louis. »

Gin a les épaules rougies par les sacs. À chaque affiche posée, elle se dit que c'est au moins dix grammes de moins à porter. « Quelle victoire ! » ironise-t-elle. Presque huit heures et demie, il est temps de se mettre en route vers le passage secret.

Ils sont déjà une petite dizaine, installés au milieu du pont au-dessus du cours de Vincennes, le meilleur spot pour le parfait alignement des colonnes et de la tour Eiffel. Gin en reconnaît certains, et s'assoit

discrètement à côté de Mado. Son vrai nom, c'est Madeleine, mais comme Gin, elle ferait bien un procès à ses parents. Alors, Madeleine est devenue Mado.

— Alors, encore à faire ton taf de merde pour payer tes études de merde ? dit Mado, avec un petit sourire complice aux lèvres.

— Ferme-la et passe-moi une bière. C'est cool, l'histoire. Tu vois, si tu m'avais pas cassé les couilles, je t'aurais raconté plein de belles anecdotes sur les deux colonnes devant nous, sur ces rails qu'on considère comme notre maison. Mais comme t'es chiante, tu te coucheras aussi bête que ce matin.

Mado rit, et donne une bière à Gin.

La trentaine bien entamée, Mado a toujours prôné l'autodidaxie. Elle sait très bien que Gin est une tête, et tente depuis des mois de la persuader de lâcher l'université.

— Bordel, t'as tellement de capacités ! T'as besoin de personne, et t'apprendrais beaucoup plus vite si tu suivais ton propre rythme. En plus, l'histoire s'apprend dans les musées, dans les bibliothèques, dans les rues, en voyageant, au grand air, quoi ! Pas le cul vissé sur une chaise.

— Je le sais bien, Mado, mais la liste des musées que j'ai visités ne remplace pas un diplôme sur mon CV. Je veux juste ce foutu bout de papier, un truc officiel.

— Comme tu veux.

Cette discussion avait lieu au moins une fois par mois. Et une fois par mois, Gin sentait dans cette dernière réponse la déception de Mado.

— Dans trois mois, j'ai ma licence, alors pas question de décrocher maintenant. Discussion close, dit Gin en décapsulant sa bière.

— Bien reçu, princesse. Dans quel quartier vas-tu ensuite ?

— Je pense revenir tranquillement vers chez moi en passant par Montreuil. J'aimerais poser encore une trentaine d'affiches avant que les bars ne ferment.

— Je t'accompagne. Je dois passer au « Drunken » ce soir.

Ça y est. Les colonnes, la tour Eiffel et le soleil rougeoyant sont alignés. Le silence se fait sur la Petite Ceinture, l'espace de quelques minutes. Puis le soleil disparaît de l'horizon sans se retourner. Les discussions reprennent sous les étoiles qui se réveillent à peine.

— Que vas-tu faire au « Drunken » ?

— Des amis ont lancé leur propre bière dans les Landes. Je vais aller la faire goûter aux serveurs, en espérant qu'ils en commandent quelques fûts.

— J'aurai le droit de la goûter ?

— Oui, bien sûr. C'est une double IPA, huit pour cent, c'est pas du panaché, je te préviens.

— Parfait, je n'aime pas le panaché. Bon, on se met en route, sinon je n'atteindrai jamais mon quota.

Les bars regorgent de monde, impossible de savoir où finissent les terrasses et où commencent les trottoirs. Les filles se frayent difficilement un chemin jusqu'au comptoir, crient dans l'oreille du serveur et s'en vont coller une ou deux affiches, selon la taille du bar. Le rituel se répète durant presque deux heures. Elles arrivent au « Drunken », qui n'échappe pas à la règle. Les clients préfèrent s'asseoir sur le perron de la maison d'en face, plutôt que de profiter des canapés disposés à l'intérieur du bar. Alors forcément, le petit vieux ouvre sa porte et les chasse à coups de chaussons pour la troisième fois. « Pour la retraite tranquille, il faudra repasser, les cocos », pense Gin.

— Merde, les canettes sont chaudes, depuis le temps que je les traîne. J'espère qu'ils ont un congélateur. Je vais aller voir le serveur, attends-moi dehors.

Mado revient avec des canettes, qui ne ressemblent pas à celles qu'elle avait en entrant.

— Bon, les canettes sont au froid, je nous ai pris de quoi patienter, annonce-t-elle avec un grand sourire. Alors, tu l'as revu, ce petit mec qui collait des affiches ?

— Je l'ai vu le week-end dernier, effectivement. C'était la nuit, je faisais les affichages de rue vers la Bastille. C'est drôle, je l'avais seulement croisé dans le vingtième auparavant. Et là, paf. Même spot, même heure.

— Lui as-tu parlé ? Vous avez peut-être le même employeur qui vous donne les mêmes horaires et lieux, ce serait logique.

— Justement, il y a quelque chose d'étrange. Ses affiches sont très énigmatiques. Pas d'infos, juste un logo et une date. J'ai cherché sur Internet, rien. *Niet, nada*. Depuis que je le croise, il pose toujours la même affiche, avec la même date. Dimanche 29 avril.

— Ça sent la super-grosse soirée !

— Une soirée sans lieu, il n'y a pas grand monde qui risque de se pointer.

— T'as bien regardé les affiches ?

— Oui, j'ai même pris une photo, regarde, dit-elle en sortant son téléphone.

Un flamant rose avec une patte repliée sur fond noir, la date du 29 avril, c'est tout. Dur de faire plus simple comme affiche. Les gars n'ont pas dû se ruiner à ce niveau-là.

— C'est simple, mais beau.

— Je trouve aussi.

— Avez-vous fini par parler ?

— Non, je n'ose pas. Il paraît si concentré, j'aurais l'air d'une cruche en manque d'attention.



Justine Soubiran

Biographie de l'auteure

Depuis presque dix ans, Marie publie ses chroniques musicales à travers différents supports : journaux étudiants, webzines culturels... Après avoir pris des cours d'édition et de création littéraire à l'université au Québec, elle passe enfin le cap de partager ses nouvelles avec le grand public. Depuis quelques mois, Marie découvre aussi le monde de la radio avec une chronique diffusée régulièrement sur une radio landaise locale, Waveradio. De nature curieuse, Marie s'intéresse à tous les supports et formats propices à la création littéraire.

— Si on le croise cette nuit, je te garantis que j'irai ! Bon, les canettes doivent être assez froides à présent, allons-y.

Les filles pénètrent dans le bar, s'assoient dans un canapé. Mado fait signe à un serveur — probablement en charge des commandes — qui les rejoint avec les fameuses canettes.

— David, enchanté, dit-il à Gin. Passons aux choses sérieuses tout de suite, j'ai hâte de goûter ça !

David ouvre une canette, Gin et Mado l'imitent.

— Peux-tu me parler un peu de tes amis, Mado ?

— Je les ai connus quand je travaillais sur un camping dans le Sud-Ouest durant l'été 2013. Ils étaient étudiants, et ça faisait plusieurs fois qu'ils faisaient leur propre bière afin de faire des économies. Bien sûr, la première fois, c'était plutôt dégueulasse. Mais quand je les ai rencontrés, ils avaient acquis assez d'expérience pour que tous les employés du camping préfèrent leur bière à la vulgaire Kro du bar du camping. Durant l'été, ils ont vendu tout ce qu'ils avaient fabriqué pendant l'année scolaire, autant dire que ça été un franc

La Petite Ceinture

succès ! Ils passaient leur seule journée de congé de la semaine à faire des allers-retours jusqu'à leur appartement étudiant où étaient entreposés leurs stocks. Ils ne s'attendaient pas à ça, les cocos. Ils faisaient de tout, des saisons, des ambrées, des stouts, mais la meilleure était définitivement leur IPA. Et voilà, cinq ans après, ils ont monté officiellement leur petite boîte, ils se sont fait une bonne clientèle dans le Sud, et ils tentent maintenant de percer à Paris. Celle que tu as entre les mains est une double IPA, variété Citra.

— Ouais, je vois, ça me parle. Mais il y a autre chose, non ?

— Effectivement ! Une bonne dose de pin, répond Mado en souriant.

— La vache ! C'est vraiment cool.

— C'était leur moyen de faire une bière qui leur rappelait leurs étés à la dune du Pilat.

— C'est une bonne idée, les IPA se marient vraiment bien avec un parfum herbacé ou floral. La canette est belle, simple mais belle. En ce moment, je n'ai pas de double IPA en fût. Penses-tu que je pourrais être livré pour mercredi prochain ?

— Sûrement ! Attends, je les appelle tout de suite.

Mado sort du bar, et Gin, qui n'a pas décroché un mot depuis un quart d'heure, sourit bêtement à David.

— Dis, j'ai des affiches à poser pour un festival au Parc floral, penses-tu que je pourrais en coller une dans ton bar ?

— Oui bien sûr. Interdiction de coller par-dessus une affiche si l'événement n'a pas encore eu lieu, c'est la règle.

— Je comprends, évidemment.

— Je peux voir ton affiche ?

Gin en sort une de son sac en toile, et la déroule sur la table. Mado revient, le sourire aux lèvres.

— Ça devrait le faire ! On peut parler prix, si tu veux.

Gin sent qu'elle sera de trop. Elle récupère son affiche, et cherche un endroit qui la mettra parfaitement en valeur. Sur la porte d'entrée, pour se faire petit à petit déchirer par tous les clients bourrés ? Dans les toilettes, pour passer inaperçue au milieu de milliards d'autocollants ? Pas top. Gin fait le tour du bar, scrutant attentivement chaque recoin de mur encore vierge. Le comptoir, le plafond, la porte du local à poubelles, tout y passe. Et c'est là qu'elle le voit. Le flamant rose. Au-dessus du bar. Il la nargue. Gin retourne vers les canapés.

— Dis-moi, David, tu as remarqué cette affiche, avec le flamant rose ?

— Oui, j'étais là quand le gars est venu la poser.

— Un grand blond ?

— Je crois bien, oui, mais tu sais, les mecs, c'est pas mon genre. Alors, je m'attarde pas trop.

— Lui as-tu parlé un peu ?

— Brièvement. Il avait un sacré accent ! Pas très souriant, plutôt discret. Et rapide. J'ai à peine eu le temps de servir une bière qu'il était parti.

— Est-ce qu'il t'a donné plus de détails sur la soirée ?

— Non, mais je l'ai entendu dire, en collant l'affiche, que ça allait être « sauvage ».

— Ok, merci.

Gin termine sa canette de bière, et colle son affiche à côté du flamant rose. « Et pourquoi pas par-dessus ? Cela le ferait peut-être sortir de l'ombre. »

— Évidemment, son pouvoir psychique lui aurait permis de voir que quelqu'un aurait recouvert son affiche, et il viendrait ici *illico presto*.

Gin sursaute. Mado est juste derrière son épaule.

— Tu penses à voix haute, ma vieille. Bon, j'ai fini de discuter avec David, j'y vais. Fais attention à toi quand même, parce que si tu te fais agresser, tu ne courras pas vite avec ces kilos d'affiches sur l'épaule !

Mado s'efface au milieu de clients, et disparaît dans la ruelle.

« Elle n'a pas tort, pense Gin. Bon, allez, encore une dizaine de bars, et ça ira pour aujourd'hui. »

Sur le chemin de l'université, mercredi matin, Gin tombe nez à nez avec ces fameuses affiches. Mais cette fois, ce n'est pas un flamant rose, mais un rhinocéros blanc qui trône au centre. En bas, toujours cette même date.

« Qui approche d'ailleurs, puisque nous sommes le 25, remarque Gin. Qui ferait une soirée un dimanche soir ? Remarque, le mardi suivant étant férié, peut-être que les organisateurs comptent sur le fait que les fêtards feront le pont. En tout cas, sans autre indication que la date, ils n'auront personne ! »

Samedi 28 avril, Gin reprend son rythme de col-leuse d'affiches de fin de semaine. Il fait toujours aussi chaud, et Jocelyne l'appelle toujours Ginette. Elle ne s'attarde pas au PMU, puisque ce soir elle doit bosser à Bastille, et elle veut quand même être sur la Petite Ceinture à temps pour le coucher de soleil. Et la rue de Lappe va bien l'occuper pendant une demi-heure.

Deux heures plus tard, Gin s'autorise une bière au bord du bassin de l'Arsenal. Le soleil est encore haut, et la bière est excellente. Fraîche, fruitée, Gin se détend enfin, relâche ses épaules. Elle fixe les péniches sur le quai d'en face. Elle laisse ses yeux divaguer, et finit par s'assoupir.

Lorsqu'elle entend un bruit, elle met quelques minutes à réaliser que ce n'est pas dans son rêve. Le temps d'ouvrir les yeux, elle distingue à peine la silhouette d'un grand blond quittant le quai.

« Merde, c'était sûrement lui ! »

Elle jette un coup d'œil à ses affaires pour voir s'il ne manque rien. Mais au fond, elle espère que le mec a « rajouté » dans son sac à main un papier avec son numéro. Rien. Tant pis. C'est l'heure de se diriger vers la Petite Ceinture. Alors elle la voit. Elle est là, collée autour de la bitte d'amarrage à quelques mètres de Gin. Pas de flamant rose, pas de rhinocéros, mais un puma. Et toujours le dimanche 29 avril.

« Putain, ça devient flippant, cette histoire, faut que je raconte ça à Mado. »

Gin rejoint le métro en courant presque.

— Trois affiches en une semaine, bordel, conclut Gin.

— C'est un petit rigolo, ton mec, là.

— Je n'y comprends rien. Aucune trace sur Internet, personne ne lui a vraiment parlé ni le connaît dans les bars, et aucun des poseurs d'affiches ne peut me renseigner.

— On dirait un témoin de Jéhovah qui annonce la fin du monde, ou n'importe quel autre merdier.

— Je te jure, j'ai même peur de ce qui pourrait arriver demain.

— Sois pas stupide ! C'est juste une énorme soirée, t'as pas été invitée, et t'es jalouse, dit Mado en lui adressant un clin d'œil.

— Non je stresse vraiment ! Je ne sais pas comment t'expliquer, un mauvais *feeling*.

— Bon, ma cocotte, on va aller chercher quelques bières, et revenir passer la nuit ici. Je crois que ça te fera du bien.

— T'as raison. Le coucher de soleil était carrément canon, ce soir. Je ne m'en lasse jamais, tu sais. Tu ne peux pas te lasser de voir cent fois un coucher de soleil. Ils sont tous uniques.

Vers trois heures du matin, Gin s'endort à même les rails. Les bières lui permettent de croire qu'elle se couche délicatement sur un matelas de luxe, et ses yeux se ferment sur la vision de Mado qui se lève pour aller uriner contre la rambarde.

Le soleil traverse ses paupières et la réveille. Son esprit est embrumé, le mal de crâne commence à se diffuser.

— Bordel, ma tête tremble, annonce-t-elle. Pas de réponse de la part de Mado. Mado ? Putain, Mado, ne m'oblige pas à ouvrir les yeux. T'es où ?

— C'est pas ta tête qui tremble, chérie.

— Hein ? Je ne pige rien. Aïe ! Ma tête...

— Lève-toi.

— Tu veux que je dégobille, ou quoi ?

Mado ne répond plus. Gin sent qu'effectivement ce sont les rails et non son cerveau qui tremblent. Elle ouvre les yeux. Mado est debout contre la rambarde, et regarde le cours de Vincennes. Elle semble hypnotisée. Gin se lève difficilement et met sa main au niveau de ses sourcils pour se protéger du soleil. Elle suit le regard de Mado.

Un troupeau de zèbres.

« Un putain de troupeau de zèbres. »

— Ok, t'as mis quoi dans les bières, Mado ?

— Rien, chérie.

Mado est anormalement calme, presque dans un état second.

— Une heure que je suis levée, une heure que ça défile. J'ai vu des panthères, des babouins, des loups... On est dimanche matin, il est très tôt, et le cours est pratiquement désert. Mais quand les gens vont se réveiller... Ce sera la panique générale. La guerre civile. J'en ai déjà vu plusieurs se faire déchiQUETER par les lions. Les flics rappiquent pas, leurs voitures ne font pas le poids contre des troupeaux. Un hélicoptère est passé, mais il est déjà trop tard, je te le dis. Ici au moins, on est à l'abri. Ton petit blond, il prévoyait pas une soirée, Gin. Il prévoyait de libérer tous les animaux du zoo. De foutre le bordel...

Une girafe passe sous le pont et fixe les deux femmes.

— ... Et il a réussi.

— Ça va être sauvage.

La voix masculine vient de la droite. Gin se retourne et aperçoit le blond assis à côté d'elle, sourire aux lèvres.



Numéros encore disponibles (suite et fin)

N° 84 : *Passer au niveau supérieur*, T. Covolo ; *J'adore Cioran*, G. Jacquemont ; *La chambre d'Agathe*, C. Delamare ; *Le verre*, V. Struxiano ; *Ça fera l'affaire*, T. Pastierik ; *Le photographe*, M. Labbé ; *Trop cheum !*, S. Croenne ; *Nina*, P. Rivet ; *Défouloir*, F. Buclon ; *Neuf secondes*, M. Obadia-Blandin ; *L'aiguilleur*, J.-F. Gief.

N° 85 - **Concours 2019** : *Le dossier K*, S. Chalandre ; *Moucharabieh*, C. Hamet ; *Rouge-à-lèvres*, C. Vega ; *Le grand chien blanc*, P. Tournier ; *On ne s'attend jamais à la beauté pure*, M. Feugray ; *Celui qui avait un trésor*, S. Lucas ; *Bingo*, B. Fossey ; *Réunion de famille*, P. Portmann ; *Tout en haut*, M.-H. Moreau ; *La main qui a touché Pavarotti*, M. Demaurage ; *Tenir le mur*, M. Labbre ; *La chambre d'Agathe* (republ.), C. Delamare.

Le blockhaus

TOUT COMMENCE par un mail. Que je reçois un samedi d'avril 2019, à 19 h 20. Je suis au sous-sol de notre maison de ville, située en légère périphérie du centre historique de Vannes, dans le Morbihan. Une élégante bâtisse tout en hauteur des années 20, brique, pierre et surtout fer forgé. Je dis surtout car ce sont les balcons en façade, aux garde-corps ouvragés, plutôt rares dans la région, qui sont à l'origine de notre achat dispendieux. Un coup de cœur qui a sérieusement écorné notre reste à vivre comme disent les agents immobiliers, mais qu'importe. Dans cette cave saine je me suis aménagé un univers sans définition claire, baigné d'une pâle lumière artificielle et d'un air facile à respirer, encombré de revues médicales et paramédicales que je ne relirai jamais, de mon modeste bureau de pin blanc, de matériel informatique, de deux flippers en état de marche, d'un percolateur hors d'usage et d'une collection de raquettes de tennis dont les cordages attendent d'être retendus. Face à moi lorsque je suis assis, un vieux fauteuil en rotin ramené récemment d'un videgrenier des bords de l'Erdre dans lequel ma femme Clémence aime s'asseoir lorsqu'elle me rejoint pour évoquer des questions de gestion familiale.

C'est ici qu'au fil des ans j'ai creusé le sillon d'une existence apaisée, respectueuse des codes sociaux, une sorte de marginalité douce et silencieuse, qui évite d'attirer les regards et d'occuper le centre des choses. Il m'arrive de me demander par quel obscur cheminement j'en suis arrivé là, médecin généraliste apprécié de sa patientèle, époux d'une sophrologue réputée, cosignataire d'une œuvre familiale plutôt harmonieuse, sans aspérité ni cicatrice apparente, pour tout dire

assez inattendue dans mon itinéraire de vie. J'aurais parié sur un destin plus imprécis, une construction bancale, en état permanent de restauration.

Des étages supérieurs, en ce mitan du week-end, me parvient le bruit des pas de ma femme et de nos trois enfants, preuve pure et indiscutable qu'ils sont vivants et marchent sans mon aide. J'aime ce moment de la semaine. Celui du rassemblement, du cercle parfait. Dans quelques instants, nous enfilons une veste et partons à la pizzeria où nous avons réservé. Je ne participe pas aux conversations des miens mais suis relié à leur existence par l'entremise de leurs talons, à la verticale desquels il m'est facile, sans risque de me tromper, de poser une tête. Léa, 16 ans, la « petite » au pas désordonné dans le rythme et la destination, hésitant entre une trajectoire qui la mènerait vers un avenir dans l'humanitaire et celle, moins altruiste mais nettement plus réaliste, qui répondrait à son besoin quasi viscéral d'argent. Pas sûr qu'elle puisse concilier les deux mais sa démarche a tout le temps de gagner en maturité. Raphaël, 18 ans, lycéen lui aussi, à l'allure nettement plus assurée, ambitionne de devenir avocat, et pourquoi pas après tout, il a le verbe haut et de puissantes convictions pour son âge. Quant au pas de Léonid, il est imprévisible, fantasque et, en même temps, déterminé : étudiant à Nantes, il pourrait tout abandonner du jour au lendemain qu'il retomberait sur ses pieds, ferait fortune, financière ou éthique, et atteindrait en une paire d'années tout ce que sa personnalité empressée revendique de la vie. Il reste celui de ma femme Clémence, je le reconnais aussi mais ne l'ai jamais analysé, sa trajectoire lui appartient et rien ne pourrait l'en dévier.

L'en-tête du mail qui s'est ajouté dans ma boîte de réception révèle une adresse d'expéditeur inhabituelle, en tout cas elle m'est inconnue : roméo2007. J'ai cru d'abord à un élément indésirable et j'étais à deux doigts de le supprimer sans le lire en entier. Mais les premières lignes du message m'ont semblé trop bien écrites pour provenir de quelque hackeur inculte.

Voici ce qu'il disait.

« Bonjour,

« Vous ne me connaissez pas mais je vous demande de bien vouloir lire ce mail jusqu'au bout. J'ai une question simple à vous poser. Mais pour qu'elle ait un sens, il me faut vous dire qui je suis, vous raconter brièvement mon histoire et vous expliquer en quoi elle est reliée à la vôtre. Je dois avoir une petite dizaine d'années de moins que vous et viens de perdre mon père. Dans les derniers instants de sa vie il m'a fait une confession. Je ne suis pas le fils unique que je croyais être. J'ai eu un frère, que je n'ai pour ainsi dire pas connu, puisque j'avais à peine 4 ans lorsqu'il a disparu. Mon père a préféré faire secret de son existence pour, m'a-t-il expliqué, m'épargner un deuil impossible d'autant que ce frère aîné était, selon la terminologie de l'époque, "anormal". Il a disparu alors que nous passions nos vacances en Bretagne et fréquentions la plage de Tronoën, dans la baie d'Audierne. Un endroit plutôt sauvage, de ce que j'en sais, mais mes parents, du fait du handicap de mon frère, préféraient les lieux peu fréquentés. Quentin – c'est son prénom – trompait régulièrement la surveillance de mes parents et il lui arrivait de disparaître parfois une journée entière. Mais il finissait toujours par revenir ou être retrouvé. Jusqu'à ce 13 juillet 1982. Il s'est évaporé. Il n'est jamais revenu. Les gendarmes ont effectué d'intenses recherches. Ils ont fait intervenir des plongeurs, ont dépêché un hélicoptère pour survoler la zone. Rien, aucune trace. A-t-il été enlevé ? S'est-il noyé dans l'océan ? Le couple de mes parents n'a pas résisté au poids de ce mystère et à la culpabilité de n'avoir pas été plus attentif. »

Le message ne provoque en moi ni déflagration ni suffocation, comme il pourrait le faire. Plutôt une série de petites décharges électriques, à mesure que j'avance dans sa lecture. Ces impulsions successives, il me faut juste les amortir une à une pour que les souvenirs qu'elles réveillent trouvent une place dans le champ de ma conscience.

« Peut-être ce fait divers vous est-il resté en mémoire ? Car je sais que vous étiez familier des lieux, vos parents y possédaient une maison de vacances dont vous avez hérité. C'est ce qui m'amène à vous contacter aujourd'hui. Je vous en prie, ne perdez pas de temps à chercher comment je vous ai retrouvé, ce n'est pas le

propos et je n'ai utilisé aucun moyen illégal ou irrespectueux pour y parvenir. Mais j'ai besoin de renouer avec ce passé que mes parents, croyant bien faire, ont recouvert d'un voile obscur. Je ne sais si cette information a une importance mais, lorsqu'il fugait, Quentin se réfugiait souvent dans le blockhaus qui défigure la plage. Vous devez le connaître, c'est, d'après les témoignages que j'ai recueillis, un endroit où se retrouvaient fréquemment des enfants de vacanciers, bravant le plus souvent les interdits parentaux. Je me dis qu'en fouillant vos souvenirs, en interrogeant les enfants qui vous entouraient à l'époque, vous pourriez peut-être me révéler des informations cruciales.

« En espérant que ma sollicitation ne vous aura pas importuné et qu'elle suscitera une réaction de votre part. »

Au-dessus de ma tête les pas se sont estompés, comme s'ils voulaient ménager à la réminiscence de ce passé lointain la minute de silence qu'elle mérite. Ou serais-je devenu momentanément sourd à eux ?

Propulsé par le souffle du souvenir je me tiens immobile au sommet de la dune, là où la lumière est blanche et le vent maximal, la solitude vertigineuse et l'exaltation intense. Je suis assailli par le bourdonnement des déferlantes lointaines qu'aucun autre son ne parvient à corrompre. J'ai peine à croire que depuis mon adolescence il ne s'est jamais interrompu. À mes pieds je retrouve intact le tapis ondulant des oyats puis le large ruban de sable blanc, aussi blanc que les nuages étonnés de leur propre vitesse et qui disséminent dans le ciel des éclats bleus à la forme changeante, comme les pièces instables d'un puzzle géant. Et posé là, de guingois, le blockhaus.

Oui, j'ai connu ici ce garçon prénommé Quentin. Oui il est possible que je sois la dernière personne à l'avoir vu avant sa disparition. Ou serait-ce l'un de mes trois cousins et cousine avec qui je passais mes vacances à l'époque ? Eux aussi ont disparu de ma vie. Une évaporation naturelle, sans motif autre qu'une soumission paresseuse aux aléas de la vie, à la logique des chemins qui s'écartent et des liens qui s'effilochent jusqu'à lâcher, comme des câbles fatigués.

Oui, tous les quatre avons appartenu aux bandes de gamins qui percevaient les interdits parentaux (« Surtout vous n'entrez pas dans le blockhaus !... ») comme une incitation à le visiter, à déployer dans ses entrailles froides des jeux dangereux et interdits. À croire que les émanations pestilentielles qui en étaient prisonnières produisaient sur nos jeunes cerveaux les effets d'une drogue dure.

Si j'ai pu surmonter cet épisode de mon enfance dans lequel ce garçon fragile occupe une place centrale, c'est

Le blockhaus

au nom de la faillibilité de la mémoire humaine. Elle seule me permet de lui accorder le bénéfice protecteur du doute. Que s'est-il vraiment passé ? Quelle est la part de fantasme dans ce fatras de souvenirs salés et embrumés ? Qu'est-il advenu de Quentin ? En quoi l'un de nous serait de près ou de loin impliqué dans sa disparition ?

Il ne s'est pas écoulé une seule journée sans que je ne pense à lui. Il est le commencement de tout, l'axe de mon existence, l'élément humain autour duquel je me suis inventé. Sans lui je ne serais pas là. La maison familiale que j'occupe aujourd'hui reste reliée aux boyaux de ce blockhaus par je ne sais quel conduit symbolique où le courant passe sans discontinuer et électrise mes pensées. Il a fait de moi un exilé permanent et tourmenté.

De mes deux cousins, seul l'aîné, Philippe, 16 ans à l'époque, a marqué ma mémoire. Garçon brun au corps parfait, il agissait sur moi comme un aimant surpuissant. Les vacances consistaient à son contact à me laisser emporter dans les remous de son sillage, parenthèses annuelles pendant lesquelles mon jugement était aboli, les marqueurs fragiles de ma jeune personnalité effacés. Je ne saurais dire si je l'aimais ou pas, il monopolisait mon attention. Était-il bon ou mauvais ? Je pense qu'il était alternativement les deux, une âme grise veillant sur nos tribulations estivales. Rien de mal en sa présence ne pouvait arriver à son frère Léo ou sa petite sœur Astrid, il les protégeait. Mais pour ce faire il était capable des pires brutalités à l'encontre d'un être faible.

Ce paradoxe aura été le carburant des événements qui suivent. Nous fréquentions la plage dès le matin, avant l'arrivée des rares familles et nombreux surfeurs, et avions remarqué la présence insistante d'un garçon malingre, au corps tordu comme s'il était sujet à des douleurs permanentes, trop grand pour son âge présumé, le visage barré d'une mèche poisseuse et longue. Tout était excessif chez lui et nous l'avions rapidement affublé du surnom de Sauvage. Sa démarche mal assurée, les rotations désordonnées de sa tête, son comportement extatique faisaient peser sur notre territoire un malaise permanent, un vent mauvais. Le Sauvage semblait être né dans le blockhaus, n'en sortant que pour nous regarder et reprendre de l'air, comme un poisson rouge à la surface d'un bocal.

Les jours passaient et toujours il rôdait. Un jour Philippe a décrété qu'il était là pour mater sa petite sœur. Je ne pense pas que ce soit vrai. Il se tenait trop éloigné pour prendre un quelconque plaisir à assister aux jeux enfantins de ma cousine. Non, je crois que Philippe a trouvé dans cette sentence le motif légitime pour le chasser de notre champ de vision et

pré-justifier un éventuel dérapage. Si j'avais eu le courage ou l'occasion, je l'aurais prévenu, le Sauvage, je lui aurais dit de se tirer, de ne surtout pas rester là. Je n'ai eu ni l'un ni l'autre. Une fois encore j'ai laissé à Philippe la pleine responsabilité d'agir sans oser ne serait-ce que la contrarier. À aucun moment ne m'est venue l'intention de m'interposer entre la sentence et son exécution que je savais pourtant inéluctable et que je présentais rapide et radicale.

Je lui aurais dit : tu nous déranges. Car ici, malgré les aspérités des chardons bleus, la gifle permanente des vents dominants et des grains de sable aveuglants qu'ils charriaient, le feu des embruns, nous étions heureux, les pulsions adolescentes soumises à un trop-plein permanent d'air iodé, aux bourrasques de polychromies, de liberté et d'exaltations. Nous n'avions pas conscience précise de la beauté grandiose des lieux mais pressentions être les gardiens exclusifs d'un paradis étrange.

Le Sauvage était seul et immobile dans la semi-obscure lorsque je suis entré dans le blockhaus le lendemain matin. Constatant l'absence de Philippe à notre rendez-vous quotidien, un mauvais pressentiment m'avait attiré dans le goulot de la casemate que je connaissais si bien. Il était seul et soigneusement ligoté. Mon cousin semblait s'être absenté, ou l'avait-il abandonné à son sort ? Philippe avait utilisé pour l'attacher des pièces de grément qui traînaient dans l'appentis de notre maison de vacances. Un morceau d'écoute, brûlé aux deux extrémités pour ne pas s'effiloche, emprisonnait chacun de ses poignets. Ses bras étaient reliés par des manilles à un vieux crochet d'acier fiché dans la paroi de béton. Alors que cette contrainte aurait largement suffi à maintenir le Sauvage prisonnier pour l'éternité, Philippe s'était évertué à ficeler une de ses chevilles à une énorme traverse de ferraille. Malgré le filet de sang qui s'écoulait de l'une de ses narines, malgré les multiples traces de coups qui lacéraient son torse, le garçon, allongé sur le dos, les bras étendus, ne bougeait pas, ne disait rien, ne tentait rien pour se défaire de ses liens. Son regard vide était fixe, sa bouche entrouverte, comme s'il s'était réfugié dans une bulle onirique. Il ne réagit même pas à mon arrivée. J'étais étranger à ses pensées.

Je ne l'avais jamais approché à si faible distance. Sa peau grisâtre, ses cheveux longs et conglomérés, ses os proéminents, sa tenue qui se limitait à un caleçon vert sans motif et trop grand pour lui, déchiré, maculé de traces, tout laissait à penser que cet être venu de nulle part faisait partie de ces lieux où toute vie est abolie, où tout évoque aujourd'hui comme hier le chaos, la négation de la vie, de la grâce et de la dignité. Cette pièce bancale concentrait en ses entrailles toute la crasse de l'humanité, ses parois parlaient mais ne

prononçaient que des paroles ordurières, déclarations de guerre et d'amour brisées. Le Sauvage se fondait à cet environnement, il s'y était acclimaté, il était en harmonie. La puanteur régnante se mélangeait à sa probable odeur corporelle, qui sait.

Philippe entra furtivement, sans bruit. Il était en état de stress aigu, comme s'il venait d'échapper à un attentat. Nulle honte dans son regard qu'il posait alternativement sur son otage et sur moi, mais une détermination absolue. Il va décider de la suite des événements et j'adopte ma posture habituelle en sa présence, celle du complice immédiat et inconditionnel.

Que s'est-il passé entre ce moment et l'annonce de la disparition du Sauvage le lendemain matin ? Quel a été le déroulé exact de ce jour de Fête nationale ? Les faits semblent s'être disloqués dans ma conscience, leurs fragments sont présents mais refusent encore aujourd'hui de retrouver un semblant de logique chronologique. Ronflement des pales de l'hélicoptère... Voix désabusées de nos voisins plongeurs prenant volontairement part aux recherches et qui, une fois remontés, ôtant péniblement leur combinaison, s'adressent à nos parents pour leur dire que le garçon s'est très probablement noyé, que la mer finirait bien par rejeter son corps, l'océan finit toujours par rendre ce qu'il a pris, mais où il veut, quand il veut. Vague interrogatoire des enquêteurs à qui il nous suffit de dire : oui on le voyait tous les jours, mais pas hier ; hier on ne l'a pas vu, il n'est pas venu. Investigations bouclées à la hâte ; avec les fous, le champ des possibles est immense et échappe à la rationalité policière. Même si les gendarmes ont trouvé des pièces de grément étonnamment propres dans le blockhaus, ils n'en ont pas fait état devant nous. Pour eux comme pour les plongeurs, les surfeurs et nos parents, le garçon avait été emporté par quelque lame de fond ou s'était laissé surprendre par les caprices scélérats d'une baie, c'est si fréquent dans les parages. Mes cousins et moi, sans nous concerter, nous rangions à cet avis unanime qui semblait avoir été échafaudé pour arranger nos affaires.

Qu'est-il arrivé à Quentin avant que ses parents, perclus d'inquiétude, n'appellent les secours ? L'avons-nous libéré de ses liens ? Peut-être l'ai-je frappé à mon tour. Je ne m'en souviens plus. Je sais seulement que la vue de son corps dénudé, inerte et sale, posé sur son lit d'immondices, soumis à notre domination primaire, a réveillé en moi des volcans de pensées cruelles, un écoulement brûlant dans mes veines de fureur et de volupté. Ça, je m'en souviens. Il m'arrive encore aujourd'hui de les ressentir, intactes. Un rien les réveille. Serais-je passé à l'acte ?

Peu m'importe aujourd'hui de savoir si je suis de quelque façon que ce soit concerné par sa mort ou sa

disparition, responsable d'elle. En tout cas je ne porte pas le poids de cette culpabilité. La force de mes pensées a repoussé cette question au fin fond d'un tiroir de ma conscience, laquelle reste blanche et belle, il m'arrive même parfois de me dire que toute cette histoire n'existe que par l'épaisseur du mystère qui l'entoure, et que la réalité qui l'a fait naître n'est en fait qu'un fétu de paille, un minuscule détail de nos existences, la mienne, la sienne, celles de ceux qui m'entouraient à l'époque.

En levant la tête de mon écran, un peu sonné par ce marathon mémoriel, mon regard se pose sur une des citations inspirantes que j'ai imprimées sur des feuillets A4 avant de les punaiser aux murs : « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations. » C'est Nietzsche qui le dit.

Je ne dois donc pas être le seul dont la vie repose sur une omission fondamentale ou un arrangement avec l'histoire. Nous faisons tous de nos vies des récits fictionnels. Quel acte tangible est à même de faire lien entre ce jeu d'enfant en forme de vraie-fausse séquestration et la disparition d'un ado dérangé ? Quelle réalité ont fouillée les plongeurs et survolée les hélicoptères ? Qui peut le dire ? Qui a fait quoi, qui est responsable de quoi, quelle est ma part ? Les récits de nos vies ne sont pas vrais mais ils disent plus de vérité que s'ils l'étaient. Ne troublons pas l'ordonnement de nos mensonges et arrangements. Nous rendrions nos existences insupportables et leur coexistence illusoire. Construisons des scénarios où ce qui est farce et ce qui est grave font harmonie. À quoi bon la vérité si elle rend nos vies impossibles et fait d'elles des édifices fragiles qui s'effondrent sous nos pieds dès la première secousse ?

J'ai un goût de métal dans la bouche, au-dessus de ma tête le bruit des pas a repris son rythme initial, tout juste trahit-il un brin d'impatience ; je me penche sur le clavier et réponds au mail :

« Je suis vraiment désolé, mais je n'ai aucun souvenir des faits que vous relatez. Je vous souhaite bon courage dans votre quête de vérité. »

Puis j'ai supprimé tous les messages, reçus et envoyés.

Dans l'escalier, la voix douce d'Agnès m'a enjoint de me presser un peu, nous étions en retard et la table à la pizzeria risquait d'être attribuée à d'autres. La lumière du salon m'a ébloui, j'ai enfilé mes chaussures et ma veste, me suis assuré que mes papiers et mon téléphone étaient au fond de mes poches puis ai rejoint ma famille sur le trottoir. L'air était chaud. J'ai verrouillé la lourde porte d'entrée, j'ai souri à ma fille alors qu'elle passait le bras autour de ma taille pour m'accompagner.

Presque

CETTE SOIRÉE qui devait me divertir m'avait au contraire plongé dans un état mélancolique que je ne m'expliquais pas. Une bonne bière, mes amis tout autour, et un concert sympa dans un bar branché. Pourtant j'étais triste et je me demandais pourquoi. À mesure que l'ami de Ben enchaînait ses chansons sur scène, accompagné de sa guitare, il me provoquait quelques frissons. Sa voix était grave et son interprétation profonde. J'étais aussi bluffé par la qualité d'écriture de ses compositions. Le public l'applaudissait chaleureusement, les yeux rivés sur lui. Et son charisme captait la foule avec une simplicité déconcertante. L'amertume me gagnait de plus en plus. Car ce que je voyais sur scène, ça n'était pas qu'un musicien sympa et talentueux. Ce que je voyais, c'est tout ce que je n'avais pas eu le courage d'accomplir.

Le chant faisait partie de moi et pourtant je n'avais jamais clairement exprimé cette facette aux yeux des autres. Une ou deux fois lors de tremplins musicaux. Quelques mois de chorale. Mais plus régulièrement sous ma douche à l'abri du monde. Je savais que j'avais quelque chose car on me l'avait dit. Mais j'avais tellement peur du regard des autres que je n'étais jamais allé jusqu'au bout. J'enregistrais des sons chez moi et chantais tous les jours sans exception. Mais je demeurais toujours du mauvais côté de la scène. Je restais dans le public. J'étais sur le seuil et j'enrageais d'être si mou. C'est comme si j'attendais que quelqu'un vienne me chercher. Quelqu'un qui croirait en moi et en qui j'aurais confiance. Quelqu'un qui me tracterait de force pour m'aider à exister pleinement. Le problème, c'est que ce que l'on veut accomplir, il faut aller le chercher soi-même. Rien n'arrive quand on reste immobile comme moi. Rien n'arrive quand on dort si tard. Rien n'arrive quand on chante dans un pommeau de douche. Rien.

C'est cette impression que j'ai d'être sur le seuil depuis que je suis né. Comme une ampoule grillée qui clignote

de temps en temps, dans un élan insoupçonné. Comme un néon qui grésille. Coincé sur cette chaise, dans la salle de concert, je suis dans l'ombre, et je m'en veux. Englué dans cette déprime qui me paralyse, mon psy a toujours tout fait pour me garder la tête hors de l'eau. Mais la noirceur dans ma poitrine est massive. Comme un océan de pétrole qui se répand de partout et qu'on a du mal à juguler. Ce soir-là sur cette chaise, j'assiste au spectacle réussi d'un homme qui réussit. D'un homme qui ose exprimer son talent. J'assiste au versant positif de la pellicule de ma vie, et j'en suis un peu dévasté. Parce que je ne trouve pas la force de m'activer. Je suis cette main épuisée qui tâterait un mur dans le noir pour trouver l'interrupteur. Je suis éteint.

Je suis ému par les chansons de ce type, et bien sûr, la jalousie me traverse. Je lui trouve alors des défauts dans la justesse de sa voix, dans son look ou dans la maîtrise du micro. Et puis je capitule car cette haine ne sert à rien. Je ne peux pas lui reprocher mon propre manque de courage car je serais dans ce cas doublement lâche. On sort fumer une clope à l'entracte et Ben me présente un ami à lui qui travaille dans le sport, comme moi.

— Tu fais quoi, du coup ? me demande-t-il, en semblant se forcer.

— Je suis entraîneur de basket dans un petit club du Val-d'Oise, et toi ?

— Ah c'est sympa, ça, j'entraînais des jeunes aussi avant, mais j'en avais marre. Là je bosse à l'Insep¹ et ça c'est vraiment passionnant !

Que puis-je dire ? Cet entracte n'aura pas été la respiration dont j'avais besoin mais plutôt le coup de grâce dans mes poumons. Je croupis dans ce petit club de basket depuis toujours, sans trop de perspectives d'évolution. En plus d'entraîner les petits, je suis de corvée de buvette chaque week-end, je lave les maillots et comble les trous. Les autres coachs, plus diplômés,

1. Institut national du sport, de l'expertise et de la performance.

ont l'ascendant sur moi. Et tandis qu'ils s'occupent des équipes nationales, qu'ils partent en déplacement et choisissent leur emploi du temps, je reste à faire la compta du club dans un sombre bureau, en rêvant de bosser à l'Insep. Comme ce type en face de moi qui a réalisé son rêve et qui me laisse sur le bas-côté alors qu'il avance à deux cents kilomètres/heure. Le concert va reprendre, il jette son mégot par terre et l'écrase de son pied. Il m'écrase un peu moi aussi.

Est-ce le bal dansant de mes rêves inachevés ce soir ? Je me sens si peu glorieux qu'après ma troisième bière je lâche le groupe et décide de rentrer. Dans la nuit, les lampadaires bordent mon chemin et éclairent les murs de cette ruelle minuscule. J'y vois le portrait d'une vieille femme d'Amérique du Sud, et quelques graffs colorés que je ne comprends pas. Plus loin quelqu'un a écrit au feutre « je vous aime tous », et je suis surpris de ne voir aucun chibre dessiné en dessous, ni aucune insulte rabat-joie en réponse. Au contraire, d'autres plumes ont répondu par des messages de paix et cela m'étonne. Mais un peu de douceur, c'est toujours bon à prendre dans une grande ville comme celle-ci ! Sur le passage piéton que je foule pour rejoindre le métro, quelqu'un a noté au marqueur : « L'amour court les rues. » Pour moi, l'amour court toujours. Je repense à Emma qui m'a quitté pour cet Argentin. Le puzzle de mon cœur n'est pas tout à fait reconstruit. En solitaire, j'avance lourdement, un peu à l'aveugle. Et je ne me perds jamais puisque ma vie monotone emprunte toujours le même chemin.

Le mercredi je venais toujours une heure plus tôt au boulot pour préparer le matériel. Le complexe sportif comportait de nombreux étages avec trois salles de danse, une salle de judo, un étage cafétéria et le gymnase, situé au sous-sol. Comme chaque jour ou presque, j'appelais l'ascenseur, encombré d'un panier de chasubles sales dans les bras, et j'entraï dans cette cage de métal. J'appuyais sur le bouton « - 3 » et toute la potentialité de mon être se mettait alors en apnée pour plonger au sous-sol. Mais ce jour-là, quand les portes se sont refermées et que j'ai appuyé sur le bouton, il ne s'est rien passé. J'ai dû rappuyer plusieurs fois de suite et c'est au bout du quatrième essai que j'ai senti que quelque chose clochait. Car l'ascenseur entamait certes sa descente mais de manière saccadée et avec d'inquiétants grincements qui se faisaient entendre. Puis, d'un seul coup, l'appareil s'est mis à chuter violemment sur plusieurs mètres, à une vitesse fulgurante. En quelques fractions de seconde une panique terrassante m'avait gagné et j'avais cette sensation étrange que l'on ressent dans le ventre quand on pratique les montagnes russes. Je me cognai contre un des quatre murs en tôle et vis ma fin arriver. J'allais



D. R.

Biographie de l'auteure

Laura Chénier est psychologue clinicienne dans le champ de l'enfance, diplômée de l'université de Paris 7 Denis-Diderot. Elle écrit et chante depuis son plus jeune âge, et s'adonne à la fois à l'écriture de poèmes, de textes de prose et de chansons diverses. Depuis 2018, elle s'est consacrée à la rédaction de nouvelles, notamment dans le cadre de concours : « Ce qu'il reste », 2018 ; « Le maître du rien », 2019 [1^{er} prix du concours organisé par le centre culturel André-Malraux (78)] ; « Presque », 2019 ; « Vite », 2019 ; « Mordicus », 2020 ; « Je suis noire », 2020.

m'écraser comme un pauvre coucou esseulé ! J'allais mourir, brutalisé par la pesanteur ; écrabouillé dans une cage ! Mais l'ascenseur me fit mentir et stoppa brutalement, secouant toutes mes vertèbres. J'étais complètement sonné et la lumière clignotait faiblement au-dessus de ma tête. Je me sentais suspendu à un fil. Miraculé. Mais pour combien de temps ?

Une goutte de sang coula sur mon jogging et je me rendis compte en regardant dans le miroir que mon front était ouvert. Le petit écran noir n'indiquait aucun étage. Je ne savais pas à quel niveau je me trouvais. Après quelques minutes, je me suis relevé tant bien que mal pour appuyer sur le bouton d'urgence.

Presque

Ce bouton que j'avais observé un million de fois sans savoir que j'aurais un jour à m'en servir. Au bout d'un long moment, une voix enregistrée me demanda de patienter. Au bout de vingt minutes à me faire bercer d'illusions par cette femme dématérialisée qui répétait les mêmes mots, je perdis espoir et finis par me rasseoir. La cage tangua un peu. Il fallait que je pense à bouger lentement.

Je me souvenais que plusieurs fois mes jeunes avaient par mégarde appuyé sur ce bouton en s'adosant contre la paroi de l'ascenseur ou en le heurtant avec leur sac de sport. Les membres de la maintenance étaient sans doute lassés de ces fausses alertes. Et tous ces appels pour rien rendaient aujourd'hui le mien insignifiant.

Mon téléphone ne captait pas dans les bas-fonds de ce complexe, mais j'espérais que le gardien du gymnase remarquerait mon absence et l'ascenseur en panne, et qu'il ferait le lien entre les deux. Assis par terre je regardais mes baskets usées, mon vieux jogging couleur gris pyjama, mes mains posées sur mes cuisses, au bout desquelles des doigts sans ongle se reposaient. Mon sweat noir avec le logo de ce club que je n'arrivais pas à quitter. Comme si ce sigle était tatoué sur ma peau, et me marquait d'une impossibilité de m'enfuir. Mais les chaînes qui me retiennent sont dans ma tête, pensais-je. J'essaie régulièrement de me convaincre de ma valeur pour me donner une chance d'aller exercer ailleurs. Pour m'épanouir. Puis, l'instant d'après, je n'y crois plus de nouveau, et je me sens exécration. Je ne me sens pas à la hauteur alors je reste où l'on me tolère, même si l'on me méprise ; même si l'on me marche un peu dessus. Il est toujours plus confortable de côtoyer le familier qui nous éprouve plutôt que de s'aventurer vers un inconnu qui nous révélerait peut-être.

Pourtant aujourd'hui je vais peut-être crever dans cette cage d'ascenseur et, à l'image de ma vie, je remarque que je suis enfermé entre quatre murs comme je suis enfermé dans mes propres limites au quotidien. Enfermé dans le gymnase le jour quand le soleil brille, et le soir quand mes amis sortent. Enfermé dans un enclos où je m'abîme petit à petit. Dans tous les cas, si je sors de là je me jure de ne plus jamais respirer cette odeur de transpiration sur le terrain de basket, et cette odeur de renfermé qui m'étouffe depuis si longtemps. Je me jure de ne plus gonfler les trois cents ballons parce que Maxime en aura eu la flemme. Je me jure de ne plus moisir ici parce que même si j'aime mes petits, ma vie, je dois la vivre pleinement.

Je ne m'étais jamais imaginé la façon idéale de mourir. Mais la chute d'un ascenseur n'était pas vraiment dans mes plans. Surtout, mourir dans le club qui jamais ne

m'avait respecté ; mourir au sous-sol quand, pendant toutes ces années, on m'avait pris de haut. C'était là l'ironie la plus blessante. Et puis mourir seul sans que personne ne le sache... Ma vie ne tenait qu'à un fil, qu'à un câble, du moins c'est ce que je m'imaginai. Je n'y connaissais rien en ascenseurs et je ne savais pas combien de mètres ou d'étages il restait sous moi. Après tout, peut-être que je ne risque rien ? Je ne suis pas rassuré pour autant. Et si je sors de là, je me promets de chanter sans me cacher. J'ai tant de compositions accumulées dans mes carnets. Tant de choses à dire. Tant d'émotion à communiquer au monde. Tous ces soirs dans mon lit, où je me rêvais sous les projecteurs, droit dans mes baskets, dressé sur la scène, fier. Je veux essayer. À quoi bon avoir tout cela en moi si c'est pour mourir avec, sans le partager. J'ai peu confiance en moi certes, mais si la vie me donne une seconde chance, je surmonterai mes peurs, armé de mes chansons. J'ai cette colère envers moi-même et j'aimerais frapper la porte à coups de poings. Je me retiens car cela ferait tanguer la cage. Cette cage de six mètres carrés à peine qui concentre tous mes regrets, je veux la quitter. Je ne veux pas mourir et avoir été l'homme qui n'a jamais été ce qu'il est vraiment. Je suis littéralement coincé avec moi-même et je suis triste. Parce que je ne suis pas passionnant. Parce que, comme à ce concert hier, le constat est amer. Mais au bar, j'avais encore l'occasion de respirer. Ici je suffoque et c'est peut-être foutu.

J'entends les grincements des câbles au-dessus de ma tête et mon cœur s'accélère. Je ne bouge plus d'un poil. J'angoisse et j'ai peur de chuter encore. J'ai peur de chuter plus bas. Cette mort serait une belle allégorie de mon existence. Toujours chuter plus bas et, pour la peine, finir écrasé. Mais alors que je suis happé par toutes ces pensées moroses, une voix se manifeste et me surprend. Après une heure trente à croupir ici cette voix se met à m'appeler :

- Bonjour monsieur ? Monsieur ?
- Oui, bonjour, je suis là.
- Que se passe-t-il, monsieur ?
- Eh bien, l'ascenseur a lâché... en chute libre. Et après il s'est arrêté d'un coup, mais je sens que ça ne va pas tenir longtemps...
- D'accord. Êtes-vous blessé, monsieur ?
- Un peu au front mais rien de grave. Quand est-ce qu'on va me sortir de là ? vous savez ?
- Hum... Il y a une équipe qui devrait arriver d'ici soixante minutes environ.
- Soixante minutes ? Une heure... Mais si ça lâche ?
- Malheureusement c'est l'équipe la plus proche... Mais je vais essayer de trouver une solution plus rapide. Essayez de ne pas faire bouger l'appareil en restant bien immobile.

Une heure. Et ces câbles qui semblent souffrir. Je suis entouré de dizaines de chasubles bleues, rouges, orange. Toutes puantes. Si ça lâche, c'est la dernière odeur que je sentirai. La femme a une jolie voix, et si ça lâche, c'est son joli timbre qui sera le dernier son dans mes oreilles. Avant le fracas évidemment. Sa voix me fait du bien, et en même temps elle semble réciter son texte par cœur, si bien que je me sens comme un protocole.

— Monsieur, est ce que vous saignez beaucoup ?

— Non, ça va... Vous pouvez m'appeler Yohan, ça sera plus sympa de mourir en moi-même que de mourir en étranger !

— Vous n'allez pas mourir, monsieur, tenez bon, on fait au plus vite et je reviens vers vous. Mais surtout n'ouvrez pas les portes.

Ça va bientôt faire plus de trois heures et je commence à avoir froid. Je ne suis pas claustrophobe mais j'avoue que je me sens à l'étroit. J'ai froid et j'ai mal partout. J'aimerais détendre mes muscles, mais à chacun de mes mouvements les grincements recommencent. Alors je me fige comme une statue. Je lis et relis pour la centième fois la petite plaque dans l'ascenseur : « 1 000 kg, 13 personnes ». Je divise mille par treize pour connaître le poids moyen. Je fais toutes sortes d'opérations dans ma tête pour me distraire. Et pourtant, Dieu sait comme je ne raffole pas des mathématiques. Je me couvre de chasubles puantes pour avoir un peu plus chaud. Et la voix de la jeune femme me manque. Mine de rien, elle me tenait compagnie derrière ses phrases toutes faites. Je me mets alors à l'imaginer pendant sa formation, avec un photocopié sur lequel est sûrement inscrit le discours exact qu'il faut réciter aux personnes coincées. Je m'imaginais aussi qu'on lui explique les différentes formes de panique qui peuvent gagner les individus enfermés dans un ascenseur. Au bout de cinq heures, peut-être que je deviendrai fou moi aussi ? J'avais lu un jour que certains faisaient leurs besoins partout, d'autres se déshabillaient, ou se frappaient contre les parois pour enfoncer la tôle. D'autres encore forçaient l'ouverture des portes.

Cela faisait maintenant cinq heures que j'étais coincé, et pas de nouvelles des secours. J'avais soif et je sentais mon cou qui se raidissait. Avec cynisme je remarquais que ma vie n'avait été vécue qu'à moitié. J'avais tout fait à moitié et je n'étais jamais allé au fond des choses. J'avais laissé dormir mes volontés les plus intimes et, tout comme j'étais « presque » en vie dans ce pâle quotidien, j'étais aujourd'hui « presque » blessé. J'avais « presque » chuté dans cet ascenseur, mais pas entièrement. J'étais « presque » en danger de mort, mais peut-être pas. Je n'étais ni tout en haut ni tout en bas. En somme, rien de tranché.

Je décidai de rappuyer sur le bouton d'urgence, histoire de me rappeler à leur bon souvenir. Dix minutes plus tard, la jeune femme répondit :

— Bonjour, Yohan. Désolée, c'est la folie ici.

— Pas de souci. Ici aussi c'est la folie !

Je l'entendis rire un peu.

— L'équipe était coincée dans les embouteillages. Ils sont arrivés il y a une demi-heure, mais apparemment ils n'avaient pas les bons outils. Il leur faut percer le mur en béton pour vous atteindre. Ils s'apprêtent à sécuriser les câbles par en haut en attendant le matériel.

— Ah... Ok. Une vraie mission MacGyver alors...

— Oui ! Ils vont vous sortir de là. Je sais que c'est long mais soyez patient.

— D'accord... Ah, et, pourrais-je savoir votre prénom ? Je suis en manque d'humanité dans cette machine.

— Je m'appelle Marine.

— Merci, Marine. Votre voix me fait me sentir un peu moins seul.

— Ah, mais il y a dix personnes qui s'activent dehors pour vous tirer d'affaire ! Je vous l'assure, vous n'êtes pas seul. D'ailleurs, quelle est la première chose que vous comptez faire quand vous serez sorti ?

— Hum... Je prendrai une bonne douche chaude et je commanderai des sushis. Ensuite je me produirai en concert et je vous y inviterai.

— Yohan l'artiste... C'est un programme séduisant. Je dois vous laisser et couper mon micro ici car on m'appelle ailleurs. Bon courage.


Je pense que mon invitation a fait un immense flop, mais à vrai dire je m'en fiche. Car je n'ai pas grand-chose à perdre depuis les profondeurs de l'amer. Je regrette qu'elle ait dû me laisser à ma solitude, dans cette cabine froide. Je pense aux gamins et je me demande si on m'a remplacé ou si on les a renvoyés chez eux. Je suis certain que je suis la risée des autres entraîneurs. « Il n'y a que lui pour rester coincé là-dedans », doivent-ils se dire. Mais mon aigreur semble me quitter petit à petit. Ces gens-là n'ont plus autant d'importance. Je sortirai de cet ascenseur comme on sort d'une chrysalide. Je veux changer.

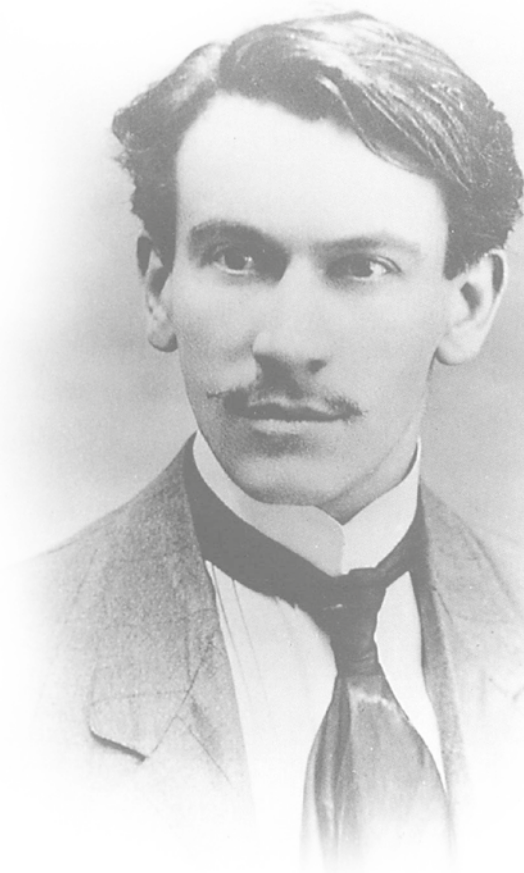
Cela faisait plus de neuf heures que j'étais là et je commençais à m'assoupir, lassé du peu de choses à contempler dans ma prison. Soudain, alors que je somnolais, je sentis un à-coup violent, accompagné d'un déchirement aigu. La cage venait de chuter d'au moins un mètre et mon bas-ventre était noué. La lumière s'éteignit totalement comme à la fin d'un spectacle. Je me dressai en sueur, attentif au moindre son. Retenant mon souffle comme si j'allais limiter ainsi les mouvements de l'appareil. Que font-ils, ces putains de secours ? Ces bras-cassés qui n'avaient pas le bon

Presque

matériel ! Je sens que je vais y passer ! Étaient-ils dans les embouteillages tout à l'heure ou ont-ils pris l'apéro ? J'étais calme, mais là, je ne peux plus attendre. Seul dans le noir, je cherche et trouve le bouton d'urgence. Mais comme je l'avais craint, la liaison est coupée. Marine est loin. Je me sens oublié. Pourtant j'ai tant de projets. Je comptais reprendre des couleurs et ne plus être transparent. Je comptais cesser de subir.

Je ferme les yeux avec force et tente de me rendre sourd aux grincements qui me menacent. J'essaie de m'évader de cette boîte en m'imaginant loin d'ici. Je suis épuisé à force de maintenir mon corps dans la même position depuis des heures. Et comme une armure contre la douleur et l'angoisse, le sommeil s'amène et je parviens à m'endormir, à mesure que l'espoir me quitte. Pourtant, après une trentaine de minutes, je commence à entendre des bruits de travaux qui se mélangent à mes rêves. Tout en somnolant j'entends comme un vrombissement qui se rapproche. Quand j'ouvre l'œil, j'aperçois deux mains qui écartent les portes de l'ascenseur avec force. Des bras m'agrippent et tirent mon corps affaibli à travers ce trou moyen percé dans le mur. Sans le savoir ils me mettent au monde et je nais pour la deuxième fois.

Deux mois plus tard, je n'étais plus ce néon qui grésillait. Car ma lumière intérieure avait pris le relais. Coincé sur cette chaise, dans cette même salle de concert, cette fois-ci je me suis levé à l'appel de mon nom. J'ai franchi le seuil, j'ai gravi ces trois marches qui m'avaient paru si hautes dans le passé. J'ai dévisagé ce micro qui me faisait face. J'ai hésité un instant, le souffle coupé. Puis je me suis lancé dans le vide en le remplissant de mes notes. Je me suis lancé dans le regard de Marine, assise au premier rang. Depuis je suis vivant. 



LOUIS PERGAUD NAÎT en 1882 à Belmont dans le Doubs. Son père est instituteur et a épousé une fille de fermiers dans la même commune. Jusqu'à l'âge de 7 ans il grandit dans son village natal avec son petit frère Lucien et ses grands-parents maternels qui vivent juste en face de l'école. Entouré de la bienveillance de ses parents, il parcourt bois et champs, vivant au contact des animaux de la ferme ou de l'environnement naturel. Ses premières années sont imprégnées par la vie rurale de ce coin de Franche-Comté. Toute sa vie sera marquée par son pays natal toujours présent dans son œuvre. Dans ce contexte d'implantation de l'école laïque et républicaine, son père, victime d'ennuis professionnels, est muté de village en village. Louis est un élève doué ; après quelques années de pension qu'il vit difficilement, il sera brillamment reçu à l'école normale d'instituteurs de Besançon. À 18 ans, lui et son jeune frère se retrouvent orphelins : ils perdent leurs parents de maladie à un mois d'intervalle. Pergaud est désespéré et pense au suicide. Il est épaulé par son ami le poète Léon Deubel (1879-1913), qui l'aidera à publier ses premiers poèmes (*L'aube* est éditée à compte d'auteur en 1904).

Louis Pergaud,

(1882-1915)

un rabelaisien en Franche-Comté

Il commence sa vie d'instituteur public mais se heurte à la population des villages où il est nommé qui n'aime guère ce maître anticonformiste et socialiste qui ne va jamais à la messe le dimanche. Ses seuls amis sont les chasseurs avec qui il parcourt les bois. Nous sommes à l'aube des années 1900 et la loi dite de séparation des Églises et de l'État échauffe les esprits. À 21 ans il épouse Marthe, institutrice dans le village voisin, mais le ménage ne sera pas heureux. Léon Deubel s'installe chez le couple, ce qui ne manque pas de provoquer des dissensions. De plus, la perte d'un bébé assombrit une union déjà bien fragile. Le couple Pergaud est muté à Landresse où Louis se lie d'amitié avec Jules Duboz, le cafetier-cordonnier, homme jovial, conteur à ses heures. Sa fille, la jolie et tendre Delphine, devient sa maîtresse et lui apporte une écoute qu'il n'a plus dans son couple, elle l'encourage à l'écriture.

En août 1907, sentant que son destin est ailleurs, Louis quitte sa femme et son métier, et part pour Paris rejoindre Deubel où ils vivent chichement dans un petit logement, Louis ayant trouvé un emploi à la Compagnie des eaux. Delphine les rejoint rapidement, et après un divorce conflictuel prononcé aux torts de l'écrivain, il se mariera avec elle. Deubel prend assez rapidement le large, Louis ne voulant pas subir à nouveau les désagréments engendrés par un « ménage à trois ». Leurs relations seront dès lors plus ou moins distancées.

Tout d'abord instituteur à Arcueil, Louis abandonne peu à peu son métier trop prenant, qui ne l'a d'ailleurs jamais passionné. « Poète, je le suis ;

instituteur plus guère... », écrit-il à l'un de ses amis. Il cherche à entrer à la Mairie de Paris : « L'hôtel de ville tarde bien à m'ouvrir ses portes et mon métier de chien m'épuise ; parti le matin à sept heures, je ne rentre guère qu'à cinq heures et quart éreinté au-delà de toute expression. C'est à Maisons-Alfort que j'opère maintenant avec 75 gosses qui ne savent pas assembler deux lettres ! » Il profite de ses vacances pour revenir avec Delphine à Landresse et retrouver les bois de sa chère Franche-Comté.

Heureusement le réseau littéraire parisien dans lequel il est admis peu à peu commence à l'apprécier (Lucien Descaves, Octave Mirbeau, Léon Bocquet...) et lui ouvre les portes des publications. Il travaille d'arrache-pied à des récits, huit en tout, qu'il placera entre 1909 et 1910 dans des revues d'avant-garde : *Le Mercure de France*, *Le beffroi*, *L'île sonnante*, *Les proses*, *La phalange*.

Comme pour le fabuliste La Fontaine, certains voient dans ses écrits animaliers des ressemblances avec les comportements humains. Avec ces huit histoires, il compose un recueil intitulé *De Goupil à Margot* (du nom des première et dernière nouvelles) qu'il présente à Octave Mirbeau, membre de l'académie Goncourt : « [...] je persiste à croire que... je fais de l'art et de la vie, et qu'en dehors de leur intérêt psychologique, il se dégagera de mes contes quelque chose de plus largement, je ne dis pas humain, car ce mot a malheureusement changé trop de sens, mais le mot à trouver qui le remplacera peut-être misanthrope. » « D'avoir vécu si longtemps parmi les bêtes... d'avoir hanté les forêts comtoises, j'en ai cru saisir parfois toute

Louis Pergaud (1882-1915)

l'intense beauté que j'ai essayé de rendre dans ces premiers récits... » Il nous conte sans filtre la vie dramatique et menacée des animaux, prenant leur parti contre l'homme. En 1910, c'est la consécration attendue, il obtient le prix Goncourt, 8^e du nom, qui couronne pour la première fois un* recueil de nouvelles. Il va battre des records de ventes. Il récidive dans le genre en 1911 avec *La revanche du corbeau*.

Il abandonne son métier d'instituteur pour un poste à la direction de l'enseignement primaire à l'Hôtel de Ville de Paris où il travaille « 3 heures effectives de service, j'ai tout le loisir de travailler à ce que je veux sitôt ma besogne expédiée ».

En 1912, c'est le succès du roman *La guerre des boutons* qu'on ne présente plus (cinq adaptations cinématographiques entre 1936 et 2011). Le couple Pergaud reste très attaché au village franc-comtois de Landresse où il revient régulièrement chez Papa Duboz. Louis est ravi des « excellentes vacances d'été... pendant le mois que j'ai passé dans les forêts de ma Comté ». Enfin, il publie en 1913 *Le roman de Miraut* qui l'ancre définitivement dans le monde littéraire. Cette année est marquée par la mort de Léon Deubel qui s'est suicidé en se jetant dans la Marne. Pergaud, dévasté, s'emploie à publier les poèmes de son ami, reconnu comme un continuateur du symbolisme.

En 1914, suite à un concours, il est rédacteur à la direction des Beaux-Arts à la préfecture de la Seine et prépare le concours de commis quand éclate la Première Guerre mondiale.

Mobilisé, cet antimilitariste monte les échelons et devient sous-lieutenant. Ses carnets de guerre et sa correspondance sont traversés par des sentiments contradictoires parfois empreints de haine à l'égard de l'ennemi avec la volonté d'en découdre, parfois appréciant la fraternisation avec les soldats allemands, et animés de colère contre la hiérarchie militaire. Dans la nuit du 7 au 8 avril, à la tête de ses hommes, il part à l'assaut pendant la bataille des Épargés près de Verdun. Piégé dans les barbelés il est blessé au pied. Ses hommes le voient être emporté par des brancardiers ennemis. Peu de temps après, un tir de l'artillerie française pulvérisera l'hôpital allemand temporaire où il était soigné. Ironie du destin, il meurt sous les obus français. On ne retrouvera pas son corps, qui reposera à tout jamais dans la boue de la Woëvre.


Sa femme, le croyant prisonnier, attendra son retour jusqu'à la fin de la guerre, ce n'est que deux ans plus tard qu'un jugement le déclarera « mort

pour la France », rejoignant ainsi la longue cohorte des Alain-Fournier, Apollinaire, Péguy, Segalen et des 555 autres écrivains répertoriés dont les noms sont gravés au Panthéon.

Loin de n'être qu'un écrivain régionaliste, Pergaud excelle dans la peinture des comportements humains et s'est révélé comme un fin observateur de la nature et des hommes. Il se situe dans la grande tradition rabelaisienne, irrévérencieuse envers les puissants et anticléricale. Il laisse en chantier plusieurs travaux dont le roman *Lebrac, bûcheron* et *La grande équipée de Mitsi*, un roman sur un chat (il vénérât son chat Toto).

Il nous lègue une œuvre novellistique de plus de soixante textes qu'on peut diviser en nouvelles animalières (principalement dans *De Goupil à Margot*, *La revanche du corbeau* et *Dernières histoires de bêtes*) et en nouvelles des hommes (*Les rustiques*).

Le texte que nous vous présentons est extrait de *Les rustiques, nouvelles villageoises*, recueil posthume paru en 1921, composé de dix-neuf récits réunis par son ami l'éditeur Lucien Descaves, qui se déroulent tous en Franche-Comté (certains reprennent les personnages de *La guerre des boutons*). Devaient y figurer deux autres nouvelles qu'on a retrouvées dans le plan manuscrit de ses brouillons. C'est le dernier travail de Pergaud qui y consacrait tout son temps libre juste avant de rejoindre le front. La vie franc-comtoise y est évoquée avec humour et truculence. On y retrouve la verve humoristique de *La guerre des boutons*. L'écriture de ces nouvelles s'inscrit dans une période de boulimie de travail : « Je travaille simultanément à plusieurs ouvrages : un nouveau roman, *Lebrac, bûcheron*, suite de *La guerre des boutons*, un livre de nouvelles, *Les rustiques*, qui contiendra les morceaux que je t'envoie... » En juillet 1914 il écrit à son frère pour lui annoncer : « J'ai achevé ces temps-ci mon prochain bouquin, *Les rustiques*... C'est un livre de nouvelles sur la campagne et les gens du village. Il y en a qui sont vives et croustillantes. »

On retrouvera dans la nouvelle « Le sermon difficile » l'esprit rabelaisien, la fibre humoristique teintée de grivoiserie et la peinture très réaliste caractéristique de l'écriture de Louis Pergaud. La métaphore finale est succulente. 

G. C.

* Émile Moselly (qui eut pour élève Maurice Genevoix) reçut le Goncourt en 1907 pour deux œuvres : un recueil de nouvelles et un roman.

Le sermon difficile

LE CURÉ DE MELOTTE paissait depuis trente longues années le petit troupeau que le Seigneur, par l'intermédiaire de son archevêque, Jacques-Marie-Adrien-Césaire-Fulgence Mahieu, avait commis à sa garde.

Il avait marié les vieux, baptisé les jeunes, enterré les aïeuls, catéchisé des générations de moutards et malgré ses soins vigilants et sa ferme douceur, malgré toutes ces qualités, dis-je, et d'autres encore, il avait vu — son Dieu savait avec quels serremments de cœur — la foi baisser lentement comme l'eau d'un vivier dont la source est tarie, et son église, sa chère petite église, se vider peu à peu chaque dimanche.

Il savait pourtant qu'il n'était pour rien dans ce malheur des temps et qu'un pareil et désolant malaise sévissait dans les paroisses d'alentour et même ailleurs et presque partout.

L'indifférence en matière de foi était devenue de règle, car d'hostilité on n'en sentait point trop encore ; à peine sourdait-elle, peut-être, dans quelques propos sacrilèges que les mauvaises langues : francs-maçons, libres-penseurs, anarchistes, parpaillots, ennemis déclarés de Dieu et de ses ministres, brebis galeuses fort rares heureusement dans son troupeau, s'essayaient malicieusement dans l'ombre à propager.

Car si ses paroissiens préféraient aux flots de son éloquence dominicale et sacrée déversée *ex cathedra* ou jetée simplement de la table de communion, le plaisir plus positif de la partie de quilles et de l'apéro sous la tonnelle de l'ami Nestor, dit Castor, aubergiste patenté, il n'en était pas moins vrai qu'aux grands dimanches, à Pâques, à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, voire à la Saint-Pierre, fête patronale, ainsi qu'à l'Assomption, à la Toussaint et à Noël, tous les hommes, jeunes et vieux, avec les femmes et les enfants, se trouvaient là, au grand complet.

De même si beaucoup, si la plupart, pour ne pas dire tous, négligeaient depuis de longues années leur devoir

pascal, il ne s'en trouvait pas un qui, à l'heure dernière, n'appelât à son chevet ce brave vieux bougre qui les avait vus vivre et les avait aidés en tout temps de ses bons conseils et de ses encouragements amicaux.

Le curé de Melotte était donc encore universellement aimé et respecté : n'était-il pas un des plus vieux du village et des plus anciens de la paroisse ! Mais il n'était plus craint. Ses foudres de carton, ses tonnerres lointains, l'évocation des bûchers infernaux, la promesse des félicités paradisiaques dans un éden, somme toute, passablement morne et fort problématique, ne faisaient plus guère frémir que quelques vieilles dévotes et les gosses de neuf à onze ans qui, sous sa paternelle fêrule, préparaient, plus ou moins sagement, leur première communion.

Ce n'était pourtant pas que ses conseils fussent mauvais ni que ses défenses fussent exagérées ; il ne s'était jamais permis, comme beaucoup de ses collègues, d'interdire aux jeunes, voire aux adultes et aux vieux, si ça leur disait, de danser à leur saoul le soir de la fête patronale et même tout autre dimanche quand la moisson était abondante ou que la vendange était bonne ; de même il n'avait jamais gardé rancune à un cultivateur ou à un vigneron qui avait pris, par hasard, et sans la lui demander, l'autorisation de travailler les jours habituellement consacrés au Seigneur.

Il se bornait à des recommandations anodines et à des conseils mitigés : ne buvez pas tant d'apéritifs, un verre de bon vin fait beaucoup plus de bien ; ne dites donc pas de gros mots devant les enfants, ils ont bien le temps de les apprendre tout seuls ; à quoi sert de se disputer et de s'en vouloir, nous n'avons déjà pas tant de jours à passer sur terre !

On le voit, le curé de Melotte n'exagérait pas dans le sens de l'intolérance religieuse. Au début, il s'était demandé souventefois si son indulgence n'était pas simplement une coupable faiblesse ; mais il s'était bien aperçu, aux résultats obtenus par quelques collègues

Le sermon difficile

intransigeants et sévères, que sa méthode, à lui, était la seule bonne à l'heure actuelle, puisqu'elle lui permettait, du moins, de rattraper au moment suprême les brebis perdues et de les remettre dans la bonne route.

D'autre part, cette mansuétude et cette bonté vraiment chrétiennes lui avaient assis, parmi les ouailles, une solide réputation de brave et d'honnête homme, malgré certaine histoire, scabreuse au premier abord, mais dont on connaissait le fin mot, et que faisaient courir dans la région les quatre ou cinq mauvaises langues citées plus haut.

Au fond, rien n'était plus simple ni plus innocent, oyez plutôt :

Un soir quelconque de Mardi gras, le curé de Melotte, avec quelques amis, avait, comme tout le monde, un peu festoyé et mangé et bu un peu plus peut-être que de coutume. Ce très léger excès, péché de gourmandise dont il s'accusait d'ailleurs véhémentement, et duquel il n'était guère coutumier, l'avait vivement dérangé, de sorte que le lendemain, à l'heure de l'office, un accident subit le contraignit précipitamment à changer de pantalon. La messe du jour des Cendres finissait de sonner ; il n'eut que le temps de réendosser prestement sa soutane et de filer en hâte à la sacristie pour revêtir les habits sacerdotaux.

Tout alla bien d'abord, mais lorsque l'heure vint de frotter de cendres le front de ses paroissiens en leur répétant la formule latine consacrée : *Memento quia pulvis es*, « Souviens-toi que tu n'es que poussière », il se troussa vivement afin d'atteindre dans sa poche la petite boîte métallique préparée et contenant la poudre grise nécessaire à la cérémonie.

Il ne la sentit point, se tâta vivement de l'autre côté, ne la trouva pas davantage et, dans son trouble, oubliant le lieu dans lequel il se trouvait et la gravité de l'heure, il s'exclama à mi-voix :

— Sapristi, j'ai oublié tout ce qu'il me faut dans ma culotte !

Le mot ne fut point perdu, et voilà comment naissent les légendes et se fondent les réputations calomnieuses ; cela passa en proverbe et l'on en vint à dire d'un gaillard qui... d'un gaillard que... d'un gaillard enfin... d'un gaillard :

— Ah, ah ! il est comme le curé de Melotte, il a tout ce qu'il lui faut dans sa culotte, laissant entendre des choses... enfin, n'insistons pas.

Nonobstant, les gens de bonne foi, et c'est de ceux-là seuls que compte l'opinion, savaient à quoi s'en tenir sur cette fable, et sa vieille réputation restait vierge de tout soupçon et nette de toute souillure.

Or, depuis quelque temps, le curé de Melotte devenait inquiet, il s'attristait, s'aigrissait, se montait et se mettait dans de saintes colères.

Sans doute les gamins qu'il évangélisait n'usaient pas toujours entre eux et avec leurs camarades des villages voisins d'une politesse et d'une mansuétude qui rappelaient la vieille galanterie française et la charité chrétienne, ils s'engueulaient et se rossaient avec conviction et fréquemment ; les hommes plus que de raison s'attardaient chez l'ami Castor ; les femmes bavardaient peut-être plus longtemps encore que jadis ; mais que tout cela était peu de chose !

Ce qui tourmentait et désolait et retournait le curé de Melotte, c'était le dévergondage des filles et des garçons du pays.

Depuis longtemps déjà il soupçonnait la chose, car de l'apprendre en confession il n'y fallait guère compter ; à partir de quinze ou seize ans tous s'émancipaient et se dispensaient de cette corvée ennuyeuse : des galopins qu'il avait baptisés et calottés jadis, des gamines qu'il avait vues en nattes et en jupes courtes ! Hélas ! c'était bien le cas de le dire, il n'y avait plus d'enfants !

On lui avait fait des rapports, et lui-même avait vu, vu souvent, vu, oui, de ses propres yeux.

Oh ! évidemment non ! N'allez pas croire des choses... et qu'il fût tombé sur des couples, des couples... parfaitement ; bien sûr que non ! D'abord il n'aurait jamais osé s'approcher, il aurait fui plutôt ; tout spectacle immodeste est un péché qui peut être mortel.

Mais, de loin, il avait remarqué qu'on se relevait trop vivement à son approche, qu'on rabattait et défroissait des tabliers et des jupes, que le garçon avait un air embarrassé, gauche et drôle. Il ne pouvait point douter.

Longtemps cependant il s'était tu, se contentant, lorsqu'il les rencontrait, de devisager sévèrement les coupables : ils avaient rougi les premières fois, mais avaient continué. Alors, à part, entre quatre-z-yeux, il les avait attrapés, admonestés, menacés : ils avaient nié énergiquement. Il avait entrepris ensuite, à mots couverts, et en restant dans le domaine des généralités, les parents : les parents avaient souri en haussant les épaules :

— Voyons, m'sieu le curé, à vingt ans, on peut bien embrasser les filles.

Non, ils ne voulaient rien savoir ni les uns ni les autres ; ils étaient comme les impies du psaume : *In exitu Israël de Ægypto*, ils avaient des oreilles et n'entendaient point, des yeux et ne voulaient point voir.

Tout de même, il ne pouvait pas aller dire aux mamans : « Sapristi, mais gardez donc un peu mieux vos filles ou elles se feront... manger du loup ! »

Il le dit : on l'accusa de radoter.

À la fin, cela devenait grave ; sa conscience le tourmentait, parlait, criait, hurlait, lui ordonnait d'agir, d'agir sans retard.

Ces enfants, sous ses yeux, perdaient leur âme, sans compter que leurs corps..., car enfin, c'est une malhonnêteté pour une jeune fille qui se marie, sinon pour un garçon, de donner comme intégral un... capital ébréché. Oui, parfaitement, c'est malhonnête !

Si encore elles avaient fait des gosses ! Si l'une d'entre elles seulement, n'importe laquelle, avait eu un enfant, peut-être que les autres pères et mères auraient enfin ouvert l'œil. À quelque chose malheur est bon !

Mais non, et c'est bien ce qui décelait leur profonde perversité, pas une ne se laissait pincer ! L'immoralité du siècle était hypocrite et se répandait lentement comme une tache d'huile, souillant son village. Du moment que rien n'éclatait, les parents, les malheureux ! faisaient la sourde oreille ; ils riaient même, les coupables !

— Oui, c'était son devoir de les avertir ; il fallait qu'il le fit, qu'il le fit avec force, qu'il le fit avec éclat, qu'il le clamât en pleine chaire, un beau dimanche, car cela devenait scandaleux à la fin !

Sur les bords du Doubs, dans le sentier qui longe les vignes d'abord et le bois ensuite, l'herbe tendre, l'ombre fraîche, l'eau limpide, le silence, la solitude, et je pense « quelque diable aussi les poussant »... C'était là, oui là, sous ces ombrages propices au doux repos et aux austères méditations que tous les jours, tous les matins, de dix heures à midi, les couples revenant du marché s'arrêtaient et faisaient des stations, des stations... trop longues pour être honnêtes.

Le curé de Melotte réfléchit à tout cela : il y songea le long des jours et pendant ses veilles et durant ses nuits blanches.

La Pentecôte approchait : c'était le moment de profiter. Les hommes viendraient en grand nombre à l'office ce jour-là, d'autant qu'il saurait leur mettre l'eau à la bouche : « Venez à la messe, ne manquez pas mon prône surtout, j'ai quelque chose de très sérieux, de très intéressant, de très grave à vous apprendre ; venez, vous verrez que vous ne vous en repentirez pas. »

Ainsi, c'était décidé ; ce jour-là il frapperait le grand coup ; il leur dirait leur fait à tous, aux coupables comme aux parents qui ne l'étaient pas moins ; il mettrait le doigt sur la plaie, les points sur les i, afin qu'on sût bien de quoi il s'agissait et que les responsabilités fussent bien fixées.

Pourtant la chose en soi était grave ; ce n'est pas tout que de dire : vos filles sont des dévergondées et vos garçons des chenapans ; mais... il n'y aurait pas que des vieillards et des adultes à l'église, il y aurait aussi des enfants.

Se pourrait-il que lui, prêtre, pasteur d'âmes, s'oubliait à proférer des paroles imprudentes, des mots qui pourraient choquer ces oreilles innocentes, éveiller des pensées mauvais, épandre comme une buée

impure sur le cristal limpide de ces petits cœurs, vierges et neufs ! Malheur à l'homme par qui le scandale arrive !... il fallait que seuls comprissent ceux qui devaient comprendre.

Le curé de Melotte pria ; il demanda à son Dieu de lui dicter les paroles qu'il devait prononcer et, le dimanche suivant, très ému, mais ferme en son dessein, plein de la certitude où il était que l'avait inspiré la divine sagesse, il commença :

« *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.*

« Mes frères, mes très chers frères,

« Depuis trente ans, vous le savez, que Dieu m'a confié le soin de vivre parmi vous, j'ai éprouvé bien des douleurs et bien des joies.

« Vous ne doutez pas que j'ai toujours fait tout ce qu'il m'a été possible pour vous garder dans le bon chemin et vous aider à faire votre salut. On ne m'a pas toujours écouté et je le déplore ; je le regrette pour vous, mes frères, pour vous, mes sœurs, et pour moi aussi, car le Seigneur, un jour, me demandera compte des brebis que j'ai laissées s'égarer.

« Mon cœur a saigné bien souvent, car je vous aime comme il est écrit et n'ai pu supporter sans souffrance le spectacle de vos misères spirituelles.

« C'est pour cela que je dois, comme un père, vous parler durement, et qu'aujourd'hui ma conscience et mon devoir m'ordonnant de ne plus me taire, je ferai violence à mes sentiments naturels pour dire ce qu'il faut que je dise, car il y va de votre âme, du salut de votre âme immortelle, mes frères.

« C'est surtout à vous, pères et mères, que je m'adresse. Écoutez-moi :

« Tous les matins vous envoyez vos fils et vos filles porter les légumes au marché, et de ceci je ne vous blâme point, car vous vous dites : ils sont jeunes et nous sommes vieux, leurs jambes sont plus solides que les nôtres, et ce qui serait pour nous une fatigue et une corvée est pour eux un exercice et un délassement ; c'est parfaitement juste.

« Mais savez-vous bien, mes sœurs, ce qui se passe au marché ? Non, vous ne le savez pas et je vais vous l'apprendre.

« Lorsque le travail est terminé, que les légumes sont vendus, que les fruits sont livrés, les garçons, invariablement, font aux filles la proposition suivante : si tu veux payer un gâteau, j'offrirai une bouteille avec du pain et du fromage ou du saucisson. On accepte toujours, mes frères.

« Vous me dites : Quel mal y a-t-il à cela ? et je réponds : Aucun, mes frères ; ces jeunes gens ont travaillé, marché, couru, parlé, discuté, ils ont bon appétit, ils ont faim et ils ont soif, il est tout naturel qu'ils veuillent se restaurer et je pense comme vous.

« Cependant, ce saucisson et ce gâteau, le mange-t-on en ville ? ce litre de vin, le boit-on sur une table de restaurant ? Non, mes frères, et j'appelle ici toute votre attention.

« Ce petit repas ne se consomme qu'au retour, le long du bois, au bord du Doubs.

« — C'est charmant ! vous exclamez-vous. Il est certes beaucoup plus agréable de manger sur l'herbe qu'enfermé dans une salle malpropre et au milieu d'une atmosphère viciée.

« Encore ici, vous avez raison.

« Mais, je continue. On s'en vient donc deux à deux et quand on a trouvé dans un petit coin, au bord du bois, un endroit paisible et solitaire, on déballe les provisions et l'on s'assied.


« Proprement, pour ne pas la salir, la fille relève sa jupe, et, sur son jupon, sur son jupon tendu, mes frères, tendu comme une nappe, comme une nappe, vous m'entendez bien, mes sœurs, on étale victuailles, pain, vin et gâteaux, et l'on mange.

« — Mais c'est parfait.

« — C'est parfait, n'est-ce pas ; oui... c'est parfait, mais, sapristi, continuait-il alors s'excitant, s'échauffant, devenant tout rouge et furieux, c'est parfait ! oui, eh bien ! quand on a mangé, quand on a bu, quand on a causé, quand on a ri, savez-vous ce qui se passe ? Le savez-vous, dites ? Non ! Eh bien, moi, je vais vous le dire !

« Eh bien, scanda-t-il, frappant à grands coups de poing le bord de la chaire, eh bien ! mes frères, oui, oui, eh bien ! le garçon, le garçon fait sauter la nappe, fait sauter la nappe, vous m'entendez, et il grimpe sur la table... Voilà ! Voilà ! Voilà ! »

Et il descendit de sa chaire, plus rouge et plus excité que jamais, les yeux lançant des éclairs et brandissant vers la nef un poing terrible et vengeur.

Les mauvaises langues répètent que, dans son trouble, il ajouta : « C'est la grâce que je vous souhaite à toutes », mais je me suis renseigné à bonnes sources, et je proteste, et l'on peut me croire : c'est une pure calomnie. 

RECUEILS DE NOUVELLES

Il ne se passe jamais rien ici, Thierry Covolo.

Thierry Covolo réunit en recueil des nouvelles publiées dans diverses revues et celle dont le titre a été retenu pour chapeauter l'ensemble a commencé sa course par *Harfang* (n° 55). Ne vous fiez pas au titre, Thierry Covolo ose beaucoup et d'ailleurs ça défoule. Des textes très variés où il nous conduit où on ne s'attendait vraiment pas à aller, dans une langue toujours aussi efficace.

Par exemple autour de la présidente de la Ligue de vertu : « Probablement qu'elles étaient réunies dans le salon de l'une d'elles. Assises genoux serrés, petites gorgées de thé et petits coups de dents dans de petits gâteaux au citron. Fine porcelaine anglaise et pot-pourri de pétales parfumés sur la table basse. Peut-être un rayon de soleil tombait-il sur un bouquet de fleurs séchées, sans parvenir à réveiller le souvenir de la vie. » On imagine bien le cercle éteint de dames confites. Eh bien, cette présidente va être bousculée et ranimée de la plus belle des manières.

Thierry Covolo avance par petites touches incisives et, à la fin, on dirait qu'il nous venge. De quoi ? Peut-être de ces petits riens qui, parfois, gâchent la joie de vivre.

Lisez Covolo, ça fait du bien, même si ce n'est pas remboursé par la Sécurité sociale.

Jean-Louis Rech

Éditions Pneumatiques, 192 p., 15 €.

Inflexions, Marie-Christine Quentin.

Onze nouvelles qui nous portent au loin, que ce soit au bout des océans ou des rêves, avec des vagues parfois de sable dans le désert qui nous entraînent dans un souffle qui fait écho à Le Clézio. Des images fortes nous restent en tête après la lecture. Ce vieux Chinois sorti de chez lui en fermant bien sa porte et qui s'assoit en face et regarde arriver les gros engins du modernisme qui vont tout raser. Ou cet autre vieux, sur son balcon parisien qui revoit le mouvement de la mer dans la succession des toits de zinc. Sans oublier les jeunes du Sahel partis vers une Europe des rêves découvrant la mer : « Puis un matin, il y eut la mer et sa robe froissée d'écailles d'argent. » On n'adhère pas forcément à tout mais au moins à la langue avec laquelle Marie-Christine Quentin nous enveloppe dans ce récit souple et évident jusqu'à nous ramener aux rêves de l'enfance et à la pureté de ce qui alors nous paraissait simple. « Tous les rêves ne sont pas faits pour être réalisés. » Au bout, on rumine le vide à Clipperton, un peu comme ces refrains qui nous poursuivent toute la journée

DANS LA RUELLE

pour les avoir entendus le matin à la radio. On en vient à rêver comme ce personnage découvrant des horizons fantastiques depuis le porte-conteneurs sur lequel elle a loué une des rares cabines. « Hypnotisée par la lenteur du voyage, elle n'avait pas vu le temps passer. »... On l'envie. Et le grand large se confond avec la liberté.

J.-L. R.

Éditions L'Harmattan, 118 p., 14 €.

Un temps trop tôt, Jean-Pierre Fueilleul.

Recueil de six nouvelles. Un très beau petit livre Raux éditions Cap Béar. Beau à voir, agréable au toucher, beaux textes aussi. Une langue tranquille qui coule sans aucune afféterie et nous entraîne dans des scènes où on plonge sans méfiance dans des ambiances apparemment paisibles ; de beaux cadres, plutôt les vacances, souvent la mer ou une très belle campagne et des vies comme on peut parfois les regarder chez les autres avec envie ; l'écrivain dont on connaît les best-sellers, le couple beau avec une enfant délicieuse, la musicienne qui s'est arrangé un nid enviable dans une tour en bord de mer... Mais le grand écrivain n'a rien écrit depuis plus de dix ans, la jeune mère a triomphé d'un mal après une période de peur qui a épuisé le couple et la dame dans la tour regarde en jouant du violon le photographe curieux qui traîne là et leurs envies. Tout un tas de circonstances dont le fil semble nous conduire vers... Mais non. Ça loupe chaque fois, de manière subtile, justement ce qu'on ne voit pas quand on est l'observateur envieux de la vie de ces autres si riches de possibles à nos yeux. C'est savoureux, c'est délicat, c'est subtil. Pas de piment mais une ambiance à laquelle on se laisse prendre sans méfiance et qui nous accroche jusqu'au bout.

On peut juste regretter une relecture paresseuse de l'éditeur qui laisse passer des choses crispantes. Par exemple dans « La conférence de l'ange » (page 50), un texte qui m'a beaucoup moins accroché que les autres. Peut-être est-ce comme au théâtre où, quand le texte ne nous tient pas amalgamés à l'action sur scène, on est plus facilement sensible à l'inconfort des fauteuils.

J.-L. R.

Éditions Cap Béar, 78 p., 10 €.

J'irai mourir à Odessa, Viviane Campomar.

C'est un délicieux petit recueil de 100 pages, C délicieux déjà par son aspect extérieur et le toucher particulièrement agréable de sa couverture. Sept histoires russes du temps où Saint-Pétersbourg s'appelait encore Leningrad et où on voit passer Marina Vlady au bras de son mari poète.

Regards de femmes avec Odessa en trame, surtout pour les escaliers de *Potemkine* descendant vers la mer Noire. Regards d'artistes surtout, par exemple sur deux danseurs vivant en couple et qu'on désigne comme « bleus clairs », ce qui a un autre parfum que « Pédés ! » Non ? Et le grand escalier de 192 marches du film d'Eisenstein envisagé comme scène d'un ballet dont les spectateurs se presseraient de part et d'autre des volées de marches jusqu'en arc de cercle en bas, sur le quai. La chorégraphe imagine d'y transposer la célèbre Diagonale de *Gisèle* jusqu'à ce qu'on comprenne qu'elle met en scène sa propre dégringolade de l'escalier du Bolchoï quand elle était un espoir de la danse, espoir brisé par une poussée discrète de son amie et rivale.

Ailleurs, c'est un musicien qui joue dans son appartement de ses immeubles de Moscou aux murs de papier, ne déclenchant chez les voisins que des sourires bienveillants. Ça se lit avec un regard tout particulier en ces temps de confinement qui nous font expérimenter la vie des moines, sans prière obligatoire bien sûr.

C'est un « ruissellement d'artistes » dans cet escalier décrit comme « la chevelure de granit, du duc de Richelieu jusqu'à la mer ». Des artistes acharnés à dominer la nature et qui peuvent s'exclamer : « Ah les sourires, ces éléments indispensables des chorégraphies classiques comme si des fermetures à glissière bâillaient d'une oreille à l'autre. » Ou encore : « Pour moi la liberté n'est que du papier essuie-tout. » Vous n'aimez pas ? Moi si.

Avec *J'irai mourir à Odessa* Viviane Campomar a obtenu le prix (bisannuel) de la nouvelle de la Ville d'Angers 2020, succédant ainsi à Michelle Labbé (cf. ci-après), lauréate en 2018 avec *Feuilles d'Engadine*.

J.-L. R.

Éditions Paul&Mike, 104 p., 10 €.

Roman

Figures au fond du gouffre, Michelle Labbé.

Le gouffre du titre, c'est une entrée de métro, une Lencoignure au bas d'un Escalator où se sont réfugiés quatre SDF et leur chien. C'est de là qu'ils regardent passer la vie. La vie vue depuis ce tas de duvets sales et de couvertures déchirées. Le narrateur, Ludo, est l'un d'eux : « Moi, si j'écris, c'est pour ne pas boire ; il est difficile de tenir un verre et un stylo en même temps. » Il enregistre tout, même des bouts de phrases, pas toujours en français. Ce qu'il entend des échanges au-dessus. L'état des chaussures qui passent le renseignement sur la météo. Ces pieds qui les ignorent ostensiblement.

Leur vie précaire a ses rituels. L'Arabe du coin où Momo achète ses bouteilles de gros rouge. Il en descend plus par jour que Depardieu son petit blanc dans *Uranus*. Ludo vit quelque chose avec la dame pipi : « Charlotte, c'est un amour qui me rend épouvantablement triste. Mais quand on a faim, on mange. » Le chien aussi joue un rôle : « C'est le reflet de l'homme dans un miroir au tain indulgent. »

Mais il raconte aussi leur passé et on découvre qu'ils ont eu des vies. Lui a été le secrétaire et ami d'un écrivain à succès et même peintre avec son heure de gloire. Une famille aussi, femme et enfants, tout quoi. Et puis plus rien, plus de traces.

Leur présent, c'est l'hostilité des pieds aux heures de pointe, le passage des flics qu'on devine au bruit de leurs pas avant de les voir, et puis les mauvaises surprises comme une agression de nuit, pour rien, par jeu, par une bande de petits cons qui en envoient un à l'hôpital qu'on ne reverra pas. Et de bonnes surprises, aussi, comme ce toubib arrivé avec les pompiers et qui s'occupe d'eux pour réparer leurs plaies et bosses, et même du chien, que d'ailleurs il adoptera.

Ce n'est qu'à la fin qu'on comprend d'où sortent les arbres choisis pour la couverture mais je vous laisse chercher pourquoi. Ce livre n'est pas la plus joyeuse des traversées mais elle est belle.

Ludo écrit : « J'avais une frousse dingue de ce que je suis devenu finalement [...] cette conscience en train de disparaître. »

Michelle Labbé nous avait séduits par ses nouvelles (cf. *L'ER*, n° 84, « Le photographe »). Cet essai romanesque est de la même eau.

J.-L. R.

Éditions L'Harmattan, 216 p., 20 €.

LA SÉLECTION DU CHEF

La majorité des concours disposent aujourd'hui d'un site ou d'un blog avec accès direct au règlement. Nous vous conseillons de vous reporter au règlement intégral avant de participer.

Concernant la forme, soyez sobres dans la présentation de votre tapuscrit : 1 500 signes par page (norme éditoriale ; en cliquant [si vous utilisez Word] sur l'onglet Fichier, puis Propriétés, puis Statistiques vous serez renseignés au signe ou au mot près), une seule police de caractères (imposée parfois) simple et lisible, pas de fioritures ou illustration, folioitez, agrafez la liasse en haut à gauche ; pas de spirale, ni réglette, ni couverture. Les jurés ont un grand nombre de nouvelles à évaluer, rendez-leur la lecture agréable.

Une petite méprise perdue dans de nombreux règlements sur la définition du signe ; rappelons qu'il peut être un caractère (du grec *kharattein* : « graver » : lettre, apostrophe, chiffre, signe de ponctuation ou symbole) ou un blanc entre deux mots, entre un mot et un point-virgule, un deux-points... (appelé espace [au féminin] en typographie). Dans un texte de 1 000 caractères, le nombre de signes sera de 1 200 en moyenne, la différence est considérable. En cas de doute, demandez donc à l'organisateur de le lever.

Quand le concours limite la participation aux « auteurs non édités » il faut généralement comprendre « non édités... par un éditeur ». Si vous êtes autoédités ou avez fait paraître une ou des nouvelles en recueil collectif, en ligne, en revue : vous pouvez participer. Les organisateurs réclament le plus souvent des textes inédits et/ou non primés.

À moins d'avoir de solides préventions contre La Poste, ne recommandez pas votre envoi.

Pour ce qui est du fond, chassez les fautes d'orthographe et de syntaxe, laissez reposer votre œuvre un temps pour la reprendre ensuite, lisez-la à voix haute... : certains jurés — peu patients il est vrai — s'ébrouent,

À PROPOS DE BOTTES

Rubrique animée
par Gérard Charpentier



trépigment, fulminent à la vue d'œuvres mal ficelées... et le verdict alors est sans appel !

Le principe de l'anonymat (c'est une excellente chose) est généralement appliqué, ne faites donc pas apparaître votre identité et vos coordonnées sur le tapuscrit mais sur un feuillet indépendant (un numéro de mobile et/ou un mail sont préférables afin d'être joint rapidement).

Les auteurs des trois meilleures nouvelles sont le plus souvent récompensés.

La présence des lauréats à la remise des prix est souvent souhaitée, voire obligatoire pour empocher le prix. Mesure justifiée par le réel désir des organisateurs de rencontrer les distingués auteurs et d'enrichir par leur présence la manifestation qui leur est dédiée. Il est évident dans ce cas que les frais de transports, d'hébergement et de bouche doivent être à la charge de l'organisateur du concours. Ce dernier ne peut décemment pas « convier » un auteur à parcourir des centaines de kilomètres pour ne lui remettre qu'une jolie médaille ou un diplôme et un chèque-lire de quelques euros... Vous allez découvrir *infra* une sélection d'une quarantaine de concours auxquels participer ces mois prochains : concours dotés, gratuits ou payants. Dans ce dernier cas les frais d'inscription sont en rapport avec les prix décernés, car il est aberrant de s'acquitter de frais de participation supérieurs à 10 € lorsque aucun prix en espèces ou aucune publication ne récompense les lauréats.

Sont absents de cette sélection les concours qui limitent la participation à une aire géographique trop réduite ou bien demandant des frais d'inscription trop élevés en rapport des récompenses offertes (prix ou publication). Nous avons aussi éliminé les concours (de plus en plus nombreux) qui n'attribuent aucun prix en espèces (ou aucun prix important) et en plus ne débouchent sur aucune publication.


Les « fiches » concours ci-dessous sont sommaires, nous vous invitons de nouveau à lire chaque règlement avant de participer.

Pour signifier notre avis sur ces concours, nous leur avons attribué des « encriers » (de 1 à 4). En gras, les adresses postales, électroniques ou sites où adresser vos manuscrits.

Le concours idéal ? Il est gratuit ou demande une participation de maximum 10 €, il offre un prix en espèces au moins égal à 500 € pour le lauréat, et il propose une publication. Si en plus vous êtes conviés à ses frais à la remise des prix, c'est le graal !




(CONCOURS DE NOUVELLES/ NOUVELLES DES CONCOURS)

 **Alain Le Bussy/Revue *Galaxies* (Prix)** (29^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 31/3/2021 minuit une nouvelle inédite S-F de 30 000 signes max. par mail (pas de PDF) à : lebussy2021@gmail.com Prix au lauréat : 200 €. Publication dans *Galaxies*.

Galaxies : 34, rue Jean-Jaurès, 59135 Bellaing. Mail : galaxiessf@gmail.com


Avis : Anciennement prix Infini, ce concours de science-fiction est certes payant mais il permet de recevoir le recueil des nouvelles primées.


 **Albertine-Sarrazin (Prix)** (29^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2021 une nouvelle inédite de 30 000 signes max. en 1 ex. par voie postale et par mail (fichier Word) à : vivrevalflaunes@gmail.com Inscript. : 16 €. Prix au lauréat : 1 000 €. Publication en recueil.

Comité d'organisation du prix Albertine-Sarrazin, Association Vivre à Valflaunès, Mairie, 1, place Gabriel-Calmels, 34270 Valflaunès. Tél. : 04 67 55 22 13. Site : vivrevalflaunes.free.fr


Avis : C'est un concours qu'on ne présente plus. Ancien, sérieux avec une publication à la clé.

À propos de bottes


 **Bessancourt (Ville de)/BM Marguerite-Duras** (17^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 31/1/2021 une nouvelle policière inédite de 10 pages max. (15 000 signes) sur thème (« La nuit ») par mail (format Word) à : **concours.bessancourt@gmail.com** Prix aux lauréats : cartes cadeau Edilivre d'une valeur de 300 €, 200 €, 150 €. Publication en recueil. Médiathèque Marguerite-Duras, 95550 Bessancourt. Tél. : 01 30 40 44 61. **Avis** : Bel effort pour ce concours qui double le montant des prix par rapport à l'an passé.


 **Bourbon-l'Archambault (Ville de)** (26^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 20/3/2021 minuit une nouvelle inédite de 12 000 signes max. en 5 ex. sur thème (« Tout tenter ») par voie postale **et** par mail (fichier Word) à : **mediatheque@mairie-bourbon.com** Prix aux lauréats : 1 300 € à partager. Médiathèque municipale, Mairie, 03160 Bourbon-l'Archambault. Site:concoursbourbonnoisdenouvelles.com Tél. : 04 70 66 54 15.


Avis : C'est le même concours que l'an passé puisque les organisateurs ont en sorte annulé le concours 2021 pour reporter le concours 2020 jusqu'au 20 mars 2021.

 **Cercle littéraire des écrivains cheminots** (70^e éd.) : Gratuit et ouvert aux cheminots ou non (adhérer alors au CLEC). Envoyer avant le 31/3/2021 par voie postale une nouvelle inédite de 6 pages max. en 5 ex. sur thème pour le prix Étienne-Cattin (rapport avec le chemin de fer) ou libre pour le prix Henri-Queffélec. Prix aux lauréats pour chaque prix : 200 €, 150 €, 100 €. Publication possible.


Cercle littéraire des écrivains cheminots (concours littéraire), 9, rue du Château-Landon, 75010 Paris. Site : www.clec-asso.fr Mail : clec@sfr.fr Tél. : 01 83 92 65 99.

 **Cercle pieussan Joseph-Delteil/ Ville de Pieusse** (13^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2021 minuit une nouvelle inédite et non primée de 10 pages max. sur thème (intégrer la phrase « Affole donc un peu ton style, nom de Dieu ! ») par mail (pas de PDF) à : **delteilrib@gmail.com** Prix au lauréat : 400 €. Publication possible. Mairie de Pieusse, Concours littéraire, 12, avenue Jean-Brousse, 11300 Pieusse. **Avis** : Le prix pour le lauréat diminue de 500 à 400 €, mais en contrepartie un prix est créé pour les mineurs (200 €).

 **Cnous-Crous** (33^e éd.) : Gratuit et ouvert aux étudiants des universités francophones. Déposer avant le 14/3/2021 une nouvelle inédite et non primée de 2 500 mots max. sur thème (« 2050 ») sur le site : **etudiant.gouv.fr** (format PDF). Prix aux lauréats : 2 000 €, 1 000 €, 500 €. Publication en recueil. concoursdenouvelle@crous-lille.fr **Avis** : Un bon concours gratuit et bien doté, bénéficiant d'une large publication aussi bien papier que numérique. Vous êtes étudiant(e) ? Foncez !


 **Coincés chez nous (Assoc. des)** (2^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 31/1/2021 une nouvelle inédite de 10 pages max. sur thème (« Quelle malédiction que ce corps ! »), par voie postale **ou** par mail à : **coincéscheznous@outlook.fr** Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 125 €, 75 €, 50 €. Publication numérique.

Association littéraire des Coincés chez nous, 5 bis, rue du Bicentenaire, 92800 Puteaux.


 **Éclats de rimes (Assoc.)** (1^{re} éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 15/4/2021 minuit une nouvelle inédite et non primée de 10 000 signes max. sur thème (incipit : « Il faisait beau sur notre pays de cocagne ce jour-là, mais l'Autan ne nous épargnait pas pour autant. ») par voie postale **ou** par mail (Word ou OO) à : **eclatsdenouvelles@**

orange.fr Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 200 €, 150 €, 100 €.


Claude Capelle, Moulin d'Espérou, 81440 Lautrec.

 **Écrire sous les halles/Decize** (25^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 11/1/2021 une nouvelle inédite de 1 à 5 pages en 5 ex. sur thème (« Baisse le son ! »). Prix aux lauréats : 100 €, 75 €, 50 €, 50 €... Publication dans le magazine municipal. Tél. : 03 86 25 51 43. Site : www.liresousleshalles.eklablog.com

Association Lire sous les halles, Concours de nouvelles « Écrire sous les halles », 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, 58300 Decize.


 **Écritoire d'Estieugues (L)** : Ouvert à tous. Envoyer avant le 9/1/2021 une nouvelle inédite de 8 pages max. (17 000 signes) en 5 ex. par voie postale **et** par mail (Word) à : **lecritoiredestieugues@gmail.com** Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 200 €. Publication dans les *Cahiers d'Estieugues*. **L'écritoire d'Estieugues, château de la Fargette, 17, rue Jean-Claude-Ville, 69470 Cours-la-Ville.**

Avis : Concours payant dans le cadre d'une manifestation qui propose d'autres concours en poésie.

 **Encres vives (Assoc.)** (23^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 21/3/2021 une nouvelle inédite de 4 pages max. en 5 ex. sur thème (« Et pourtant c'était vrai »). Inscript. : 8 € et 2 enveloppes timbrées. Prix aux lauréats : 110 €, 80 €, 50 €, autres en nature. Publication dans un recueil par la revue *Encres vives*. Tél. : 02 41 71 98 34. Mél : encres.vives.cholet@orange.fr

Secrétariat d'Encres vives, Christiane Métayer, 8, rue de Bretagne, 49270 Le Fuiet.


Avis : Propose aussi un concours de poésie.

 **Fuveau** : Ouvert aux auteurs non édités. Envoyer avant le 15/3/2021 une nouvelle inédite et non primée


de 4 pages max. en 4 ex. sur thème (« De l'autre côté... »). Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 200 €, 100 €, 50 €. Publication dans un recueil. Rens. : concoursdenouvelles@fuveau.com ou 04 42 68 13 03.

Les écrivains en Provence, Concours de nouvelles, BP 7, 13710 Fuveau.


Avis : Un concours à thème un peu cher vu les prix, mais un recueil est publié.

 **Hemingway (Prix)** (17^e éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs déjà publiés. Envoyer avant le 28/2/2021 une nouvelle inédite de 22 500 signes par mail (Word) à : prixhemingway@lesavocatsdudiable.com Prix au lauréat : 4 000 € et un *callegón* aux arènes. Publication en recueil aux éd. Au diable Vauvert.


Avis : Du lourd, du très lourd.

 **Îles/Liens/Les romanciers nantais (Assoc.)** : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 15/4/2021 une nouvelle inédite de 2 020 à 12 000 signes en 1 ex. sur thème (« La Loire dans tous ses états ») par voie postale **ou** par mail (fichiers Word, OO, PDF) à : laloiredanstoussesetats@orange.fr Prix aux lauréats : 200 €, lots en nature pour les 11 suivants. Publication possible. Site : www.laloiredanstoussesetats.fr


La Loire dans tous ses états, Concours de nouvelles 2021, BP 60135, 44403 Rezé Cedex.

 **Jean-Claude Mouchès/ Nouvelle taurine de Mugron** (21^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 20/2/2021 une (ou deux) nouvelle(s) inédite(s) de 10 feuillets max. (300 lignes) en 6 ex. sur thèmes (« Corrida » ou « Course landaise ») par voie postale. Prix aux lauréats : 700 €, 300 €, 100 €. Publication en recueil. Mél : pena-aurine-mugronnaise@wanadoo.fr Tél. : 05 58 97 74 45.

Messieurs les Présidents de la Peña taurine mugronnaise, 2, place de la Laïcité, 40250 Mugron.

 **Jeune écrivain (Prix du)** (37^e éd.) : Ouvert aux auteurs de 16 à 26 ans. Déposer avant le 3/2/2021 midi une nouvelle inédite de 2 500 à 6 800 mots sur le site www.pjef.net (Word, OO, LO). Inscript. : 20 € pour les candidats français. Prix aux lauréats : voyages, ateliers d'écriture, abonnements revues... Le recueil des œuvres primées édité par les éd. Buchet Chastel. Association PJE, 18, rue de Louge, 31600 Muret. Mél : prix.pje@pjef.net Tél. : 05 61 56 13 15.

Avis : Un grand concours, un peu cher pour des jeunes, mais le recueil est fourni chez un éditeur prestigieux et le concours se clôture par une belle manifestation littéraire en mars 2022 à Muret.


 **L'écriture prend le large (Assoc.)** (9^e éd.) : Ouvert aux majeurs. Envoyer avant le 6/2/2021 une nouvelle inédite et non primée de 8 000 signes max. sur thème (« Itinérances ») par mail (format Word) à : concoursdenouvellesthenac@orange.fr Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 400 €. Christine Jovenet, 5, place de l'Égalité, 17460 Thénac.

Avis : Prix remis le 21 mars pendant le festival littéraire.


L'encrier renversé (Prix de) (33^e éd.) : Ouvert à tous à partir du 1^{er} janvier. Envoyer avant le 15/5/2021 minuit une nouvelle inédite de 22 500 signes max. en 4 ex. Inscript. : 5 € (gratuit pour les candidats habitant l'étranger ou les outre-mers, les moins de 18 ans [copie d'une pièce d'identité], les abonnés et ceux qui commanderont le numéro concours 2021 [10 €]). Prix aux lauréats : 1 000 €, 300 €, 200 € (prix Marie-Schembré, cumulable, décerné à un auteur de la Région Occitanie), 150 € (prix décerné par des lycéens, cumulable), 100 € (prix Jeune espoir remis à un auteur mineur). Publication dans *L'ER*. Mél : ngfencrier@gmail.com

L'encrier renversé, concours de nouvelles, 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France).
Avis : Un nouveau prix s'ajoute cette

année, il sera réservé aux auteurs de moins de 18 ans. Écrivez jeunesse !


 **La nouvelle en mille mots/ Ville de Fréjus** (28^e éd.) : Ouvert aux auteurs non édités (à compte d'éditeur ou d'auteur). Envoyer avant le 31/1/2021 une nouvelle inédite de 900 à 1 100 mots sur thème (« Un monde nouveau ») par mail (Word) à : concoursdelanouvelle@ville-frejus.fr Inscript. : 10 € (les mineurs en sont exonérés). Prix aux lauréats : 400 €, 150 €... Publication dans un recueil. Médiathèque Villa-Marie, Concours de la nouvelle en mille mots, 447, avenue Aristide-Briand, 83600 Fréjus. Tél. : 04 94 51 01 89.

Avis : Ce concours est certes payant mais il permet de recevoir le recueil des nouvelles primées.

 **Lecteur du Val** (23^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 11/2/2021 une ou deux nouvelles inédites de 6 pages max. (15 000 signes) en 6 ex. sur thème (« Ce jour-là, elle était partie vendre ses œufs au marché, comme tous les jeudis... », phrase à placer au début du texte). Prix aux lauréats : en nature. Publication possible.

Le Lecteur du Val, 1, route de Pompertuzat, 31450 Deyme.


Avis : Pas de prix en espèces, mais c'est gratuit et un recueil est offert. On peut aussi présenter le texte en occitan.

 **Lectures de proue/Marais page (Assoc.)** (8^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 12/3/2021 une nouvelle inédite et non primée de 7 pages max. en 4 ex. sur thème (« Masques ! Masques ? Masques... »). Inscript. : 5 €. Prix au lauréat : 150 €. Publication possible. Mél : marais.page@wanadoo.fr Site : lectures-de-proue.wixsite.com

Marais page, concours de nouvelles 2021, Mairie de Trévières, Place Charles-Delangle, 14710 Trévières.


Avis : Un concours à thème carnavalesque ?

À propos de bottes


 **Lorient (Cercle de la mer de)** (13^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2021 une nouvelle inédite et non primée de 4 p. max. en 8 ex. sur thème (« Fortune de mer »). Prix aux lauréats : 300 €, 150 € et de beaux livres. Site : www.cercler56.com


Concours de nouvelles 2021, Cercle de la mer, 10, rue François-Toullec, 56100 Lorient.

Avis : Ce concours gratuit est très intéressant, d'autant plus qu'il prime aussi les moins de 18 ans.

 **Montsalvens (Éditions)** (3^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 7/2/2021 une nouvelle inédite de 15 000 signes max. par mail (pas de PDF) à : nouvelles21@montsalvens.ch sur thème (« La femme est l'avenir de l'homme »). Prix aux lauréats : prix en nature ou en espèces d'une valeur de 500 francs suisses et 20 exemplaires du recueil pour le premier, les 10 autres recevront chacun 10 exemplaires. Publication des 11 textes sélectionnés. Site : www.montsalvens.ch Éditions Montsalvens, Grand-Rue 13, 1630 Bulle (Suisse).

Avis : C'est le 3^e recueil que publient les éditions Montsalvens dans le cadre cette année du 50^e anniversaire du droit de vote des femmes en Suisse.


 **Musanostra** (14^e éd.) : Ouvert aux auteurs non édités. Envoyer avant le 31/12/2020 une (ou des) nouvelle(s) de 5 400 à 6 600 signes en 1 ex. par voie postale **et** par mail (Word) à : musaconcours2020@gmail.com sur thèmes (« Le mur » ou « L'ivresse »). Inscript. : 5 € par nouvelle. Prix au lauréat : 500 €. Publication en recueil. Site : www.musanostra.com
Musanostra, 42, route du Cap-Pietranera, 20200 Bastia.

 **Noires de Pau** (27^e éd.) : Ouvert aux auteurs non édités à compte d'éditeur. Envoyer avant le 1^{er}/3/2021 une nouvelle noire ou policière inédite et non primée de 20 000 signes max.

par voie postale en 5 ex. **ou** par mail à : concoursnoiresdepau@gmail.com sur thème (« Sports funestes » ; phrase à insérer : « et pourtant tout semblait calme »). Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 4 ex. du recueil... Publication en recueil.


Noires de Pau, Concours de nouvelles, MJC du Laiü, 81, avenue du Loup, 64000 Pau.

Avis : Pour un concours payant, ils ne se fient pas sur les prix, mais vous aurez des souvenirs et serez invités à un bon repas.


 **Normandie Livre & lecture** (15^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 4/3/2021 minuit une nouvelle inédite de 8 à 10 pages (15 000 signes max.) en (?) ex. sur thème (« L'Éducation sentimentale » ; insérer en excipit : « Ce fut comme une apparition : elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. »). Prix au lauréat : 200 €. Site : www.normandielivre.fr

Normandie Livre & lecture, Unicité, 14, rue Alfred-Kastler, CS 75438, 14054 Caen Cedex 4.

Avis : Remise des prix en mai. Si le Rouennais Flaubert vous inspire (bicentenaire de sa naissance), n'hésitez pas !

 **Nouvelle de la Ville du Mans (Association pour le Prix de la)** : Ouvert à tous. Envoyer avant le 1^{er}/5/2021 une nouvelle inédite de 10 pages max. en 5 ex. Inscript. : 8 € + enveloppe timbrée. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 150 €. Mél : manywanadoo.fr


Prix de la nouvelle de la Ville du Mans, Ligue de l'enseignement, FAL 72, 18, rue Béranger, 72000 Le Mans.


 **Nouvelles avancées/ENSTA ParisTech/École polytechnique** (12^e éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs non édités. Déposer avant le 31/1/2021 minuit une nouvelle


inédite de 12 000 signes max. sur thème (« Demain, la ville... ») sur le site <https://concours-nouvelles.ensta-paris.fr> Prix aux lauréats : lots valeur de 1 500 €, 1 000 € et 500 €. Publication en recueil aux presses de l'ENSTA. Mél : concoursdenouvelles@ensta-paristech.fr


ENSTA ParisTech, 828, boulevard des Maréchaux, 91762 Palaiseau Cedex.

Avis : Un beau concours gratuit, très bien doté et thématique.

 **Odette Massfelder (Prix)/ Passion nouvelle** (17^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 1^{er}/5/2021 une nouvelle inédite de 6 pages max. en 3 ex. par voie postale. Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 500 €, 150 €. Site : associationpassionnouvelle@gmail.com
Madame la présidente Jocelyne Bour, 11, rue de la Fauvette, 57340 Morhange.

 **Pampelune** (2^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 21/2/2021 minuit une nouvelle inédite et non primée de 15 000 caract. max. par mail (format Word) à : pampelunee@yahoo.fr Inscript. : 5 €. Prix au lauréat : 220 €. Publication en recueil. Prix Pampelune, 8, place Antonio-Gaudi, 34070 Montpellier.


 **Pré-textes (Assoc.)** : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 31/12/2020, 18 heures, une nouvelle inédite de 20 000 signes max. sur thème (« L'arbre au futur ») par mail (formats Word ou OO) à : pretextes.concours@outlook.fr Prix aux lauréats : 200 €, 100 €, 60 €, 100 €, 75 €... Publication en recueil. Pré-textes : 1, impasse Joseph-Baudron, 03400 Yzeure. Sites : <https://pre-textes.fr> et www.combraillesdurables.org


 **Provence poésie éditions** : Ouvert à tous. Envoyer avant le 5/1/2021 une ou des nouvelle(s) inédite(s) de 4 pages max. en 6 ex, sur thème (fantastique), ou libre, ou « Le hasard et le destin », par voie postale **et** par mail (Word)

à : pp.editions@yahoo.fr Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 300 €, 150 €, et bons d'achat. Publication en recueil. Tél. : 04 42 03 31 26. Site : www.provence-poesie.info


Association Provence poésie, concours, Maison de la vie associative-Les Défensions, 140, allée Robert-Govi, Les Défensions, 13400 Aubagne.

Avis : Si vous avez une courte nouvelle fantastique qui traîne dans vos tiroirs, dépêchez-vous !


 **Psychologies** (1^{re} éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Déposer avant le 31/12/2020 une nouvelle inédite de 3 500 à 6 000 signes sur thèmes (« La joie de vivre », ou « Un nouveau départ », ou « Enfin libre ! ») sur le site <https://www.psychologies.com/concours2/concours-psychologies-donnez-nous-de-vos-nouvelles> Publication dans le magazine en mars 2021.

 **Rotary/Charles Batut (Prix du)** (33^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 27/2/2021 minuit une ou deux nouvelle(s) inédite(s) et non primée(s) de 15 000 signes max. sur thème (« Tout est dans la transmission ») par mail (format PDF) à : yves.renondeau@wanadoo.fr Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 500 €, 300 €. Site : www.rotarybourges.fr

Avis : Un grand concours discret qui aboutit en principe à une publication.


 **Rue des Livres (Assoc.)** : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 31/1/2021 minuit une nouvelle inédite et non primée de 5 000 à 10 000 signes sur thème (« L'Inconnu.e de la ligne B ») par mail (pas de PDF) à : concoursruedeslivres@gmail.com Prix au lauréat : 75 €. Publication possible.

Association Rue des Livres, 32, rue de la Marbaudais, 35700 Rennes. Site : <http://festival-ruedeslivres.org>


 **Saint-Pol-sur-Ternoise (Ville de)** (20^e éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 31/12/2020

une nouvelle inédite (nombre de signes non précisé) en 6 ex. sur thème (« Citoyen[ne] ») par voie postale **et** par mail à : c.camus@saintpolsurternoise.fr Prix aux lauréats : 300 €, 120 €, 80 €, 120 €. Publication possible.

Concours de nouvelles de Saint-Pol, Mairie de Saint-Pol (rez-de-chaussée), BP 40109, 62166 Saint-Pol-sur-Ternoise Cedex.


 **Solaris (Revue)** : Gratuit et ouvert aux Canadiens francophones. Envoyer avant le 22/3/2021 une nouvelle inédite de 7 500 mots max. en 3 ex. sur genre (S-F, fantastique ou fantasy) par voie postale **ou** par mail à : reynolds@revue-solaris.com. Prix au lauréat : 1 000 \$. Publication dans *Solaris*.

Prix Solaris, 120, côte du Passage, Lévis (Qc) G6V 5S9.

 **Tu connais la nouvelle ? (Assoc.)/Saint-Jean-de-Braye (Ville de)** (21^e éd.) : Ouvert aux plus de 16 ans. Envoyer avant le 8/1/2021 une nouvelle inédite de 10 000 signes max. en 2 ex. sur thème (« Murmures »). Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 400 €, 350 €, 225 €. Publication en recueil. Tél. : 02 38 21 93 23. Mél : asso.tcn@gmail.com Site : www.tuconnaislanouvelle.fr

Tu connais la nouvelle ?, 12, rue de la République, 45800 Saint-Jean-de-Braye.

Avis : Un bon concours thématique, aboutissant à une publication, mené par une dynamique association.

 **XYZ. La revue de la nouvelle** (30^e éd.) : Gratuit et ouvert aux résidents au Canada. Envoyer avant le 31/12/2020 une nouvelle inédite de 20 000 signes max. par mail (Word) à : info@xyzrevue.com Prix au lauréat : 2 000 \$. Publication dans XYZ. David Bélanger, Concours de nouvelles XYZ, 11 860, rue Guertin, Montréal (QC) H4J 1V6.

Quelques sites web recensant les concours de nouvelles & appels à textes : www.concoursnouvelles.com • <https://luft hunger-club.com/accueil/at-concours-de-nouvelles> • appels-a-textes.fr • www.nouvelle-donne.net • <http://oree-des-conteurs.forumactif.org/f108-concours-appels-a-textes> • www.forum-mda.com • www.inventaire.com • weblittera.ch

REVUES DE NOUVELLES

Brèves (n° 116, juin 2020) « Jeunesses » : Notre ancêtre à tous, 116 ans, pardon 116 numéros ! qui s'intitule également « L'anthologie permanente de la nouvelle » nous présente un numéro très éclectique ouvert aux auteurs de tous horizons, souvent peu connus : Françoise Guérin, Françoise Lemaître, Gilles Marie, Monique Debruxelles, Sébastien Sanchez (lire « Les grands voyageurs restent insaisissables » dans nos colonnes), Monique Coant-Blond, Sébastien Pons, Ph. Deblaise, Annie Pellet, Benoît Fourchard et Alain Rizzolo-Mège. S'y ajoute une nouvelle traduite du japonais de Yūko Chigira déjà publiée sur le site nouvellesdujapon.com La revue nous présente aussi l'écrivain Maurice Loton (1919-2007) dont l'œuvre largement inédite aussi bien en poésie, théâtre que nouvelles mérite qu'on s'y attarde ; c'est ce que fait *Brèves* en nous présentant la nouvelle *La dictée*. On pourra dans cet opus apprécier les œuvres du peintre Canta et lire un entretien fort intéressant avec la nouvelliste et éditrice Emmanuelle Moysan.

Site : atelierdugue.com • format 12 x 22 • semestriel • 160 pages • le numéro 18 €, l'abonnement pour 2 n°s 36 € • *Brèves*, 1, rue du Village, 11300 Villelongue-d'Aude • mél : brevess@atelierdugue.com

Harfang (n° 57, novembre 2020) : Au sommaire de ce numéro on lira un entretien avec Viviane Campomar, lauréate du prix de la nouvelle d'Angers

À propos de bottes

2020 pour son recueil *J'irai mourir à Odessa* (cf. compte rendu de Jean-Louis Rech dans nos colonnes) et un second entretien avec l'écrivain Michelle Labbé. On lira aussi des nouvelles repérées à ce même concours écrites par Olivier Esnault, Roland Goeller, Anna-Livia Marchionni, Léonie de Rudder. S'y ajoutent des textes de Vincent Ferriquet, Jean Pouëssel, Jean-Yves Robichon, Émilien Rouvier. Le numéro se clôt avec une partie « actualité de la nouvelle » toujours très fournie (revues, concours, sites...).

Site : nouvellesdharfang.blogspot.com • format 14,5 x 21 • semestriel • 116 pages • le numéro 12 €, l'abonnement pour 4 n^{os} : 35 €, pour 2 n^{os} : 20 € • *Harfang*, 13 bis, avenue Vauban, 49000 Angers • mél : revueharfang@laposte.net

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'E.R.

* **Chers z'auteurs** : Si vous adressez des nouvelles au comité de lecture de la revue (donc en dehors du concours) pas plus de 2 nouvelles de moins de 15 pages dans vos envois (environ 1 500 signes par page, soit un maximum de 22 500 signes). Merci de ne pas envoyer de recommandés. La revue ne retourne ni les manuscrits ni les avis de réception. Nous sommes très longs avant de donner un avis : plusieurs mois est un délai habituel, voire normal. La littérature ne travaille pas dans l'urgence contrairement au reste de notre société. Pour toute information, de demande de renseignement, n'oubliez pas d'envoyer un timbre pour la réponse (ou envoyez un courriel ce sera plus rapide et parfois miracle... immédiat). Merci ! Nous n'avons hélas pas le temps de réaliser de fiches de lecture, veuillez nous en excuser.

* **Prochain numéro** : Le prochain numéro (87) paraîtra en mars 2021 et sera consacré à la sélection des meilleurs textes du concours de nouvelles 2020 de *L'encrier renversé*.

Il comprendra 11 textes. Bien sûr vous retrouverez dans ce numéro les rubriques habituelles : « À propos de bottes » (avec toujours la Sélection du chef), un entretien avec un des auteurs, des critiques et une nouvelle du temps passé.

* **Anciens numéros** : Nous avons dans nos archives des anciens numéros de *L'ER* qui feront la joie de certains lecteurs ou auteurs. Ces numéros sont vendus à prix soldé à nos amis lecteurs, **soit 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois** (frais de port compris). Vous pourrez ainsi découvrir à prix d'amis ces auteurs.

On vous rappelle notre numéro anniversaire qui fait la joie de nos lecteurs (eh oui, on peut être aussi heureux en lisant de la littérature !).

* **N° 69 (spécial anniversaire 25 ans)** :

Ce numéro exceptionnel de 116 pages contient 24 nouvelles inédites dans *L'encrier renversé* des lauréats des années précédentes et vous offre aussi 20 pages d'entretiens avec ces auteurs. « 25 ans du concours Ville de Castres/ *L'encrier renversé* ». « Retrouvailles », Antoine Chalvin ; « Fantômes dans la machine », Laurent Fétis ; « L'enfant prodige », Guy Lebon ; « Les naufragés », Florence Bouhier ; « Le jour où Milt Albuquerque Junior jeta sa trompette dans la mer », Michel Burlot ; « La fenêtre d'où je regarde passer le temps », Danielle Dauphin ; « Confiance pour confiance », Emmanuel Ménard ; « Jabiru », Jean-Marc Rueda ; « Je crois que je vais hurler », Jean-Claude Chabel ; « L'égovoyage », Gérard Bastide ; « Appel à témoins », Patricia Chauvin-Glonneau ; « Maternité », Françoise Provini-Sigoillot ; « Les auteurs en questions... », entretiens ; « Rencontre », Mireille Félix ; « Le don d'Alice », Frédérique Martin ; « Flash-back », Chantal Célotti ; « Le sixième océan », Georges Flipo ; « Le terminus de la ligne H », Magali Duru ; « Cette femme qui cherchait le silence », Patrick Larriveau ; « Le camping du

petit bonheur », Martine Poitevin ; « Maman, j'ai peur ! », Julie Maignon ; « De l'autre côté », Lodewijk Allaert ; « La couverture », Élisabeth Potdevin ; « Nous irons en enfer ensemble », Anne Vocanson ; « Grands seigneurs », Catherine Béchaux.

À se procurer absolument ! 8 € (port compris) à commander au siège de la revue.

* **Contact** : Nous disposons sur l'Internet d'une boîte aux lettres consultée régulièrement. Le webmestre se fera un plaisir de répondre rapidement à votre demande ou de la relayer à un des membres de la rédaction. Pour info, derrière le noyau dur des huit membres du comité de rédaction, ce sont trente bénévoles qui œuvrent dans l'ombre. Tout courriel obtient une réponse. **Attention ! notre adresse mél a changé : encriernouvelles@gmail.com**

* **Blog** : Nous vous rappelons l'adresse de notre blog <http://encrierrenverse.canalblog.com/> qui vous tient régulièrement informés de l'actualité de *L'ER* (publication des numéros, progression et résultats du concours...).

* **Facebook** : Nous avons aussi un profil facebook ([encrier.renversé](https://www.facebook.com/encrier.renversé)) où nous donnons régulièrement de nos nouvelles (si vous souhaitez rejoindre notre groupe de 5 000 amis, vous serez les bienvenus).

* **Adresse postale** : Nous avons même une adresse postale, comme autrefois, *L'encrier renversé*, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres, en France, mais c'est beaucoup moins rapide...

* **Wikipedia** : https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Encrier_renversé

La rubrique « Entre 2 livraisons » recensant les sorties de recueils de nouvelles en France, absente dans ce numéro « pour cause de confinement », reviendra plus fournie dans le prochain.